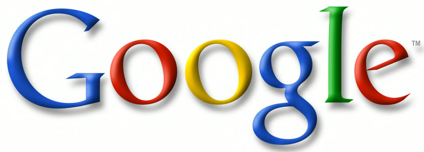
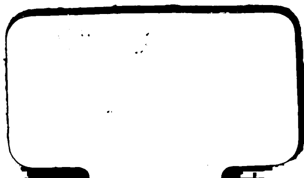
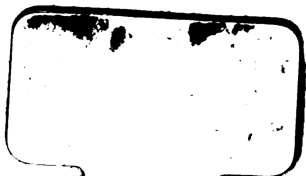



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Countess Talbot

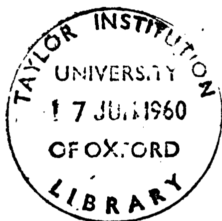


MEMOIRES
DU MARQUIS
DE MIRMON,
OU
LE SOLITAIRE
PHILOSOPHE.

Par Mr. L. M. D.



A AMSTERDAM,
Chez Wetstein & Smith.
M. DCC. XXXVI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR
DE BOYER,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE MALTHE, OFFICIER SUR LES GALERES DE SA MAJESTÉ TRES-CHRETIENNE.

MONSIEUR,

La reconnoissance la plus vive, l'amitié la plus tendre, l'estime la plus sincère, m'ont engagé à vous offrir

les Mémoires du Marquis de Mirmon. A qui pouvois-je mieux adresser les Avantures d'un Philosophe, qu'à l'Homme du Royaume qui l'est le plus, & qui joint à un esprit aimable & enjoué, l'étude la plus profonde, & la sagesse la plus consommée ? Je suis avec un respectueux attachement,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

L. M. D.

AVERTISSEMENT.

LEs Avantures qui ſont décrites dans ce Livre, ne ſont point de ces Hiſtoires faites à plaiſir, & inventées par un Faiſeur de Roman. Elles ſont ſi véritables, que quelque ſoin qu'on ait pris de changer pluſieurs incidens & de ſurcharger quelques faits pour les rendre méconnoiſſables, il eſt impoſſible que bien des gens n'y ſoient reconnus. L'Hiſtoire des deux Religieuſes eſt ſi publique, qu'on n'a point déguiſé leurs noms, ainſi qu'on a fait à l'égard de tous les autres, pour qui l'on

écarté tous les Chaſſeurs, chacun avoit cherché un aſyle dans les lieux les plus voiſins. Le Comte qui s'étoit trouvé engagé dans une Forêt, après avoir vainement cherché une retraite, fut obligé d'eſſuyer toute la violence de l'orage, & de paſſer la nuit entière errant dans cette même Forêt.

Enfin l'Aurore ramena le jour & le beau tems. Le Comte continuant à chercher quelque iſſue qui conduiſît hors du Bois, ſe trouva inſenſiblement dans une allée pratiquée dans le plus épais. Il fut ſurpris d'appercevoir à quelque cent pas de là, une Maiſon qui n'avoit rien de magnifique, mais qui paroiſſoit charmante par ſa ſimplicité. La fatigue qu'il avoit eſſuyé, lui fit regarder cette ren-

contre imprévue comme un grand bonheur. Il espèra de trouver les secours dont il avoit besoin.

A peine fut-il à la moitié du chemin, qu'il apperçut un homme couché sur des bancs de pierre, qu'on avoit pratiqués dans un Cabinet de verdure. Il lui sembloit que cette personne ne lui étoit pas inconnue. Comme elle avoit le visage caché en partie par un livre quelle lisoit, il eut la curiosité de s'approcher pour l'examiner de plus près. Lors qu'il fut peu éloigné du Cabinet, le bruit qu'il faisoit en marchant, aiant attiré l'attention du Solitaire, quelle fut sa surprise de reconnoitre en lui le Marquis de Mirmon son meilleur ami, dont on ignoroit le sort depuis plus de trois années.

Eſt-ce vous, lui dit-il en l'embraſſant, mon cher Marquis? Par quel ſort, par quel caprice heureux retrouvé-je un ami auſſi tendre? Quoi! vous êtes vivant, & vous m'avez caché votre état & votre ſituation? Vous avez pu garder un pareil ſilence, connoiſſant combien votre perte devoit m'affliger? Des raiſons importantes, repliqua le Marquis de Mirmon, m'ont forcé à vous taire mon ſort. Jugez par notre amitié, quelle contrainte il a falu me faire. Puiſque la fortune nous rejoint, je ne vous cacherai plus par quel coup du deſtin vous me trouvez dans cette retraite; vous verrez ſi vous devez vous plaindre du myſtère que je vous ai fait. Mais la ſituation & l'état dans lequel je vous vois, a
beſoin

besoin de repos ; entrons dans la maison que vous voyez au bout de cette allée : c'est-là ma chere rétraite : c'est-là où je vis plus heureux, que dans les Palais les plus superbes.

Le Comte de Poncil étoit si surpris de tout ce qu'il voyoit, qu'il n'avoit pas la force de répondre à son ami. Etant arrivé à la maison, il entra dans une salle ornée de quelques tableaux de très bon goût. Vous voyez, lui dit le Marquis de Mirmon, que si ma demeure n'a rien de magnifique, elle offre aux yeux dequoi se contenter. Auprès de cette salle étoit une chambre d'une médiocre grandeur, décorée de meubles simples & propres. Elle communiquoit à un cabinet rempli d'excellens livres. Une petite cuisine, & un

appartement pour un domestique qu'on avoit pratiqué dans le derrière de ce bâtiment, achevoient de donner toutes les commodités.

Le Comte de Poncil revenu de sa prémière surprise, examina avec plaisir une retraite aussi charmante. Son ami eut soin de lui faire donner un habit & du linge pour changer, le sien étant percé de la pluye de la nuit précédente. Frontin, le seul domestique que le Marquis de Mirmon eût conservé avec lui dans sa solitude, leur servit à dîner. Les viandes n'y étoient point prodiguées à l'excès ; mais tout étoit d'un goût exquis & délicat. Cela augmentoit l'étonnement du Comte : il ne pouvoit accorder la bigarrure & la dissonance de la retraite

traite de ſon ami, avec la délicateſſe de ſes repas, & les peintures aſſez libres de ſes appartemens. Je vois, lui dit le Marquis en ſortant de table, qu'il y a quelque choſe dans ma conduite qui vous étonne & vous embarraſſe; je veux vous tirer de peine. Paſſons dans la prairie qui aboutit à l'allée où vous m'avez rencontré ce matin, & je vous inſtruirai de tout ce que vous pouvez ſouhaiter. A peine y furent-ils arrivés, que s'étant aſſis ſur l'herbe au pié d'un ruiſſeau qui ſerpentoit dans la plaine, le Marquis de Mirmon dit au Comte de Poncil:

Hiſtoire du Marquis de Mirmon.

LEs malheurs qui m'ont forcé à quitter le monde vous

la me parut extraordinaire. Je me retirai chez moi au fortir de l'Aſſemblée, inquiet & rêveur: quoique j'euſſe veillé les trois quarts de la nuit, je ne pus goûter les douceurs du ſommeil. Inceſſamment l'image de Clarimonde ſe préſentoit à mon eſprit; tantôt je croyois la voir danſer; tantôt il me ſembloit que je lui parlois; quelquefois même je me figurois qu'elle répondoit gracieuſement aux diſcours que je lui adreſſois.

Le jour parut & ne diminua point mon inquiétude. J'attendis avec impatience l'heure de l'Aſſemblée chez la Comteſſe de Lignac, où je ſavois que Clarimonde devoit ſe rendre. Je pris beaucoup plus de ſoin de me parer qu'à l'ordinaire; je ne me trouvai jamais aſſez bien.

Vingt

Vingt fois je fis défaire à mon valet de chambre une boucle de cheveux qui me paroissoit mal. Le pauvre Frontin étoit tout étonné de cette nouveauté. Vous savez combien je méprisois la parure, & quelle étoit ma façon de penser sur le ridicule soin de nos Courtisans, à prendre autant de peine à leur toilette, que les Coquettes les plus outrées. Toute ma Philosophie s'étoit évanouïe, je ne m'appercevois pas que je tombois dans un défaut que j'avois blâmé si souvent. L'amour me faisoit oublier moi-même sans que je m'en apperçusse, & sans que je connusse que c'étoit lui qui étoit la cause de mes foiblesses.

Je me rendis à trois heures après midi chez la Comtesse de

Lignac; Clarimonde & ſa mére n'y étoient point encore arrivées. J'avois peine à cacher mon inquiétude, je craignois que quelque affaire ne les empêchât de venir à l'aſſemblée. Ce trouble que je ſentois dans mon cœur, commença à me donner la prémière idée de ma ſituation. Je vis que cette tranquillité dont j'avois fait tant de cas juſques alors, étoit à la veille de s'évanouir. Je reſſentois quelque peine à perdre le fruit de ſept à huit années de réflexions, ſur les maux que l'amour entraîne après lui. Clarimonde qui parut avec ſa mère bannit bientôt toutes ces penſées de mon cœur. Je la trouvai plus belle & plus charmante que la veille. La fatigue du Bal n'avoit rien dimi-

nué

nué de ſes appas. On propoſa de jouer à quadrille. Comme je ſavois qu'elle ne jouoit point, je ne voulus pas m'engager, eſpèrant de pouvoir trouver le moyen de lui dire plus librement ce que je penſois, lorsque la compagnie ſeroit occupée au jeu.

En effet, d'abord qu'on eut formé les parties, ceux qui n'en furent point propoſèrent d'aller promener dans le jardin. Je pris ce tems pour parler à Clarimonde. Elle s'étoit arrêtée a cueillir un œillet dans le parterre, & avoit laiſſé marcher la jeune Marini avec qui elle étoit. Il ne paroit point, lui dis-je, que vos yeux n'aient pas joui d'un parfait repos la nuit paſſée : il faut être auſſi belle que vous, pour conſerver

cet air de fraîcheur après avoir essuyé les fatigues du Bal. Quand on est jeune & qu'on aime le plaisir, répondit Clarimonde, on les supporte aisément. Je vous suis pourtant fort obligée de votre politesse, continua-t-elle en riant; mais j'aurois cru que vous m'auriez traitée plus favorablement aujourd'hui, que vous ne fites hier, & que vous ne m'auriez point fait des complimens dont je connois le peu de réalité. Vous ne me rendez pas justice, repliquai-je, & dans ce que je dis ma bouche ne fait que se prêter à mon cœur. Il a pris hier au Bal des sentimens qu'il n'avoit jamais ressentis & s'estimeroit heureux, si le trouble qu'il ressent pouvoit ne pas déplaire a celle qui le cause. Vous

êtes

êtes un badin, me dit Clarimonde: du ton dont vous parlez, vous persuaderiez quelqu'un qui connoitroit moins combien elle a peu de mérite pour faire une pareille impression sur le cœur d'un homme aussi indifférent que vous. Ha! je ne le suis plus, lui répondis-je vivement, & vos yeux ont fait dans un instant, ce que toutes les femmes que j'ai connues n'ont pu faire dans dix années.

La jeune Marini qui nous avoit rejoint, m'empêcha de continuer; nous changeames de discours; on regla une partie de campagne qu'on devoit faire. Du reste de la journée, il me fut impossible de parler en particulier à Clarimonde. Je m'en consolai, dans l'espoir que j'avois de trouver le lendemain,

main, par la liberté que donnent les parties de campagne, une occaſion favorable à lui expliquer mes ſentimens. Je me contentai de lui exprimer par mes regards, ce que je ne pouvois lui dire.

Lorsque je fus retiré chez moi, je me trouvai auſſi agité que la nuit précédente. J'avois débrouillé les ſentimens de mon cœur. Je n'ignorois plus ce qui en cauſoit le trouble; il étoit le joüet de la crainte, des deſirs, de l'eſperance; toutes ces paſſions qui m'avoient été inconnues jusques alors, ne me donnoient aucun relâche. Je fus un des prémiers qui me rendis le matin chez la Comteſſe de Lignac. C'étoit le rendez-vous qu'on avoit choiſi pour partir tous enſemble. Clarimon-

de

de arriva peu après dans le carosse de sa mère; la Marini & son frère y occupèrent les deux places vacantes. La Comtesse de Lignac, le Chevalier de Fonvieille & moi, allames dans celui de la Baronne de St. Cyr. C'étoit dans une de ses Terres à deux lieues de la Ville, que nous devions dîner.

Je ne pus m'empêcher d'être rêveur en chemin; la Comtesse s'en apperçut, elle m'en fit une guerre gracieuse: quelque effort que je fisse pour lui cacher mon trouble, elle connut que je n'étois pas dans une situation tranquille, & craignant de ne me faire de la peine, elle finit ses agaceries.

Pendant le dîner une partie de ma tristesse s'évanouit: je m'étois placé auprès de Clarimonde,

monde; le plaisir de lui dire de tems en tems quelque chose de gracieux, avoit répandu un air de gaieté sur mon visage & dans toutes mes actions. On resta jusques à six heures du soir à table; on chanta beaucoup; le vin, la bonne chère augmenta la joïe de toute la compagnie. Au sortir de table on alla promener dans de grandes allées qui aboutissent à la rivière par différentes avenues, & qui forment une espèce de Labyrinthe.

Le sort me fournit le moyen d'entretenir Clarimonde en particulier, je n'eus garde de perdre l'occasion de lui avouer ce que je pensois. Chacun avoit pris des routes différentes, & je me trouvai seul avec elle dans une allée. Permettez, lui dis-

dis-je, que je vous explique des ſentimens que la préſence de Mademoiſelle de Marini m'obligea hier à contraindre. J'ai été indifférent jusqu'à préſent, belle Clarimonde ; mais mon cœur reſſent autant d'amour, qu'il eut autrefois d'indifférence. C'eſt vous, ce ſont vos yeux qui l'ont ſoumis : ne les armez point de rigueur, en apprenant l'ardeur qu'ils m'ont inſpiré. Souffrez que je vous avoue les maux que vous cauſez ſans vous en appercevoir. Je ne veux rien apprendre, répondit-elle. J'ignore quels ſont les maux dont vous vous plaignez, je ne veux ni les connoître, ni les partager. Changeons de converſation, Marquis, où je vais vous quitter la partie. Ces douceurs convenoient au

au Bal ; mais elles sont déplacées à la campagne.

Pendant ce discours nous arrivames à la rivière, où nous trouvames le reste de la compagnie; on s'amusa à jouer des petits jeux jusqu'à l'heure du souper. Je repris le soir à table la même place que j'avois occupée le matin, je ne perdis aucune occasion de dire quelque chose de gracieux à Clarimonde: elle paroissoit n'être point insensible à mes politesses. Je résolus de ne pas me rebuter de la façon dont elle avoit reçu ma déclaration. Pendant près de deux mois je continuai à lui donner des marques des sentimens de mon cœur. Je l'accoutumai peu-à-peu à m'entendre dire que je l'aimois. Enfin je crus lire dans sa manière d'a-

d'agir, que ma paſſion n'avoit rien qui lui déplût. Je réſolus de m'expliquer plus librement que je n'avois fait.

Un jour où tout le monde étoit occupé au jeu, elle deſcendit dans le jardin: je m'étois défendu d'être d'aucune partie, dans l'eſpèrance de pouvoir lui parler. Je m'avançai vers elle, ſans qu'elle parût s'en appercevoir. Vous ſemblés rêveuſe, lui dis-je, aujourd'hui, belle Clarimonde; qui peut troubler votre gaieté ordinaire. Vous êtes mauvais phyſionomiſte, me répondit-elle, & je puis vous aſſûrer que j'ai l'eſprit & le cœur très tranquille. Qu'on eſt heureux, repliquai-je, quand on eſt dans une pareille ſituation, & que la mienne depuis trois mois eſt

dif-

différente ! Helas ! qu'est devenuë cette liberté dont je faisois tant de cas ! elle s'est évanouie pour toujours ; mais si l'amour le plus vif & le plus respectueux mérite du moins d'être plaint, je devrois exciter quelque pitié.

Un homme tel que vous, me répondit Clarimonde, mériteroit davantage ; mais je ne suis point la Maitresse de mon sort & de ma main : je dépend d'une mère aux volontés de laquelle je suis soumise : quand même votre amour ne me déplairoit point, vous n'en seriez pas plus heureux. Ha ! belle Clarimonde, lui répondis-je, si ma passion ne vous paroit point téméraire, si vous souffrez que j'ose lever les yeux jusques à vous, je me flate que votre mère

mère ne me trouvera pas un parti indigne d'être ſon gendre. Ce n'eſt point aſſez que du conſentement de ma mère, repliqua Clarimonde ; vous dépendez d'un père qui peut-être n'approuvera point un établiſſement qu'il ne trouvera pas de ſon goût. Votre amour, ſi tant eſt qu'il ſoit auſſi violent que vous le dites, vous applanit toutes les difficultés. Mais une ſeule me paroît aſſez conſidèrable, pour devoir vous faire faire des réflexions qui ſerviront à vous guérir. D'ailleurs, continua-t-elle, voici la fin du Carnaval, ma mère va bientôt me ramener à l'Abbaye de St. André auprès de ma Tante ; vous ne me verrez plus que très rarement, cela ſervira à me bannir entièrement de votre cœur.

A vous bannir de mon cœur! m'écriai-je; ha! la mort même ne ſauroit le faire. Si vous ne pouvez être touchée par l'amour le plus tendre & le plus ſincère, la vie me devient deſormais à charge. Je ſerois moins infortuné de ceſſer de vivre, que de ſouffrir votre indifférence. Mais, continuai-je en mettant un genou en terre, & lui prenant une de ſes belles mains, laiſſez-moi me flater, que ſi mon bonheur dépend de vous, vous ne vous y oppoſerez point. Je ne ſuis point en peine du conſentement de votre famille & de la mienne, la difficulté eſt plus petite que vous ne vous figurez. L'aveu que vous me demandez, me dit Clarimonde, ne doit point s'exiger; qu'il vous

ſuffiſe,

ſuffiſe, que j'ai bien voulu ſouffrir que vous m'expliquaſſiez des ſentimens que je n'aurois pas même dû écouter. Travaillez auprès de ma mère, & de votre famille; peut-être que le tems, & votre conſtance, travailleront auſſi pour vous.

Ces derniers mots me donnèrent une ſatisfaction infinie: je dis à ma belle Maitreſſe tout ce que la tendreſſe la plus vive peut inſpirer; je lui jurai que ce ne ſeroit qu'après lui avoir donné des marques d'une paſſion ſincère, que j'exigerois qu'elle ne s'oppoſât point à mon bonheur.

Depuis ce jour, je ne lui cachai plus ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Elle alloit les après-dîner chez la Comteſſe de Lignac, & je trouvois toujours

quelque moment pour lui parler ſans témoins.

Cependant le Carême approchoit ; elle devoit retourner le mercredi des Cendres dans l'Abbaye de St. André, auprès de ſa Tante qui en étoit Abbeſſe. Je lui demandai la permiſſion de la voir à la grille ; après quelque difficulté, elle y conſentit. J'avois une parente penſionnaire dans ce Couvent ; ainſi il ne me fut pas difficile de trouver un prétexte à mes fréquentes viſites.

Mon amour augmentoit tous les jours, & je ne pouvois ſavoir ſi j'avois fait quelque progrès dans le cœur de Clarimonde. Depuis qu'elle étoit rentrée dans le Couvent, il ſe paſſoit peu de jours que je ne la viſſe. Ma parente s'apper-

çut bientôt qu'elle n'avoit pas grand' part aux visites que je lui faisois. Loin de le trouver mauvais, elle chercha tous les moyens de m'obliger, en me procurant le plaisir de voir ma Maitresse.

J'avois fait agir auprès de mon père, pour savoir quelle étoit sa pensée sur mon établissement avec Clarimonde. Ceux que j'avois chargé de le sonder là-dessus me dirent qu'il consentiroit fort volontiers à mon mariage, si sa mère y vouloit donner les mains. J'avertis Clarimonde des sentimens de mon père; elle en parut satisfaite, & je me regardois déja au comble de mes vœux; lorsque je rencontrai dans sa mère, un obstacle que je n'aurois pas dû prévoir. Elle répondit à ceux

qui lui firent la demande de sa fille au nom de ma famille, qu'elle ne songeoit point encore à l'établir; qu'elle étoit fort jeune, & dans un âge où elle ne devoit pas se presser de la marier; qu'elle étoit sensible à l'honneur que mon père lui faisoit, & que s'il persistoit dans cette même résolution, quand le tems où elle devoit l'établir seroit arrivé, elle me préfèreroit toujours à tout autre parti.

Cette réponse, toute consolante qu'elle étoit, me causa un chagrin infini; il falut cependant prendre patience. Je dis à Clarimonde, que l'espèrance de mériter davantage ses bontés, me consoloit de ce retardement.

Depuis le consentement que nos

nos parens sembloient donner à notre inclination, nous nous contraignions moins. Ma belle Maitresse ne m'avouoit pas que je lui fusse cher; mais je lisois dans ses yeux, ce que sa bouche me taisoit. Nous nous voyions tous les jours à la grille, cela servoit à diminuer mon chagrin; lors qu'un étrange accident me priva pour quelque tems de ce plaisir.

Histoire de la Château-petit.

IL y avoit dans l'Abbaye une Chanoinesse appellée Madame de Château-petit. Elle étoit jeune & bien faite, & avoit embrassé le parti du Cloitre plutôt par force que par vocation. Sa famille l'avoit engagée dans cet état malgré sa

volonté, elle avoit été la victime de l'ambition de ses parens. La liberté qu'avoient les Religieuses dans l'Abbaye de St. André, l'avoit engagée à se faire Chanoinesse Régulière dans ce Monastère. Elle y porta un cœur plein des idées du monde; & sous un habit de pénitente, elle cacha les sentimens les plus vifs & les plus tendres. Elle avoit un Amant avant d'entrer en Noviciat; elle le conserva toujours; & ne crut pas être obligée à le sacrifier à son état, comme elle avoit sacrifié sa tranquillité à sa famille. Elle le voyoit fort aisément à la grille, les Chanoinesses étant maitresses d'y recevoir qui elles veulent. Quelle triste consolation pour quelqu'un dont les feux sont aussi violens!

El-

Elle chercha le moyen de l'introduire dans l'intérieur du Couvent : l'affaire étoit aſſez délicate ; mais de quoi ne vient point à bout une femme, lorſqu'elle eſt conduite par l'amour ! Elle découvrit, à force d'y rèver, un expédient auſſi extraordinaire qu'il étoit difficile à être connu.

Il y avoit un Conduit qui ſervoit à écouler les eaux du Monaſtère dans un Canal qui étoit à deux cens pas du Couvent : elle crut que ſon Amant pourroit venir par cette route toutes les nuits dans ſon appartement, dont la porte étant de plain-pié à la cour, n'étoit pas éloignée de l'entrée du Conduit. Il reſtoit encore une difficulté, c'eſt qu'il étoit fermé avec une grille de fer. Elle trouva le ſecret de donner à ſon Amant

l'empreinte de la clef sur un morceau de cire. Le Chevalier le Brun, c'étoit ainsi qu'on l'appelloit, en fit faire une semblable. Dès qu'il en fut pourvu, il en avertit la Chanoinesse, qui l'attendit la même nuit. Le Chevalier passa par l'ouverture qui aboutissoit au Canal, & parvint jusques à la porte grillée, qu'il ouvrit. Sa Maitresse l'attendoit dans la cour & le conduisit dans sa chambre. Apparemment les plaisirs qu'il y gouta le dédommagèrent de la peine qu'il avoit prise; car il continua toutes les nuits le même manège pendant près de trois ans, sans qu'on s'en apperçût.

Cependant un exercice aussi pénible diminua le mérite du Chevalier; la Chanoinesse crut s'appercevoir qu'il y avoit en lui

lui du refroidissement. Elle résolut de lui donner un Coadjuteur qui lui aideroit à déservir le Bénéfice. Elle choisit pour cet emploi un jeune Conseiller du Parlement, avec lequel elle avoit fait connoissance à la grille. Elle crut que sans se casser la tête à chercher des expédiens pour le faire entrer dans le Couvent, elle devoit se servir du Conduit souterrain. Ce nouvel Amant fit aussi faire une clef, & les jours où le Chevalier le Brun n'alloit point en bonne fortune, étoient destinés pour le Conseiller. Cela fut conduit à merveille pendant quelque tems, par la sage prévoyance de la Nonnain. Mais enfin il arriva un accident, qui dérangea tout.

Le Chevalier le Brun avoit

dit à la Château-petit l'après-dîner, qu'il ne pourroit point aller au Couvent pendant la nuit. La Nonnain pour ne point chommer donna rendez-vous au Conseiller, qui sur la minuit se rendit dans le Conduit & de là chez la Chanoinesse. Le Chevalier le Brun qui avoit soupé au cabaret, se retirant chez lui sur les deux heures, sentit quelque desir de concupiscence ; & se faisant un plaisir de surprendre sa Maitresse, il entra dans le Conduit par le côté du Canal, dans le même tems que le Conseiller aiant ouvert la grille s'en retournoit chez lui ; ensorte qu'ils se trouvèrent tous les deux au milieu du chemin. Le Chevalier aiant heurté le Conseiller, s'écria, qui va là? L'autre n'aiant

n'aiant pas répondu ; qui va là ? dit-il une ſeconde fois. Eh qui voulez-vous que ce ſoit, lui répondit le Conſeiller, qu'un défricheur de Nonnes ? Aiant reconnu la voix de le Brun qui étoit ſon ami, Ha ! c'eſt toi, Cochart ? dit le Chevalier ; pardi tu me diras qui tu viens de voir, ou tu n'iras pas plus avant. Et toi chez qui tu vas, répondit l'autre, où je te boucherai le paſſage juſques au jour. Jugez, continua le Marquis de Mirmon, quel fut leur étonnement lorsqu'ils ſe furent fait confidence mutuelle : ils rirent de tout leur cœur, de la façon dont ils avoient été trompés, & furent dans la chambre de la Nonnain, dont la ſurpriſe ne fut pas médiocre. Après quelques plaiſanteries, comme le

jour approchoit, ils lui remirent chacun leur clef, & lui dirent qu'ils lui en faiſoient préſent, pour qu'elle en honorât quelqu'un qui en fît un meilleur uſage: que ceſſant d'être ſes Chevaliers, ils ſe défaiſoient des marques de l'Ordre; après quoi ils ſe retirèrent.

Une avanture pareille auroit dû corriger les feux immodèrés de la Nonnain. Elle la regarda comme un de ces coups du hazard, qui n'arrivent point une ſeconde fois. Elle jetta les yeux ſur un gros Abbé, qu'elle crut capable de remplacer ſeul un homme d'épée, & un homme de robe. Elle lui remit une de ſes clefs. Ce nouvel Amant tint la même conduite que ſes prédéceſſeurs. Mais ſoit qu'il fût moins heu-

reux,

reux, ou moins prudent, une Religieuse l'apperçut une nuit comme il se retiroit chez lui. Le lendemain elle dit à l'Abbesse, qu'elle avoit vu sortir un homme par le Conduit. On alla visiter la grille, & l'aiant trouvée fermée, on traita ce qu'elle disoit de chimère. Cependant l'Abbesse, pour plus grande sûreté, fit venir un Masson; l'entrée du Conduit fut murée, & l'on ne laissa que deux trous pour y laisser écouler les eaux.

Cet accident mit au desespoir la Château-petit. Elle ne pouvoit plus voir son Amant qu'au Parloir: cette contrainte augmentant son dégoût pour la solitude & pour la retraite, elle fit consentir son Amant à l'enlever & à la conduire à

Genève. La difficulté consistoit à sortir du Couvent. Son esprit emporté lui suggèra le moyen le plus diabolique qu'on pût inventer.

Elle résolut de mettre le feu à la maison, & dans l'allarme que causeroit cet incendie, elle crut qu'elle trouveroit aisément un moyen de s'évader avec son Amant. Elle passa même à l'exécution.

Une nuit que tout étoit paisible, elle mit le feu aux quatre coins de l'Abbaye. La flâme dans un instant eut fait un dégât considèrable. Toutes les Religieuses eurent grand' peine à s'en garantir. Le monde qui accourut à l'incendie ne put empêcher que toute l'Eglise & une partie de l'Abbaye ne fût brulée. La Châ-

teau-

teau-petit, dans les horreurs de l'embrasement, sortit du Couvent. Son Amant la mit dans une chaise de poste, & prit avec elle le chemin de la Suisse.

Les Religieuses, après leur première surprise, ne doutèrent point par plusieurs indices, que ce ne fût elle qui eût mis le feu au Couvent. On envoya des ordres par tout le Royaume; & elle fut arrêtée a six lieues de Grenoble, lorsqu'elle étoit presque sur le point d'être en sûreté. Les parens trouvèrent le moyen d'appaiser cette affaire. L'Abbé fut mis à Pierre-Encise pour le reste de ses jours, & elle fut conduite & enfermée à Avignon dans un Couvent de force, pour y faire pénitence.

Cet

Cet accident qui avoit détruit une partie de l'Abbaye, jetta les Religieuses dans une grande tristesse. Elles cessèrent d'aller au Parloir. Je fus privé par-là de la vue de ma chère Clarimonde : & pendant près de deux semaines, je ne pus point jouir de cette consolation.

Un jour allant chez la Baronne de St. Cyr, je l'y trouvai avec sa mère & saisis le moment pour lui témoigner combien j'étois sensible à la douleur de ne pas la voir. Je vais changer de Couvent, me dit-elle, & demain j'entre chez les Bénédictines. On a renvoyé toutes les Pensionnaires de l'Abbaye, parce que depuis l'incendie, on ne sait où les loger. Je suis l'homme du mon-

monde le plus heureux, lui répondis-je. Je n'eus pas le tems de lui en dire davantage; on me présenta des cartes, il falut faire la partie de la Baronne. Dès qu'elle fut finie je me rapprochai de Clarimonde: je ne pus lui parler en liberté, elle étoit auprès de sa mère qui me fit mille politesses. Elle me regardoit comme un homme qui selon toutes les apparences deviendroit son gendre; & depuis la demande de ma famille, elle n'ignoroit point le goût que j'avois pour sa fille. Je la reconduisis dans son Carosse lors qu'elle sortit, & mes yeux au défaut de ma bouche exprimèrent à Clarimonde combien j'étois sensible au bonheur de la revoir.

Deux jours après, j'allai

aux Bénédictines. Que je suis heureux, lui dis-je, de pouvoir vous apprendre les maux que m'a fait souffrir votre absence! J'ai souhaité vingt fois que la Château-petit essuyât les châtimens les plus cruels, par l'empêchement qu'elle mettoit au seul plaisir que j'ai dans la vie. Pourrai-je me flater que vous avez pensé quelquefois à moi? Non, je connois trop votre indifférence, pour croire que vous ayez pu vous appercevoir un moment de mon absence. Vous êtes un ingrat, me dit Clarimonde: si vous m'aviez été aussi indifférent que vous le dites, je ne vous eusse point averti du changement de ma demeure; & peut-être ai-je plus pensé à vous, qu'il ne convient à mon état & à mon

mon repos. Cette déclaration m'enchanta, je n'avois jamais pu arracher un aveu aussi favorable. Je lui jurai mille fois que ses bontés étoient la récompense de l'amour le plus tendre & le plus sincère. Nous continuames à nous voir encore une quinzaine de jours, lorsqu'un nouvel accident, assez semblable au prémier, nous jetta dans le même embarras.

Histoire de la Sœur Dorothée.

IL y avoit dans ce Couvent une Religieuse nommée la Sœur Dorothée: elle étoit jeune & jolie. Un Chirurgien appellé Montigni, l'aiant visitée très souvent pendant une maladie qu'elle eut, en devint amou-

amoureux. Il ne contraignit point ses feux au silence, il parla, & ne fut pas rebuté. Il en est chez les Religieuses ainsi que chez les femmes Turques, la conclusion suit de près la déclaration. Lorsque l'occasion est favorable, la contrainte où l'on est, fait que l'on ne perd point le moment qui peut être utile. Montigni le mit à profit. La Nonnain prit goût aux leçons de son nouveau Maitre, & pour qu'il pût les lui continuer à son aise elle affecta une maladie de langueur, elle feignit d'avoir des douleurs de tête; c'étoit tous les jours quelque mal d'une nouvelle espèce. Tout le Couvent plaignoit la pauvre Sœur Dorothée, qui se trouvoit accablée de tant d'infir-

mités

mités à la fleur de son âge. Les Médecins y perdoient leur Latin, ils avouoient que leur science étoit à bout. Le seul Montigni trouvoit le secret de soulager la malade.

Un jour qu'ils étoient dans une occupation qui avoit peu besoin de témoins, une jeune Religieuse amie de la Sœur Dorothée, eut la curiosité de regarder par la serrure les remèdes qu'on donnoit à sa camarade. Elle apperçut des choses qui lui parurent si extraordinaires, qu'elle ne put s'empècher de crier, Ha ma Sœur, quelles immodesties faites-vous ! Cette voix arreta les combattans au milieu de leur course : mais comme elle fut reconnue pour celle de la Sœur Angélique, amie de Dorothée, ils

ils espèrèrent de pouvoir lui faire garder le silence. Montigni ouvrit la porte. Angélique étant entrée dans la chambre, Dorothée se jetta à ses piés, & la supplia de ne la perdre pas de réputation. Elle lui dit que l'amour rendoit sa foiblesse excusable, & lui fit un portrait si vif de cette passion, qu'elle excita sa pitié. L'Amant joignit ses prières à celles de sa Maitresse. Il n'étoit pas besoin de tant de soins: Angélique sentoit dans son cœur des mouvemens qui lui étoient inconnus; cette tendresse réciproque qu'elle voyoit dans ces Amans, la situation où elle les avoit apperçus par la serrure, lui donnoient une émotion qu'elle avoit peine à cacher. Montigni le connut; il étoit

étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de l'occasion d'engager Angélique au secret. Il lui traça adroitement un portrait tentant des plaisirs qu'il goûtoit avec Dorothée, lui fit pressentir qu'il dépendroit d'elle de les partager ; enfin il sut si bien faire qu'avant de se retirer, du consentement de son ancienne Maitresse, il la lui donna pour collègue.

On résolut dès ce jour-là que Montigni feroit les choses en tout bien & en tout honneur, qu'il n'y auroit point de préférence, & que le Maitre partageroit également ses leçons, sans avoir aucun égard ni à l'ancienneté ni à la nouveauté.

Si le Chirurgien avoit été aussi avisé que fortuné, son bon-

bonheur eût été parfait. Mais certaine enflûre qui parut bientôt aux deux Nonnains, & surtout à la Sœur Dorothée, le mit en grand souci : il comprit que le meilleur expédient qu'il eût à prendre étoit de disparoître, & décampa sans prendre congé de ses Belles.

Quelques mois après, la Sœur Dorothée qu'on croyoit atteinte d'hydropisie, causa un trouble affreux dans la Communauté. Elle mit au jour un fort beau garçon. Les Religieuses tâchèrent de tenir le cas secret, pour l'honneur du Couvent. Mais quelle fut la surprise de la Supérieure, lorsque trois semaines après l'accouchement de Dorothée, la Sœur Angélique se déchargea aussi de son fardeau ! Elle ne douta point que

que le maudit Chirurgien n'eût mis à mal toutes les Religieuſes; il lui ſembloit à tout moment qu'elle en voyoit quelque autre dans le même cas.

Cette ſeconde avanture n'aiant pu être ſecrette, l'Evêque ſe tranſporta au Couvent: il fit élire une autre Supérieure, mit toutes les Religieuſes en pénitence, & ordonna qu'on renvoyât les Penſionnaires.

Clarimonde retourna chez ſa mère, & je ne pus la voir que lorsqu'elle alloit aux Aſſemblées, où j'avois très rarement l'occaſion de lui pouvoir dire un mot ſans témoins. Elle m'avertit un jour qu'elle devoit partir pour la campagne, où elle demeureroit une partie de l'Eté. Songez, me dit-elle, que vous vous piquez de conſtance;

& que trois mois de tems, s'il ſe peut, ne banniſſent pas entièrement vos amis de votre ſouvenir. Je trouverai, lui dis-je, le moyen de vous ſuivre partout, & je ne ſaurois vivre où vous n'êtes pas. Vous êtes fou, me dit-elle : comment voulez-vous me ſuivre dans un Château, où je ſuis perpétuellement ſous les yeux de ma mère? Rien n'eſt impoſſible à l'amour, lui répondis-je. J'allois continuer, lorsque la Comteſſe de Lignac s'avançant vers nous, dit à Clarimonde : C'eſt donc demain que vous nous quittez? vous allez devenir campagnarde entièrement; votre mère m'a aſſuré qu'elle ne reviendroit pas de trois mois : nous irons vous rendre viſite, il faudra que le Marquis de Mirmon

mon ſoit mon Ecuyer dans ce voyage. Madame, répondis-je, je m'eſtimerai toujours heureux de pouvoir vous être utile : mais il faut ſavoir ſi la belle Clarimonde ne me trouvera point de trop. Venez toujours, me dit-elle, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

Le tems où la Comteſſe de Lignac devoit partir étoit trop éloigné pour moi. Cinq à ſix jours après que Clarimonde fut à la campagne, il me fut impoſſible de ſupporter plus longtems ſon abſence. Quoique la mère approuvât mon empreſſement pour ſa fille, elle n'auroit point ſouffert que j'euſſe été ſeul à ſa campagne : ce qui convenoit en compagnie de la Comteſſe de Lignac, auroit été déplacé ſans elle. Je

pris la résolution de trouver le moyen de voir ma Maitresse, sans que sa mère en pût rien apprendre. Je partis accompagné d'un Domestique, déguisé en Capucin; j'ornai mon menton d'une grande barbe, mon Laquais qui me servoit de compagnon en fit autant. Dans ce pompeux équipage, le dos orné d'une besace, je m'acheminai vers le Château. Lorsque je fus arrivé à la porte, je m'adressai à un Laquais que je rencontrai; je le priai de vouloir avertir la Maitresse de la maison que deux pauvres Capucins lui demandoient l'hospitalité pour un jour. Ce Domestique vint peu après nous faire entrer dans une salle. Madame & Mademoiselle vont descendre, me dit-il; elles sont char-

charmées que vous vouliez séjourner dans leur Château. Si ma grande barbe, ma tête rasée, & un doigt de poussière que j'avois mis sur mon visage, ne m'eussent pas déguisé totalement, il eût été facile à Clarimonde de me reconnoitre. Dès que je la vis, je restai muet; un trouble mêlé de joie s'empara de tous mes sens. Sa mère qui m'adressa la parole, me donna le tems de me remettre. Vous soyez les bien-venus, nous dit-elle, mes Pères; vous arrivez fort à propos à l'heure du dîner. Je la remerciai du ton le plus monacal qu'il me fut possible, & le plus éloigné de celui de ma voix. Pendant le repas, j'eus toujonrs les yeux sur Clarimonde. Le Domestique qui me servoit de Frère-Lai

mangeoit comme un affamé. L'occupation qu'il donnoit aux Dames de le servir à chaque instant, les empêcha de s'appercevoir de l'attention que j'avois à regarder ma Maitresse. Après le dîner, les yeux baissés en terre je marmotai dévotement quelque prière, & aux regards près que je jettai sur Clarimonde, je jouai mon rolle à merveille. Sa mère me fit mille questions, sur la façon dont nous vivions dans notre Couvent: je tâchai d'y répondre le mieux qu'il me fut possible, & de la manière la plus édifiante. C'est un état heureux, dit-elle à sa fille, que celui de ces Pères, lorsqu'on est bien appellé. N'auriez-vous point envie, répondit en souriant Clarimonde, de me donner

ner du goût pour la vie Monaſtique? Vous ſavez trop bien le contraire, continua ſa mère; & lorsqu'on n'a qu'une fille, on ne penſe pas à la faire Religieuſe: je crois même que vous n'en avez jamais eu la moindre envie.

Vous avez donc, dis-je à Clarimonde, une haine bien terrible contre l'état Monaſtique? On y eſt pourtant quelquefois plus heureux que dans le monde. Le cœur y eſt moins expoſé à mille troubles & à mille inquiétudes, qui ſont ordinairement une ſuite des plaiſirs. L'amour, l'ambition, l'avidité des richeſſes, & cette multitude de paſſions qui ſont les tyrans des hommes, habitent peu dans la ſolitude. Vous vous trompez, mon Père, inter-

rompit Clarimonde; les Cloîtres ne ſont exemts ni de l'amour ni de l'ambition ; on ſe dépouille rarement dans la retraite, des ſentimens que la Nature & le tempérament nous ont donné: j'en ai vu récemment des exemples bien violens & bien extraordinaires. Elle me raconta alors l'Hiſtoire des deux Religieuſes. L'Amour, pourſuivit-elle, eſt un Dieu qui ne perd jamais ſes droits ; les grilles ne lui réſiſtent point ; & votre habit, dit-elle en riant , tout épais qu'il eſt, n'eſt point à l'épreuve de ſes traits. Quoi! lui répondis-je, Mademoiſelle , vous voulez auſſi rendre les Capucins amoureux? Vous ne ſeriez pas le prémier qui l'eût été, repliqua Clarimonde ; & les paſſions

ſions dans le cœur d'un homme qui a fait l'impoſſible vœu de n'en point avoir, ou de les domter en Souverain, ſont toujours plus violentes que chez un homme du monde qui ſuit le cours ordinaire des choſes.

Pendant cette converſation, on vint avertir ſa mère qu'un de ſes Fermiers avec qui elle avoit quelque compte à regler, ſouhaitoit de la voir. Vous m'excuſerez, me dit-elle, mon Père, ſi je vous laiſſe ſeul avec ma fille ; il faut que j'aille à mon cabinet pour un quart-d'heure.

Dès qu'elle fut ſortie, le tems qu'elle devoit reſter abſente ne me donnant pas le loiſir de différer à me faire connoitre, de crainte de n'en plus retrouver l'occaſion : Vous

avez raiſon, lui dis-je, belle Clarimonde, le cœur n'eſt point à couvert des traits de l'amour ſous l'habit d'un Capucin ; & le Marquis de Mirmon revêtu de cet habillement, ne vous en aime pas moins. Ces paroles, que je prononaçi du ton ordinaire de ma voix, ma barbe que j'avois baiſſée à demi ſous le menton, me firent reconnoitre aiſément. Quoi, c'eſt vous, Marquis ! s'écria-t-elle; eh qui vous eût pu croire capable de pareille folie ? Remettez votre barbe au-plutôt ; que voudriez-vous que penſât ma mère, ſi elle alloit nous ſurprendre ? elle croiroit ſans doute que j'ai conſenti à ce déguiſement, & tout innocent qu'il eſt, elle m'en ſauroit mauvais gré. Je n'ai pu, repris-je, reſter plus long-

longtems sans vous voir; mon amour m'en a fourni l'industrieux moyen: ne mêlez point à ma joie, la douleur de vous voir desapprouver mon heureux stratagème, & permettez que dans huit ou dix jours je me serve du même; je dirai en revenant, qu'après avoir terminé ma quête je retourne dans mon Couvent. Cette feinte vous sera inutile, me dit-elle: ma mère doit me conduire demain à deux lieues chez une de mes tantes, qui demande à me voir: nous la ménageons infiniment, nous espèrons que je serai son héritière: je serai près de six semaines avec elle, & ma mère retournera ici le lendemain. L'amour, dis-je alors, qui m'a fourni le moyen de vous voir au-

jourd'hui, ne me refusera point son secours une autre fois. Je ne consens point à ces déguisemens, répondit Clarimonde: ce qui a réussi une fois, peut être connu la seconde.

Sa mère entra dans cet instant. Je repris mon maintien Capucinal, la conversation redevint générale; elle roula toujours sur des sujets de dévotion, même pendant le souper: mes yeux y firent le même manège qu'au dîner, & l'estomac dévorant de mon Frère-Lai me rendit le même office.

Après le repas je pris congé de mes hôtesses, devant, selon l'usage des Quêteurs, partir à la pointe du jour. On me conduisit dans une chambre à deux lits. Je me jettai sur un tout habillé, & repassai dans mon esprit

esprit ce qui m'étoit arrivé pendant le cours de la journée. L'aurore nous trouva, moi pensant à Clarimonde, & mon Frère-Lai dormant profondément. J'éveillai Frontin, c'étoit lui que j'avois choisi pour compagnon. Nous sortimes du Château sur les cinq heures, après avoir promis à deux Domestiques, qui nous remplirent nos besaces de viande & de pain de la part de Madame, de nous souvenir d'eux dans nos prières. A une demi-lieue du Château, nous trouvames un Laquais qui nous attendoit, avec les chevaux que nous avions amenés la veille. Nous nous dépouillames de nos harnois, & retournames à la Ville. Frontin fit usage le long du chemin des provisions de la besace, &

fut si charmé de son prémier essai pour la quête, qu'il ma dit depuis qu'il eut trois semaines de suite envie de se faire réellement Frère - Lai.

Dès que je fus arrivé chez moi, je cherchai un nouveau stratagème pour voir Clarimonde. Je n'étois point connu de sa tante : il me vint dans l'esprit que je pourrois, si elle avoit besoin d'un Domestique, entrer chez elle en cette qualité, & jouir du plaisir de voir ma Maitresse pendant les six semaines qu'elle devoit rester chez elle. Cet expédient me plaisoit assez; mais il y avoit à craindre que la mère de Clarimonde, qui n'étoit qu'à deux lieues de sa cousine, ne vînt la voir avant la fin du tems que sa fille devoit retourner, & qu'elle ne me

me reconnût. Je communiquai mes idées à Frontin, qui me dit : Monſieur, ſi c'eſt chez Madame de Saint Remi que vous voulez vous introduire, vous n'avez pas beſoin de tant de cérémonie : je connois ſon Jardinier ; on peut en lui donnant quelque argent, l'engager au ſecret, & lui faire confidence de votre amour. Vous paſſerez pour ſon garçon, vous aurez la liberté de voir tous les jours dans les jardins Mademoiſelle Clarimonde, vous n'aurez rien à faire avec les gens du Château, & logerez dans la maiſon du Jardinier : ſi la mère de votre Maitreſſe vient, vous ne craindrez point d'être connu. Ce projet me parut excellent. Nous partimes le lendemain. Frontin ſe chargea de

la

la négociation & manœuvra si bien, que le Jardinier consentit à tout. Je lui donnai quatre Louis-d'or pour l'engager à me servir avec zèle, & lui promis de le récompenser encore plus largement, si j'étois content de son silence & de sa discrétion. Il me donna un de ses habits, me munit d'une pêle & d'une pioche, & me plaça dans un endroit, où il me dit que Mademoiselle Clarimonde venoit se promener ordinairement.

C'étoit un grand Parterre orné de toute sorte de fleurs : on y arrivoit par quatre allées, dont une aboutissoit au Château, & les autres trois à des Bosquets, ou l'on avoit pratiqué plusieurs cabinets de verdure. C'étoit dans un de ces petits

Bois

Bois qu'étoit la maiſon du Jardinier. Je n'y fus pas longtems que j'apperçus venir ma belle Maitreſſe. Elle étoit ſeule, & chantoit en ſe promenant. Je cueillis un bouquet de fleurs dans le Parterre, où je faiſois ſemblant de bècher, & m'approchai pour le lui préſenter. Quoique je n'euſſe point le viſage déguiſé, l'habillement que je portois l'empêcha de me reconnoitre d'abord. Mais lui aiant dit, que comme nouveau-venu, elle vouloit bien qu'en lui donnant ce bouquet je lui demandaſſe ſa protection, le ſon de ma voix la frappa, & lui aiant fait fixer ſes regards; Quoi, Marquis! me dit elle, Capucin l'autre jour, aujourd'hui Jardinier? J'aime encore mieux l'un que l'autre, votre

épou-

épouvantable barbe me faisoit peur. Apparemment ce déguisement ne durera pas plus de tems que le prémier, & je vous crois trop sensé pour vouloir vous mettre à même d'être découvert. Vous m'enviez déja, lui dis-je, le bonheur de vous voir! Ne craignez point qu'on me reconnoisse, j'ai pris les précautions que je devois; le Jardinier est dans mes intérêts, je demeure chez lui: ainsi il dépendra de vous que je jouisse du bonheur de vous voir tous les jours dans le même endroit. Je ne puis consentir, me répondit Clarimonde, à ce que vous exigez. Songez quel éclat dans le public, si pareille chose venoit à être sue! on jugeroit qu'il y a plus de mal qu'il n'y en a;

ma

ma réputation pourroit en être bleſſée: voyez vous-même ſi j'ai tort, & rendez-moi juſtice. Je ne vois rien, lui dis-je, que votre cruauté: vous voulez m'ôter la vie, en m'ôtant le bonheur de vous voir. Mes jours, ſi vous aviez voulu, euſſent coulé tiſſus d'or & de ſoie; vous en ordonnez autrement: la mort la plus promte me ſera douce, puis que vivre ſans vous voir, c'eſt pour mon cœur le plus cruel des maux. Que vous êtes injuſte! reprit-elle: qui vous dit que je ne ſois point charmée de votre contentement? peut-être mon cœur n'y prend-il que trop de part. Mais je crains qu'on ne vienne à vous connoitre: malgré le plaiſir que j'aurois à vous voir tranquille, je

je ne puis éloigner cette idée. Non, belle Clarimonde, lui répondis-je, je vous jure qu'on ignorera éternellement mon déguisement ; rien ne pourra tromper mes précautions : laissez à ma prévoyance le soin de pourvoir aux accidens qui pourroient arriver. Au nom de l'amour le plus sincère, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, ne m'ôtez point le bien que la fortune me donne. Que vous étes pressant ! me dit-elle : eh bien, il faut vouloir ce que vous voulez ; j'y consens ; mais du moins songez à n'être point connu.

Je remerciai Clarimonde par les expressions les plus tendres : la joie & l'amour donnoient à mes discours une nouvelle force. Je l'engagai à venir

venir ſe promener deux fois par jour dans le même endroit. Que vous dirai-je, mon cher Comte? continua le Marquis de Mirmon; j'étois au comble de mes vœux. Je voyois Clarimonde en liberté, je lui expliquois les ſentimens de mon cœur ſans contrainte; elle ne diſoit point ouvertement qu'elle m'aimoit, mais elle me le faiſoit entrevoir.

Un tems auſſi heureux finit; il falut qu'elle retournât chez ſa mère. Nous étions convenus que j'attendrois pour la revoir, que la Comteſſe de Lignac allât chez elle. Ce fut huit jours après ſon départ de chez ſa tante: ces huit jours me durèrent des Siècles. Hèlas! j'ignorois que cette viſite ſeroit la ſource de mes malheurs.

heurs. La Comteſſe de Lignac avoit mis la jeune Marini & le Chevalier ſon frère de cette partie. Nous paſſames à la campagne pres d'un mois, & nous revinmes tous enſemble à la Ville. Le Chevalier de Marini n'avoit pu voir Clarimonde ſans lui rendre les armes, il en étoit devenu amoureux. J'avois des yeux trop pénétrans pour ne point l'appercevoir ; je ſouffrois à regret les ſoins qu'il lui rendoit. J'en parlai à ma Maitreſſe, qui me traita de ridicule & de viſionnaire. Elle ne devoit plus retourner au Couvent, & ſa mère qui commençoit à penſer férieuſement à ſon établiſſement, la vouloit garder auprès d'elle.

Le Chevalier de Marini & moi

moi allions tous les jours chez la Comtesse de Lignac ; nous y voyions Clarimonde ; elle me paroissoit rêveuse & inquiète ; je m'appercevois qu'elle faisoit quelquefois des signes au Chevalier, où je croyois que j'étois intèressé : cela m'inquiétoit. Je résolus de m'expliquer avec elle. Je crains, lui dis-je, un malheur dont je n'ose m'éclaircir. Vos sentimens ont changé, belle Clarimonde, & je vous suis plus indifférent qu'autrefois. Est-ce-là le prix de l'amour le plus tendre & le plus sincère ? Vous avez tort de vous plaindre, me répondit-elle ; soyez sûr que je mesurerai toujours ma reconnoissance à votre amour & à votre fidélité. Elle prononça ces paroles avec une espèce de dépit,

dépit, où je pensai entrevoir quelque chagrin. La jeune Marini, que je croyois servir d'espion à son frère, & qui s'approcha de nous, me fit changer de discours. Je ne pus retrouver pendant plusieurs jours le moment de pouvoir parler seul avec Clarimonde; je crus même m'appercevoir qu'elle en évitoit les occasions.

Quelque sensible que je fusse aux maux que l'amour me causoit, je fus accablé par de nouvelles douleurs où il n'avoit point de part. Mon père, ce père à qui vous savez que j'avois tant d'obligation, tomba dangèreusement malade. Le péril où il étoit sembla, pendant un tems, avoir suspendu dans mon cœur tous les autres senti-

ſentimens. Les ſoins redoublés que j'employois, les vœux que j'adreſſai au Ciel, rien ne put me le conſerver; il ſubit la loi commune, & après trois ſemaines de maladie presque inconnue aux Médecins, il mourut regretté & pleuré de tous ceux qui l'avoient connu. Ma douleur fut d'abord ſi vive, qu'à peine penſai-je à Clarimonde. On crut que le deſeſpoir d'avoir perdu mon père m'entraineroit avec lui dans le tombeau. Le tems, la raiſon, & l'impoſſibilité de lui rendre la vie, me donnèrent quelque conſolation. L'image de Clarimonde revint alors dans mon cœur, elle y reprit les droits qu'elle y avoit toujours eus, & je ſentis que je me conſolerois auſſi difficilement

de la perte de ſon amitié, que de la mort de mon père.

J'avois ſuccèdé à de grands biens, & l'héritage dont j'entrois en poſſeſſion étoit un des plus conſidèrables du Royaume. Fils unique, je n'avois rien à en diminuer. On me fit propoſer des partis très avantageux ; je n'y fis pas la moindre attention, & penſai de faire agir auprès de la mère de Clarimonde, pour qu'elle conſentìt à mon bonheur. Elle répondit à ceux qui furent chargés de lui en faire la propoſition, qu'elle n'avoit point changé ſa façon de penſer ſur mon compte, depuis la mort de mon père; qu'elle ſavoit que j'avois de la naiſſance & beaucoup de bien, & que ſongeant à établir ſa fille, il ne

ne dépendroit pas d'elle que notre mariage ne ſe fît: mais qu'elle s'étoit toujours fait un ſcrupule de diſpoſer de l'état de ſes enfans ; qu'il faloit faire expliquer Clarimonde: qu'au reſte, elle ne doutoit pas que ſa réponſe ne me fût favorable, & qu'elle avoit cru appercevoir que ma main ne déplairoit point à ſa fille.

Je me figurai mon bonheur parfait, lorsque je crus qu'il dépendoit de ma Maitreſſe. Hèlas ! je connoiſſois peu la légèreté & la perfidie des femmes. Clarimonde dit à ſa mère, qu'elle la ſupplioit de ne point encore l'établir ; qu'elle ne refuſoit point de m'accepter pour Epoux à préſent, ſi elle l'exigeoit; mais qu'elle la ſupplioit de vouloir bien diffé-

rer ſon établiſſement de quelques mois, ſans que cela dût rien changer aux idées qu'elle avoit. Quand on m'apprit cette réponſe, je reſtai dans une ſurpriſe étonnante: j'attribuai le caprice de ma Maitreſſe à l'amour du Chevalier de Marini, je regardai le délai qu'elle demandoit comme une honnête défaite; & le tems juſtifia mes ſoupçons.

J'étois trop piqué, pour ne pas témoigner mon chagrin à Clarimonde. Ce fut chez la Comteſſe de Lignac, que je déchargeai mon cœur. Je n'aurois jamais cru, Mademoiſelle, lui dis-je, que vous euſſiez été la ſeule perſonne qui ſe fût oppoſée à mon bonheur. Je croyois que vous auriez ſuivi ſans peine les volontés de votre

tre mère; je vois que je me ſuis trompé: je me rends juſtice, je ne devois pas me flatter d'être jamais poſſeſſeur de votre main; je reconnois ma témérité, & dorénavant je ſongerai à vous importuner le moins qu'il me ſera poſſible. Je laiſſerai à mon Rival tous les droits que j'avois mérité: je ne penſe pourtant pas que le Chevalier de Marini en ſoit plus digne. Je n'aurois pas cru, dit Clarimonde, devoir être expoſée à de pareils diſcours, & la patience avec laquelle je les ſouffre vous eſt un ſûr garant de la conſidèration que j'ai pour vous. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai point refuſé votre main; j'ai cru que par des raiſons dont dépend la tranquillité de

toute ma vie, je devois différer mon mariage; c'eſt à vous à faire ce que vous voudrez. Si vous voulez rompre avec moi, ne prenez point le prétexte du Chevalier de Marini; peut-être ſait-il aimer plus conſtamment que vous: mais je n'ai jamais penſé un ſeul inſtant à lui; & ſi je ſavois qu'il a du goût pour moi, ce ſeroit vous qui me l'auriez appris. Cependant évitons-nous de pareils éclairciſſemens, ils nous aigriroient l'eſprit; & ſongez que je ne ſuis pas faite pour les entendre. Elle me quitta brusquement: j'affectai de mon côté une indifférence que je n'avois point.

Depuis ce jour, nous eumes peu de converſation. Elle ne ſe contraignoit point de faire

mille

mille agaceries au Chevalier de Marini, devant moi. Je feignois de mon côté d'avoir du goût pour la Baronne de S. Cyr. Je l'avois choisie parce qu'elle avoit tout l'esprit du monde, & que les charmes de sa conversation suspendoient les peines que me causoit l'inconstance de Clarimonde.

Il y avoit près d'un mois que j'étois brouillé avec elle, lorsque passant sur la minuit devant son logis, j'apperçus le Chevalier de Marini qui en sortoit. Il me fut aisé de le reconnoitre à la lueur d'un flambeau que tenoit une Fille de chambre, qui ferma la porte dès qu'il fut dans la rue. Un mouvement de fureur me saisit; je mis l'épée à la main, sans réfléchir à ce que je fai-

ſois ; je volai ſur lui en lui criant, Défens-toi, Marini, il faut que l'un des deux meure. Il me reconnut aiſément à la clarté de la Lune. Je ſuis charmé, dit-il en ſe reculant, que le ſort me préſente une occaſion que j'ai vingt fois ſouhaitée. Nous fondimes l'un ſur l'autre comme deux enragés ; l'amour, & le deſir de la vengeance, nous rendoient furieux. La fortune me favoriſa, je bleſſai Marini d'un coup qui le renverſa ſur le carreau. Je voulus le relever & tâcher de le ſecourir ; mais je fus obligé de prendre la fuite, une troupe de gens armés accoururent au bruit de notre combat. J'ai ignoré qui ce pouvoit être ; j'ai cru pourtant entendre en me retirant, que

Ma-

Marini leur difoit de ne point me pourfuivre, & de fonger à le fecourir. Dès que je fus chez moi, je penfai à ma fûreté. Je ne doutai point que mon affaire ne vînt à éclater. Je me retirai à fix lieues de la ville chez le Baron de Château-fort, & j'ordonnai à Frontin de venir le lendemain m'inftruire de ce qu'il auroit entendu dire de notre combat. J'appris par lui, que Marini n'étoit point mort, qu'on ne croyoit pas que fa bleffure fût mortelle, & que la grande quantité de fang qu'il avoit perdu étoit la feule chofe qui fît de la peine aux Chirurgiens. Il me dit encore, que l'on favoit que c'étoit moi qui l'avois bleffé: qu'on difoit que Clarimonde étoit très affligée, &

qu'elle avoit paru fort trifte lorsqu'elle avoit appris notre combat, fans qu'elle fût pourtant ce qui l'avoit précifément occafionné. Toutes ces nouvelles me réfolurent à refter caché dans la retraite que j'avois choifie. Mais bientôt de nouveaux malheurs, qui femblèrent vouloir m'accabler, me firent changer de demeure, & fervirent peu-à-peu à rappeller ma tranquillité paffée, & à me conduire dans la fituation heureufe où je fuis.

J'envoyois fouvent à la ville; je favois déja que le Chevalier de Marini étoit hors de danger, je me préparois à reparoître; lors qu'un jour Frontin m'apprit que mon Rival avoit enlevé pendant la nuit ma perfide Maitreffe, & qu'on ne dou-

doutoit point dans le monde qu'elle n'y eût consenti, parce que sa Femme de chambre avoit disparu avec elle; que sa mère étoit dans un desespoir mortel, qu'on croyoit que cette affaire lui causeroit la mort; que les parens de Clarimonde faisoient des perquisitions étonnantes, mais qu'on n'avoit pu avoir aucun indice.

Ces nouvelles me jettèrent dans un desespoir affreux; je jurai vingt fois de faire périr le Chevalier de Marini; je me repentis de lui avoir laissé une vie, qu'il dépendoit de moi de lui ôter; je voulus partir sur le champ pour le chercher partout où je croirois qu'il pourroit être; je m'emportai de la manière la plus outrée contre Clarimonde, je lui donnai

nai les noms les plus odieux.

L'Ami chez qui j'étois ne s'oppofa point à ce prémier torrent : il comprit combien les raifons les plus fenfées étoient inutiles, pour un homme incapable d'en faire ufage. Il parut entrer dans tous mes fentimens ; mais peu à peu il fut m'amener au point d'écouter fes confeils. D'abord je les goûtai avec peine, je fermai les yeux pour ne point voir le flambeau dont il vouloit m'éclairer. Il ne fe rebuta point; il accommodoit fes inftructions à la fituation & aux mouvemens de mon cœur. Dans certains momens, il convenoit avec moi, que le coup qui m'accabloit étoit dur ; dans d'autres, il me repréfentoit, que l'amour ne rendoit mal-

heureux qu'autant qu'on n'avoit point la force de ne pas vouloir l'être: qu'il convenoit à un homme qui avoit été doué par la Nature de quelque génie, d'en faire usage dans les occasions. Enfin il fit si bien, que s'il ne ramena pas entièrement le calme dans mon cœur, il en bannit la rage, la fureur, & toutes les passions violentes qui le déchiroient. Lorsqu'il vit que je pouvois profiter de ses instructions, il commença à ne me plus cacher les trésors de Sagesse, que trois ans de solitude lui avoient acquis.

J'avois souvent des conversations avec lui sur le chapitre des Femmes; il les connoissoit parfaitement, ainsi que les embarras du monde, qu'il avoit quittés de bonne heure.

Vous êtes heureux, me disoit-il un jour, si vous profitez des dispositions où je vous vois. Croyez-moi, saisissez le moment de réflexion que vos malheurs vous ont fait faire, pour en éviter de nouveaux. Faites quelque attention sur ma conduite; voyez la tranquillité dont je jouis dans cette maison de campagne. Lorsque je suis obligé d'aller à la ville, il me semble que je m'éloigne du séjour le plus délicieux. C'est ici où j'ai réfléchi sur les malheurs que l'amour entraine après lui; ils sont presque inévitables, quelque fin qu'ait une passion, soit qu'elle aboutisse au sacrement, ou quelle se termine comme la vôtre par quelque catastrophe. J'ai vu beaucoup d'Amans qui ont

ont épousé leurs Maitresses, ils se sont crus les mortels les plus heureux ; leur bonheur a passé comme un songe, l'amour s'est bientôt éclipsé, l'hymen le détruit presque toujours ; il ne leur a resté que les soins du ménage : les peines, les chagrins ont accouru en foule chez eux, au-lieu des ris & des jeux qui suivoient leurs pas, lors qu'ils étoient Amans. Quand on est amoureux, on ne se montre que du beau côté ; un homme qui veut plaire a grand soin de cacher ses défauts, une femme sait encore mieux les dissimuler ; souvent deux personnes travaillent pendant six mois à se tromper : elles s'épousent à la fin, & se punissent mutuellement le reste de leur vie de leur dissimulation.

tion. Le mariage eſt l'engagement le plus dangèreux de ſa vie. Ne croyez pas, continua-t-il, que les établiſſemens où l'amour n'a point de part, ſoient moins exemts de chagrins ; ils ont leurs peines, & leurs ſoins : quelle union voulez-vous qu'il y ait dans un mariage, dont l'avidité des richeſſes eſt le ſeul nœud?

Les Nobles, dont la dépenſe a épuiſé les richeſſes, épouſent des filles de riches Fermiers Généraux ; c'eſt une reſſource qui leur eſt offerte, pour réparer leurs affaires délabrées : & loin qu'ils aient pour elles cette tendreſſe qu'exige le mariage, leur vanité bleſſée de cette alliance, leur laiſſe à peine le nom d'Epouſe. Ils couchent avec elles la prémière nuit de

leurs

leurs noces, pour conſerver la bienſéance : encore en eſt-il qui ont voulu faire croire au public, que leurs femmes ne l'étoient point entièrement, & qu'ils conſentoient de leur prêter ce nom, moyennant neuf cens mille livres qu'ils avoient reçues du beau-père.

Souvent le ſort des filles de condition eſt auſſi malheureux ; elles deviennent le partage d'un Faquin enrichi dans les Fermes, engraiſſé du ſang du peuple, revêtu d'une grande Charge qu'il deshonore, achetée du ſang de la veuve & de l'orphelin. Combien en eſt-il dont le mariage s'eſt conclu ſans qu'elles y euſſent la moindre part ? On les a retirées du Couvent pour les conduire à l'Egliſe ; elles ont été étonnées que

que leur Mari ſe trouvât le Couſin de leur Femme de chambre, & quelquefois de leur Laquais. Ne croyez point cependant que je veuille vous dire qu'il n'eſt point de mariage heureux, ce ſeroit une abſurdité ridicule: mais il eſt difficile que cela arrive ſouvent, par la quantité de choſes qui doivent concourir enſemble, pour rendre l'éternelle union de deux perſonnes parfaitement aſſortie. Lorsque l'égalité des biens & de la naiſſance ſe rencontrent, la différence de caractère s'y trouve; & lorsque les humeurs & les génies ſembleroient s'accorder, la diſproportion du bien & de la naiſſance forment ordinairement un obſtacle. Voyez, préjugé à part, ſi ce

ce que je vous dis paroît fondé fur la raifon & l'expérience ; & faites ufage de l'efprit & du jugement que le Ciel vous a donné, pour achever de vaincre vos foibleffes. Vous regardiez la main de Clarimonde comme un bien ineftimable; peut-être eût-ce été un malheur pour vous que de l'obtenir.

Ces difcours faifoient renaitre la paix dans mon cœur, je fentois que la tranquillité y fuccèdoit à l'agitation ; peu à peu l'image de Clarimonde s'éloignoit de mon efprit, & je ne me fouvenois d'elle ,que par l'horreur que me donnoit fon infidélité. Je tâchois de profiter des inftructions de mon Ami. Depuis quatre mois que j'étois auprès de lui, j'avois plus fait de réflexions fenfées, que dans le refte

reſte de ma vie. Je veux, me dit-il un jour, vous apprendre ce qui m'a conduit dans cette ſolitude. Tous mes Amis, ainſi que vous, ont toujours imputé au dégoût du monde, & à l'amour des Belles-Lettres, ma retraite. J'ai pris ſoin d'en cacher au Public le véritable ſujet; mais je veux bien vous avouer que c'eſt l'amour, & par mon exemple, vous faire eſpèrer de jouir un jour de la même tranquillité que moi.

Hiſtoire du Baron de Châteaufort.

J'Avois employé les prémières années de ma vie à l'étude de la Philoſophie, & je me flattois d'y avoir fait quelque progrès; lorſque je m'ap-

m'apperçus que la Sageſſe que je croyois avoir acquiſe, étoit à la veille de s'évanouir. Vous connoiſſez Clorinde, c'eſt elle qui troubla mon repos. Les biens conſidèrables de ſon père, dont elle ſera un jour l'unique héritière, la faiſoient rechercher de bien des gens. Je la voyois ſouvent chez la Baronne de S. Cyr: vous étiez de cette Société, ainſi il eſt inutile que je vous diſe combien elle étoit aimable. La liberté ſpirituelle & galante qui y règnoit donnoit lieu à mille ſaillies heureuſes, parmi leſquelles je ne pouvois m'empêcher d'admirer l'eſprit de Clorinde. Elle en a beaucoup naturellement, & a pris ſoin de l'orner par la lecture. Je m'accoutumai peu à peu aux char-

charmes de sa conversation, j'avalai le poison à longs traits sans m'en appercevoir ; j'étois amoureux sans le connoitre, & mon cœur étoit la dupe de lui-même. Je passai près de six mois dans cet état, & j'y eusse resté plus longtems, si le Comte de Munic, qui fit demander Clorinde en mariage avec des instances réitérées, ne m'eût fait connoitre que j'étois amoureux.

Lorsque j'appris cette nouvelle, je sentis un trouble que je ne pus calmer. Je vis avec étonnement le progrès que l'amour avoit fait dans mon cœur, & je jugeai de sa violence par celle de ma jalousie. Dès que je rencontrai Clorinde chez la Baronne ; Vous allez donc vous marier, lui dis-

je

je avec un air embarrassé, & nous allons vous perdre, belle Clorinde ? Voilà, me répondit-elle, la prémière nouvelle que j'en sai; mais quand même je me marierois, je n'oublierois point mes amis, & vous ne me perdriez point; j'aime trop la bonne compagnie. Ha! m'écriai-je sans être maitre de pouvoir me contraindre, n'est-ce pas vous perdre, que de vous voir dans les bras d'un autre ? Justes Dieux, quelle situation pour un cœur aussi touché que le mien ! Oui, poursuivis-je, il n'est plus tems de le dissimuler; je vous aime, belle Clorinde; c'est peu de dire aimer, j'ai toutes les fureurs de l'amour, je suis jaloux: je suis accablé du coup qu'on me prépare,

pare, & s'il eſt vrai que mon Rival ſoit heureux, la mort eſt mon unique remède. Vous m'apprenez, me dit Clorinde, des choſes auxquelles je ne devrois pas répondre. Je veux bien, en faveur de l'Ami, pardonner à l'Amant. Vivons comme nous avons fait juſques ici, banniſſons l'amour, & tenons-nous-en à l'amitié. Je vous aſſure, pour vous calmer autant que je le puis, que ſi la crainte de voir un Rival heureux fait votre peine, vous n'avez rien à craindre de ce côté. Je n'ai aucune idée de m'établir encore, & regarde ma liberté comme mon plus grand bien. Quelques maux, repliquai-je, que votre indifférence me cauſe, je ſens qu'ils ſont beau-

coup

coup au deſſous de ceux que je m'étois figurés ; & tant que vous ſerez libre, il me reſtera du moins l'eſperance de pouvoir un jour vous toucher.

Après le prémier pas que j'avois fait, je vis qu'il étoit inutile de me contraindre. Au-lieu d'employer mes ſoins à combattre ma paſſion, je cherchai tout ce ce qui pouvoit la contenter. Clorinde refuſa d'écouter les propoſitions du Baron de Munic ; ce refus m'anima davantage : je crus que puiſque ma Maitreſſe n'avoit rien dans le cœur, ma conſtance pourroit m'en rendre poſſeſſeur. Trois mois s'écoulèrent depuis ce jour, ſans que j'apperçuſſe que je fiſſe aucun progrès. On m'écoutoit, c'étoit peu. Dans la ſuite, on

en vint jusques à me plaindre. Vous méritez un sort plus heureux, me disoit-elle quelquefois ; si je pouvois aimer, je sens que je vous donnerois aisément la préférence : mais je me suis fait un portrait si terrible de l'Amour, que je regarde la perte de la liberté, comme la perte de tous les biens. Contentez-vous du titre d'Ami, il donne à nos conversations un air de gaieté, que celui d'Amant lui ôteroit. Et c'est ce que je fuis, lui répondis-je, que ces conversations où j'ai sipeu de part ; je fuis ce nom d'Ami qui me rappelle votre indifférence ; il est même des momens où je voudrois vous fuir vous-même ; mais mon cœur ne peut briser ses chaines, il vous adore quoique cruel-

cruelle; jugez quel feroit mon amour, si vous pouviez devenir sensible. Il ne me reste, lui dis-je un jour, que le desespoir pour partage; c'est de lui dont j'attens mon secours: puisque je n'ai pu vous fléchir, je vais chercher la mort, j'ai résolu de passer dans les contrées les plus éloignées, j'y vais épuiser les rigueurs de la fortune, & y cacher à l'Univers entier le plus malheureux des mortels. Quoi! vous voulez nous quitter? me répondit Clorinde; quelle est dont la bizarrerie de votre sort, qu'il faille que vous soyez malheureux, ou que vos Amis le soient? Est-ce un malheur, repliquai-je, que d'aimer l'Amant le plus tendre & le plus sincère? Oui c'en est un, me dit-elle,

pour qui chérit la liberté autant que la vie. Eh bien, continuai-je, je viens vous dire un éternel adieu; je ne vous gênerai plus par des plaintes inutiles, les lieux les plus écartés feront les feuls témoins de mes regrets, je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois. Je ne pus lui dire ces derniers mots fans laiffer échaper quelques larmes; elle en parut attendrie. Ne partez pas, me dit-elle; c'eft me desobliger plus que vous ne croyez, que de vous éloigner. N'exigez pas à préfent que je vous en dife davantage, & fongez que fi ce n'eft pas affez pour vous, c'eft trop pour un cœur auffi fier que le mien. Je ne pus lui répondre, elle me quitta brufque-

quement, & le trouble où je crus qu'elle étoit me flatta de l'espèrance de lui être moins indifférent que je ne pensois.

Cette conversation m'enhardit; je la pressai encore pendant près de quatre mois, pour savoir si je ne pourrois jamais espèrer d'être payé de retour. Les plaintes, les soupirs, les sermens, les soins redoublés, tout fut mis en usage. Enfin cet heureux instant que j'avois desiré sembla arriver. Dans un de ces momens où l'amour fournissoit à mon cœur les expressions les plus tendres, elle parut s'attendrir. C'en est trop, me dit-elle, Baron, vous avez vaincu; dix mois d'assiduité ont fait cèder ma fierté à votre constance: si ma main est pour vous un bonheur, je consens à

ne pas le différer. Je me jettai à ses piés, je la remerciai dans les termes les plus vifs & les plus tendres, & je lui demandai qu'elle me permît de hâter notre union le plus qu'il me seroit possible. Mon sort dépendoit de moi; aiant resté de bonne heure sans père, je ne doutai pas que celui de Clorinde ne me trouvât un parti convenable. Je ne me flattai point d'une vaine espèrance, il consentit à la demande que je lui fis faire. Mon amour me fit abrèger toutes les longueurs : le Contrat dressé, je ne disputai aucun des articles, & nous devions épouser trois jours après; lorsque Clorinde exigea que je différasse pour quinze jours. Vainement insistai-je pour le

con-

contraire. Ne me refuſez point, me dit-elle, cette grace; que votre amour donne quelque choſe à mon caprice: je vous avouerai ma foibleſſe, c'eſt un augure que j'ai. J'aimois trop, pour ne point lui accorder ce qu'elle exigeoit. Grand Dieu! quel bonheur fut-ce pour moi, & combien ai-je frémi dans la ſuite, en penſant au ſort qui m'étoit réſervé ſi j'euſſe conclu mon mariage!

Ce fut donc, dis-je alors à Châteaufort, quelque accident particulier, qui vous fit rompre avec Clorinde, les choſes étant ſi avancées? Pour moi je crus pour-lors avec le Public, que votre goût pour l'étude avoit cauſé votre changement. Je fus bien aiſe, con-

tinua-t-il, pour ſauver l'honneur de ma perfide Maitreſſe, de laiſſer dans cette croyance mes meilleurs Amis, & de taire l'avanture que je vais vous apprendre.

Pendant les quinze jours que Clorinde avoit demandés, j'allois ſouper régulièrement chez elle; j'en ſortois ordinairement aſſez tard. Elle ſe retira un ſoir de table à moitié du repas, & ſe plaignit d'un grand mal à la tête; elle paſſa enſuite dans ſa chambre, & me pria de l'excuſer. Je reſtai à veiller encore quelque tems avec ſon père, après quoi je ſortis pour me retirer chez moi. Nous étions dans l'Eté, & pour diſſiper l'inquiétude que me donnoit la maladie de ma Maitreſſe, je fus me promener à la Place de S.

Ja-

Jaques. Le silence & la fraicheur agréable de la nuit excitèrent ma rêverie pendant près de trois heures. Il étoit environ minuit, & je songeois à retourner à mon logis , lorsque j'entendis un grand bruit dans la prochaine rue. La curiosité m'y aiant attiré , je vis deux hommes qui vouloient ôter un panier à un autre. D'où vient, leur dis-je, faites-vous violence à cette personne ? Monsieur, me répondirent-ils, nous faisons le devoir de notre charge ; nous sommes postés pour examiner ceux qui viennent porter des Enfans trouvés à l'Hôpital S. Jaques , & leur faire payer les cent écus de droits accordés. Nous en avons entendu crier un renfermé dans ce panier. En effet

j'en ouïs les cris dans le moment, & l'Hôpital étant dans cette rue, j'étois sur le point de me retirer; lorsque cet homme me dit: Monsieur, au nom de Dieu, faites qu'on ne m'enlève point cet Enfant; je n'allois point le mettre à l'Hôpital, je vais le porter à son père: vous rendrez un service signalé à des gens de condition. Ce qu'il me disoit excitant ma curiosité: Vous n'avez rien, dis-je aux Gardes, à exiger de cet homme, il n'a rien à faire avec l'Hôpital; ainsi, laissez-le passer. Monsieur, repliqua l'un, c'est un prétexte dont il se sert, & lorsqu'il nous croira absens, il reviendra porter cet Enfant. Comme ils résistoient toujours, Eh bien, leur dis-je, je vais mener cet homme chez moi, & je

je vous réponds de tout. Je lui ordonnai de me suivre. Charmé d'être défait des Gardes, il n'en fit aucune difficulté. Lorsque nous fumes entrés dans une autre rue, Monsieur, me dit-il, cette jeune créature n'a point pris de nourriture depuis qu'il est né. Il y a une Nourrice qui l'attend chez son père, où je vais le porter; il seroit mieux que j'allasse chez lui que chez vous. Je consens à tout; lui dis-je, pourvu que vous m'instruisiez à qui appartient cet Enfant, sans quoi je croirai que vous en voulez faire un mauvais usage, je serai obligé de vous l'ôter & de vous faire arrêter. Il fit quelque difficulté de me satisfaire; mais je le menaçai de nouveau de me saisir de l'En-

fant; je fis même semblant de vouloir le lui enlever. Monsieur, me dit-il alors, la nécessité où vous me mettez m'oblige à rompre le silence: après la manière obligeante dont vous en avez agi, je vous crois trop honnête-homme pour abuser du secret que je vais vous découvrir. Cet Enfant est à une Demoiselle excessivement riche, appellée Clorinde, & je vais le porter à son père Monsieur de .... Chanoine de la Cathédrale. A ce discours je restai immobile, mes jambes semblèrent se dérober sous moi, & peu s'en falut que je ne tombasse à la renverse. Je demeurai comme un homme accablé, à qui tous les sens restent suspendus. Un instant après, un mouvement de fureur

&

& d'indignation succèda à ma prémière surprise. Je saisis cet homme par le bras, & le serrant fortement, Imposteur, lui dis-je, je ne sai ce qui m'empêche de t'ôter la vie dans l'instant. Quoi! faquin, tu oses deshonorer une fille de vertu, par un mensonge aussi noir? Il faut que je te punisse de ton audace. Avoue-moi sans déguiser la vérité, ou ne te flatte pas d'échaper à ma fureur. Monsieur, me répondit-il, je vous l'ai dite; voilà un Billet écrit de la main de Clorinde, & une bague de diamans que je dois rendre au Chanoine, au service duquel je suis. Je pris cette Lettre fatale; l'Aurore paroissoit déja, je reconnus l'écriture de ma perfide Maitresse. Voici ce qu'elle contenoit.

LETTRE de Clorinde.

Cantillon votre Valet de chambre est arrivé tout à propos; il y avoit environ une heure & demie que j'avois accouché. Je vous envoye notre cher Fils; ayez-en soin. Je ne puis vous écrire plus au long; Jaqueline ma Fille de chambre vous écrit un détail de tout ce qui s'est passé.

Jugez, continua le Baron de Châteaufort, de ma surprise. Ce qui diminua mon chagrin, fut le bonheur d'avoir pu éviter cette foule de maux qu'un pareil Hymen me préparoit. Je demandai à cet homme la Lettre de la Fille de chambre; il me la donna: la voici.

LETTRE de Jaqueline.

Madame vient d'accoucher heureusement ; elle est hors de danger, graces à Dieu, & vous écrit un Billet pour vous rassûrer. Dès que Marton, que nous avons envoyée quand le mal lui a pris à souper, est venue nous dire que tout étoit prêt chez vous, nous avons été tranquilles. La chose s'est passée de façon que je défie le pauvre Cocu d'en pouvoir jamais rien apprendre. Madame me charge de vous envoyer une boucle de diamans qu'elle reçut hier, parmi plusieurs autres présens, de son futur Epoux. Elle gardera le lit sept à huit jours, & le mal à la tête du souper lui servira de prétexte.

Je remis à cet homme la Let-

Lettre de Jaqueline, je gardai celle de Clorinde, & le quittai sans lui dire un seul mot. Il voulut me parler ; cinq ou six coups de plat d'épée que je lui donnai furent sa réponse. Il vit que ce qu'il avoit de mieux à faire, étoit de continuer son chemin.

Dès que je fus arrivé chez moi, tous les maux que cette avanture m'évitoit se présentèrent en foule à mon esprit : à peine y laissèrent-ils le moindre regret de perdre ma Maitresse. Je résolus de reprendre mes Livres & mon ancienne façon de vivre, & voulant éviter d'entendre les discours qu'on feroit sur ma rupture avec Clorinde, je partis pour venir dans cette maison de campagne, après lui avoir écrit

cette Lettre, en lui renvoyant la ſienne.

LETTRE du Baron de Châteaufort.

Le hazard a fait tomber dans mes mains ce papier ; j'ai vu tout ce qui l'accompagnoit, j'ai même parlé à celui qui le portoit. Ainſi jugez vous-même de ce que je dois faire.

Deux jours après que je fus arrivé, je reçus la réponſe de ce Billet par un Porteur exprès. Mon prémier mouvement fut de la refuſer ; mais la curioſité de ſavoir ce qu'une femme pouvoit dire dans pareille occaſion, me força à la lire. Voici ce quelle contenoit.

Ces discours dictés par la vérité, & plus encore le bonheur dont jouissoit mon Ami, me déterminèrent à quitter le monde. Je lui communiquai mon projet : il ne le desapprouva point ; mais il crut que je ne devois point le précipiter. Prenez garde, me dit-il : dans ce moment, la solitude a des charmes pour vous ; votre cœur à demi desabusé de Clarimonde, la regarde comme un secours à vos maux. Il faut, si vous voulez être heureux, être aussi détaché du monde, que de votre Maitresse. L'idée de l'un est aussi capable de troubler votre félicité, que le souvenir de l'autre. Si ces embarras, ces dignités, ces charges, ces honneurs chimériques que les hommes ont appellé Gloi-

Gloire, ont pour vous encore des appas, n'allez point entreprendre un genre de vie que vous ne pourrez continuer ; attendez & faites une épreuve dans cette retraite, avant d'en choisir une où vous soyez abandonné à vous-même.

Je restai encore près de deux mois chez le Baron. Mon amour pour la solitude augmentant tous les jours, je résolus de me retirer entièrement. Je ne voulus point retourner à la Ville. Je fis une Procuration générale de tous mes biens à mon Ami : c'est lui qui en a eu soin jusqu'ici. Il m'indiqua cette maison ; je la trouvai très propre à mon dessein, je la fis accommoder, & tâchai d'y avoir toutes les commodités de la vie. J'avois, comme vous savez, tou-

toujours aimé les beaux Arts; je trouvai dans la Musique un nouveau secours pour la solitude. Frontin qui n'a jamais voulu me quitter, & qui joue très bien du Violon, me sert à faire de petits Concerts. Je m'occupe aussi à peindre. A ces amusemens je joins la lecture; j'ai une Bibliothèque peu nombreuse & choisie. La journée me paroit toujours trop courte. Le Baron de Châteaufort qui ne demeure qu'à trois lieues d'ici, vient passer un jour ou deux avec moi toutes les semaines. Nous nous communiquons alors le fruit de nos lectures, nous tâchons de mettre à profit les réflexions qu'elles nous font faire. Depuis plus de deux ans que je suis ici, il me semble qu'il n'y a qu'un

in-

inſtant. Perſonne dont je pûſſe être connu, n'étoit venu jusqu'ici; l'endroit, comme vous le voyez, eſt écarté, & éloigné de toute habitation.

Le Marquis de Mirmon aiant fini ſon récit, le Comte de Poncil lui témoigna de nouveau combien il étoit ſenſible au bonheur de le revoir. Il y a, lui dit-il, environ deux mois que je ſuis revenu de Paris. On m'écrivit lorsque j'y étois, que vous aviez disparu, qu'on ne ſavoit où vous étiez allé; & que le Baron de Châteaufort, à qui vous aviez donné une Procuration pour exiger vos rentes & avoir ſoin de vos affaires, ignoroit le lieu de votre ſéjour. Depuis que je ſuis arrivé, je me ſuis joint à vos autres Amis, qui ont fait mille per-

perquisitions pour savoir où vous étiez. Le silence que gardoit Châteaufort, & son obstination à assurer qu'il ignoroit votre retraite, faisoit craindre que vous ne fussiez mort, ou qu'il ne vous fût arrivé quelque accident extraordinaire. Vous voyez, répondit le Marquis; vous étiez en peine de moi, & jamais je ne fus plus heureux. Mais regagnons la maison, l'heure du souper va bientôt approcher: & si vous voulez que je ne change rien à ma manière accoutumée, je vous régalerai d'un peu de Musique. Vivez, lui dit le Comte de Poncil, à votre façon; c'est la grace que je vous demande. Le Marquis appella Frontin: il ouvrit dans le Sallon des Tableaux une armoi-

re,

re, dans laquelle il y avoit un Violoncello & un Violon de Crémone. Le Marquis accompagna deux Sonates de Corelli, que ſon Valet de chambre joua parfaitement bien; ils en joignirent deux de Maſcitti à ces deux prémières; & leur petit Concert fini, le Comte & le Marquis ſe mirent à table. Leur converſation roula ſur la tranquillité que procuroit la vie champêtre. Je veux, dit le Marquis de Mirmon à ſon Ami, vous mener demain matin dans mon Jardin; il faut eſſuyer pendant vingt-quatre heures ma façon de vivre: vous verrez ſi j'ai le tems de m'ennuyer. Vous devez être fatigué de la pluye de la nuit dernière; venez vous coucher. Il faudra vous réſoudre à par-

tager la moitié de mon lit., car je n'en ai point d'autre à vous donner ; vous ferez de même que le Baron de Châteaufort. Dès que le jour parut; Allons, dit le Marquis, profitons de la fraicheur du matin, ne perdons point dans le ſommeil le plus beau de la journée. Nous imitames hier ces oiſeaux que vous entendez; dès que le ſoleil eut quitté notre Hémiſphère, nous nous livrames au repos: ſuivons de même leur exemple., & ne conſumons point la moitié des jours que la Parque nous file, dans une eſpèce de trépas. Je ſuis peu accoutumé, répondit le Comte de Poncil, à voir le ſoleil à pareille heure ; mais enfin il le faut bien, puiſque vous le voulez. Eh quoi ! lui

dit ſon Ami, aimez-vous mieux, en renverſant l'ordre des choſes, veiller la nuit, dormir le jour ; & ſans l'avoir mérité, vous condamner à des ténèbres éternelles ? Funeſte aveuglement ! Les bêtes ſemblent vouloir nous apprendre à vivre, & leur Inſtinct les conduit mieux que notre Raiſon. Le Comte étant habillé, il paſſa dans le Jardin ; ſon Ami lui donna une petite bèche, & prit lui-même un arroſoir rempli d'eau. Aidez-moi, lui dit-il, à cultiver ces fleurs. Ce ſera ici notre occupation juſqu'à ce que la chaleur du ſoleil nous oblige à nous mettre à couvert. Sur les ſept heures, ils rentrèrent dans la maiſon. Mirmon propoſa à ſon Ami, s'il vouloit manger un morceau : il y con-

ſentit volontiers. Vous voyez, lui dit-il, vous n'avez beſoin ni de ſauce, ni de Cuiſinier, pour exciter votre appétit ; l'exercice que vous venez de faire vous a rendu ce ſervice ſans altèrer votre ſanté. Lorſqu'ils eurent achevé ; Paſſons, dit le Marquis, dans mon Attelier ; la Peinture nous ſervira d'amuſement juſqu'au dîner. Son Ami s'aſſit auprès de lui : il prit ſa palette, & perfectionna un Tableau qui repréſentoit Achille déguiſé en fille avec Déidamie. On voyoit ce Héros, ſurprenant ſa Maitreſſe à demi nue ; l'embarras où elle ſe trouvoit, étoit parfaitement exprimé. Dans le fond du Tableau, un petit Amour ſe rioit de ſa timidité.

Poncil, après avoir loué la

beauté de l'ouvrage, dit à son Ami : Je vous avoue que je trouve cette peinture un peu gaillarde pour un Solitaire, & pour un homme qui a renoncé au Sexe. J'aurois cru voir en entrant dans votre Attelier, le portrait de tous les Philosophes, si les Tableaux de votre Sallon ne m'avoient préparé à celui-ci. Je vois, répondit le Marquis de Mirmon, que vous êtes dans l'erreur à mon sujet. Vous ne distinguez point, avec le général des gens du monde, un galant homme qui vit dans la retraite pour en goûter les douceurs, d'un Moine fainéant qui n'en connoit que le desagréable. Depuis que vous êtes ici, vous auriez déja pu vous appercevoir de la différence;

mais vous la comprendrez mieux par le raiſonnement, que par la pratique. Ce que le commun des hommes appelle Moines. Solitaires, Hermites, ſont ordinairement des gens de la lie du Peuple, que la fainéantiſe & la pareſſe font entrer dans les Cloitres : parmi cette foule de Religieux mendians, à peine en trouve-t-on quelqu'un qui ait une ombre de ſcience ; l'ignorance chez eux tient lieu de mérite. Un Capucin habile à la quête, eſt auſſi eſtimé dans ſon Ordre que Bourdaloue chez les Jéſuites, ou Malebranche à l'Oratoire. Comment des gens de cette eſpèce peuvent-ils ſe ſuffire à eux-mêmes ? Ils ſont agités dans leurs Cellules de mille paſſions. Si la grandeur, l'amour

des

des richeſſes, ne les tourmentent pas ; ils ſont en revanche dévorés par la haine qu'ils ſe portent mutuellement, par l'ambition de devenir Gardien, Sacriſtain, Portier : ils ſont en proie à la gourmandiſe ; une portion plus grande ou plus petite d'une demi-once, met en desordre toute une Communauté. L'Amour même les ſuit dans leurs retraites : comme ils ont la plupart embraſſé leur état dans l'enfance, que leur ſolitude n'eſt point le fruit de la réflexion, ils ſe forment du monde, qu'ils ont quitté ſans le connoitre, mille idées chimériques ; une Servante de cinquante ans eſt pour eux une Hélène, & malgré la contrainte où ils ſont retenus par les Magiſtrats & les Evêques, ils

ne laiſſent pas de s'émanciper, dès qu'ils en trouvent l'occaſion. Je regarde un Moine comme un homme à qui l'on fait faire vœu à l'âge de quatorze ans d'être tourmenté dans la ſolitude, de toutes les paſſions du monde.

La retraite, ſelon les Philoſophes, eſt le fruit des réflexions ſur nous-mêmes. C'eſt-là l'action du Sage la plus raiſonnée & la plus méditée. Chez les Moines, c'eſt l'effet de la prémière idée d'un jeune homme de quatorze à quinze ans, qui ſe connoit encore moins lui-même, que l'état qu'il embraſſe.

Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je conſidère la façon dont les Religieux font des Solitaires. On raſe la tête

à un homme, on le revêt d'un ſac lié avec une corde, on lui fait faire mille impertinences, baiſer la terre, manger la ſoupe à genoux; après avoir été tourmenté pendant un an, il fait vœu de l'être le reſte de ſa vie. Il arrive ordinairement que malgré le défaut d'éducation & l'ignorance qui l'environne, la raiſon vient à percer cet affreux nuage. Il reconnoit ſon état, il voit l'impoſſibilité d'en ſortir; ſa douleur eſt ſon prémier recours; la fourbe, l'hypocriſie, la débauche, ſon dernier refuge.

Voilà, mon cher Poncil, ſi je ne me trompe, un portrait aſſez vrai de vos dévots Solitaires; voici celui d'un Philoſophe, d'un homme ſage, d'un homme non tel que je ſuis, mais tel

que je voudrois être. Il ne s'impose aucune règle à laquelle il soit nécessité ; il sait que l'homme ennemi de la contrainte, hait naturellement tous les liens qui le tiennent esclave. La Raison est sa règle, l'Honneur & le Bon-sens ses Supérieurs. Sa retraite n'est point le fruit d'un caprice ou d'une terreur panique ; en quittant le monde il en fuit les embarras, sans haïr les humains. Il ne voit rien que d'insensé & de fou à s'habiller d'une façon ridicule, à ruïner sa santé. Il ne croit pas devoir bannir les plaisirs qu'il goûtoit dans le monde, & qui n'agitoient point son cœur de mouvemens violens. Ils n'avoient rien alors de contraire à l'honnête-homme, pourquoi lui seroient ils deve-

nus

nus interdits ? Ce qui eſt vicieux, l'eſt pour tous les hommes ; il n'y a pas deux différentes Vertus, le crime eſt toujours crime ; la naiſſance, la valeur, l'eſprit, ne peuvent bonifier une mauvaiſe action. Si le crime pouvoit recevoir quelque adouciſſement, ce ſeroit dans la retraite, parce qu'il eſt moins connu ; mais puisque le prémier mal qu'un honnête-homme fait, eſt de ſe manquer à ſoi-même, ſa faute le ſuit dans la ſolitude comme dans le monde. Ce n'eſt point pour ſe tourmenter, qu'un homme ſage ſemble ſe ſéparer des hommes ; il n'a garde de s'impoſer de nouvelles Loix, il ſe contente de ſuivre celles qu'il a trouvé preſcrites ; s'il s'en fait de nouvelles, il ſe réſerve d'ê-

tre le maitre de les changer; il s'en rend le Souverain & point l'Esclave. Content de rallentir ses passions, & de les gouverner par sa Raison, il ne se flatte point de l'impossible pouvoir de les domter à son gré, & ne se fait point un monstre de ce qui fut autrefois pour lui un amusement innocent. Ainsi, mon cher Ami, poursuivit le Marquis de Mirmon, je peins Déidamie surprise par Achille, sans croire me mettre au risque de troubler mon repos.

Je commence à comprendre, répondit le Comte de Poncil, quelle est votre façon de vivre. Vous avez conservé dans la solitude, tous les plaisirs que les honnêtes-gens goûtent dans le monde; & vous n'avez fait que leur ôter le moyen de nuire en-

de-

devenant trop violens. C'est-là, dit le Marquis, à quoi je travaille depuis deux ans ; & voilà, mon Cher, le but de la Philosophie la plus parfaite.

Frontin, qui vint avertir qu'on avoit servi à dîner, interrompit leur conversation. Au sortir de table, le Marquis dit à son Ami : Il faut que j'exige de votre complaisance, que vous vouliez me mettre au fait de ce nombre d'avantures que vous avez eues ; je n'en ai jamais su un détail bien précis, & je ne doute pas que dans la vie d'un homme qui a été livré autant que vous dans le monde, il n'y ait dequoi profiter. Je ne tarderai que jusqu'à l'heure de la promenade à vous satisfaire, répondit le Comte. Nous choisirons le même endroit où vous me racon-

tates hier votre Histoire. Passons dans votre Bibliothèque, en attendant que la chaleur du soleil ait cessé. Comment! poursuivit le Comte en entrant, voilà bien peu de Livres! vous n'avez pas six cens volumes. J'en trouve quelques-uns de trop, reprit le Marquis. Pour vous en faire convenir, faisons-en la revue.

Cette prémière Tablette est occupée par les Philosophes. Voilà les Oeuvres de Platon; divin dans bien des endroits, homme dans les autres, souvent foible, mais toujours ingénieux.

Voici Aristote, dépouillé du ramas des visions de ses Commentateurs, & purgé de ce fatras d'idées mal digèrées & mal conçues; fautif moins souvent

que

que n'ont cru nos derniers Modernes, infiniment moins parfait que n'ont pensé nos Anciens.

Ce Livre qui suit après est la Philosophie d'Epicure, mise en vers par Lucrece ; Système charmant, spirituel, amusant, vraisemblable même ; goûté dans l'antiquité, & reçu avec plaisir de notre tems dans les Ecrits de Gassendi qui l'a renouvellé.

C'est lui dont voilà les Ouvrages, savans, profonds, curieux ; mais qui sont plus l'Histoire de la Philosophie, que les sentimens particuliers d'un Philosophe.

Ces volumes que vous voyez là, sont les Oeuvres de René Descartes. La Raison, le Bonsens, & la Philosophie lui ont plus

plus d'obligation qu'à l'étude de trois mille ans de ſuite. Il eut des ennemis en grand nombre, jaloux de ſon mérite & de ſa gloire; il ne les combattit que par la ſcience & la vertu. L'Ignorance le regarda comme un Athée, la Philoſophie Scholaſtique comme un Hérétique; & pour faire goûter ſa Raiſon dans ſon Païs, il fut obligé d'aller en faire luire le flambeau dans le fond du Nord, & de le faire tranſpirer en France peu à peu.

Ces deux Philoſophes à côté, ſont Bernier & Rohault; l'un Elève de Gaſſendi, & l'autre de Deſcartes; dignes Diſciples tous les deux d'auſſi illuſtres Maitres.

Malebranche eſt l'Auteur du volume qui ſuit. Il rechercha la Vérité avec une étude pro-

profonde, & s'il ne la tira pas du Puits entièrement, du moins l'apperçut-il souvent.

Ces Livres reliés en parchemin, sont deux Auteurs Anglois; l'un est le fameux Hobbes, l'autre l'illustre Newton: grands tous les deux dans leurs idées, sublimes dans leurs pensées, profonds dans leurs réflexions, inventifs dans leurs Systèmes; beaucoup moins cependant au dessus de Descartes, que ne le pense leur Nation.

Voici trois Auteurs qui sont dignes d'instruire l'Univers entier. Le prémier est Locke, Anglois; vrai dans ses principes, juste dans ses conséquences, suivi dans ses discours, pressé dans ses démonstrations; sans défaut enfin, si l'Humanité n'en exigeoit quelqu'un.

Le second est La Bruyère. On diroit qu'il a trouvé le moyen de lire dans tous les cœurs; semblable à une Divinité, il connoit les pensées les plus secrettes, il voit dans les replis les plus cachés; le Savant, l'Ignorant, la Prude, la Coquette, le Courtisan, le Bourgeois, l'Homme d'épée, l'Homme de robe, tous ces états sont justement définis; & de leurs Caractères généraux il en nait mille particuliers, qu'il rend sensibles, frappans & utiles. On diroit que ses Ecrits sont la critique du Genre-humain, & le contre-poison de la folie, de la vanité, & de l'ignorance.

Le troisième est Montagne; moins concis que La Bruyère, mais aussi universel; trop vrai & trop sincère pour être décisif,

ſif, mais ſes doutes inſtruiſent plus que les déciſions les plus exactes.

Voilà les Penſées de Paſcal; génie ſurprenant, ſemblable à ces Feux céleſtes qui éclairent en tout tems; aiant même de la juſteſſe dans des thèſes fauſſes. Cet autre Livre contient ſes Lettres Provinciales; chef-d'œuvre pour le ſtile & la vivacité du génie; Ouvrage indigne de la plume d'un galant-homme; ramas d'injures, d'autant plus ſenſibles & outrageantes, qu'elles ſont envelopées d'un ſel aimable qui en augmente le venin.

Ces deux gros volumes ſont les Oeuvres de Plutarque & de Sénèque. Le prémier m'inſtruit en m'amuſant. Le ſecond m'entraine malgré moi dans

dans le chemin de la Vertu: peu ſoigneux de me plaire, il ne veut que me convaincre.

Cette petite Brochure eſt un Livre nouveau, condamné en naiſſant, & qui vivra malgré cela dans la poſtérité; il contient les Lettres Philoſophiques de Voltaire. Elles ont attiré à leur Auteur la haine des Moines & des ignorans: il auroit dû s'y attendre; pourquoi louoit-il les Savans, & ſe divertiſſoit-il aux dépens des gens à qui la Religion ne ſert que de maſque pour duper le monde? On lui eût pardonné ſes Lettres trop hardies ſur les Quakres, on n'eût rien dit ſur ſon Expoſition du Syſtème de Locke ſur l'Ame, s'il eût pu ſe contraindre ſur les Eccléſiaſtiques Anglois, & n'en pas faire

faire avec les nôtres un parallèle desagréable.

Ce dernier volume est dans le cas de ceux que je voudrois réformer; c'est un ramas de visions & d'identités chimériques de Scot, grossi de toutes les puérilités Scholastiques.

A côté est encore un Livre dans le même cas; c'est un Cours de Philosophie Thomistique, où parmi une infinité de mauvaises choses, il y en a quelques-unes de bonnes.

Cette autre Tablette contient les Historiens Grecs & Latins: auprès d'eux sont nos meilleurs Historiens François, tels que De Thou, Mézérai, le P. Daniel; bien au-dessous des Xénophons, des Tite-Lives, des Tacites & des Sallustes; mais cependant bien au-dessus du médiocre.

Voilà

Voilà toutes les Oeuvres de Bayle ; esprit universel, dont l'Erudition & la Litérature surprennent ; curieux, instructif, agréable dans son Dictionnaire ; persuasif dans son Commentaire Philosophique ; digne d'instruire les plus savans dans sa République des Lettres ; mais grand, vaste, sublime, profond, concluant, parfait enfin dans ses Pensées diverses sur les Comètes.

Toute cette planche est couverte de Poëtes Grecs & Latins : Homère, Pindare, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Ovide, Térence, Juvénal, Perse, Tibulle, Catulle & Properce. Ces Auteurs, plusieurs fois critiqués par des génies médiocres, toujours révérés, imités par les grands hommes

mies, & rarement égalés, y tiennent le prémier rang. Ils sont accompagnés de quelques Italiens ; le Tasse, l'Arioste, le Guarini, Pétrarque, sont les principaux.

A côté sont les François ; il n'y a des anciens que Marot, Malherbe & Regnier; Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine & Molière, sont la base & le fondement des Modernes. Rousseau seroit venu immédiatement après, & même eût pris place parmi eux, s'il n'eût fait ni des Comédies, ni des Odes Allemandes habillées à la Françoise ; & qu'il n'eût mis au jour que son édition de Soleure. Le Poëme de la Ligue, la Tragédie d'Oedipe, celle de Zaïre, les Oeuvres de Crébillon, celles de Capistron, les Eglogues de

de Fontenelle, une ou deux Piéces de La Grange, quelques Poësies de Mad. Deshoulieres & de la Comtesse de la Suze, le Voyage de Bachaumont & de la Chapelle ; voilà tous les Auteurs que vous voyez dans cette Tablette. Ces trois volumes du coin sont les Oeuvres de La Motte ; j'ai été forcé de les acheter en entier, en faveur de sa Prose, & d'une quinzaine d'Odes. C'est-là, parmi ce nombre infini de Poëtes François, les seuls à qui j'ai cru devoir donner l'entrée de mon Cabinet ; j'en ai banni les autres, pour ne point deshonorer ceux-ci par la mauvaise compagnie.

N'avez-vous rien de l'Académie Françoise ? dit le Comte de Poncil à son Ami. En quit-

quittant le monde, lui répondit le Marquis, j'ai cru qu'un ramas de complimens m'étoit inutile, & qu'il occuperoit une place dans ma Bibliothèque que je pourrois remplir plus utilement. J'ai même peu de ces Journaux qui s'impriment dans divers endroits de l'Europe : je les regarde comme des Crieurs publics, gagés des Libraires pour duper le Lecteur & accréditer les Livres qu'ils impriment. J'ai pourtant le Journal des Savans, & la Bibliothèque Raisonnée : ces deux Ouvrages sont aussi instructifs qu'amusans ; & ceux qui en sont les Auteurs, savent joindre l'agréable à l'utile. Le Baron de Châteaufort a le soin de m'en envoyer les volumes nouveaux.

Et cette derniere Tablette,

dit Poncil, quels Livres contient-elle ? Ce sont des Romans, dit le Marquis. Des Romans ! s'écria le Comte : quoi ! les Philosophes lisent des Romans ? Eh pourquoi n'en liroient-ils pas ? répondit son Ami : leur est-il défendu d'amuser leur esprit, & de se dissiper par une lecture enjouée ? Il est même des Romans, dans lesquels il y a autant à profiter que dans les Livres les plus sérieux. Croyez-vous que le Télémaque, chef-d'œuvre de l'esprit humain, soit moins capable de former les mœurs, que les Essais de Morale de Nicole, ou les Offices de Cicéron ? Des leçons données par un Maitre qui sait les rendre aimables, font plus d'effet que celles d'un homme qui touche l'esprit sans gagner le

le cœur. Le bon-ſens de Don Quichotte dans tout ce qui ne regarde pas la Chevalerie, paroîtroit moins ſans l'oppoſition de ſa folie, cauſée par l'amour des avantures ; & quelque eſprit qu'eût l'Auteur de ce Livre, il auroit à la fin ennuyé ſon Lecteur, ſi, content de moraliſer, il n'eût égayé ſa matière par les bons-mots de Sancho-Pança, & par le récit de pluſieurs Hiſtoires galantes écrites poliment & racontées agréablement.

J'ai eu au commencement de ma ſolitude plus d'obligation à Michel de Cervantes qu'à Epictète ; ce dernier me donnoit des conſolations affligeantes, & l'autre diſſipoit ſur le champ ma mélancolie. Je conviens que tous les Romans que

voilà ne sont point de la beauté de ces deux prémiers ; mais quand ils n'auroient que le talent d'amuser l'esprit sans le fatiguer, ils seroient très utiles dans la solitude. Je n'ai pourtant que les meilleurs ; la Cléopatre, la Cassandre, & le Pharamond, de la Calprenède. Je suis fort ami & servitenr de tous ses Héros, Princes & Princesses ; le récit de leurs avantures m'a souvent amusé ; je les aime d'autant plus, qu'ils ne sont point d'impitoyables discoureurs, ainsi que dans le Cyrus & dans la Clélie, que j'ai bannis à perpétuité de mon Cabinet. L'Ariane de Desmaretz, le Polexandre de Gomberville, n'ont pas eu le même sort ; je leur ai autant d'obligation qu'aux Romans de la Calprenède ;

nède ; les voilà reliés en basane, auprès des Ouvrages de Madame de Villedieu, qui seroient les chef-d'œuvres des petits Romans, si Mademoiselle Barbier n'avoit composé le Théatre de l'Amour & de la Fortune. J'ai encore quelques Romans nouveaux, écrits d'un stile pur & amusant : les Mémoires de Madame de Barnevelt, le Cléveland, le Paysan parvenu, sont de ce nombre ; & lorsqu'il en paroit quelqu'un de cette façon, je suis charmé de l'avoir. Voilà un Livre nouveau, que le Baron de Châteaufort m'envoya il y a cinq jours ; ce sont les Mémoires du Marquis d'Argens. Les aventures sont vraies ; elles sont écrites d'un stile simple, & tel qu'il convient à un homme de con-

condition. Il feroit à souhaiter que l'Auteur, qui a du génie & de la vivacité, eût un peu plus ménagé les gens dont il parle. Il y a quelques Lettres de lui, sur les mœurs de divers Peuples, qui les caractérisent assez bien.

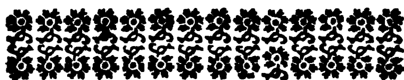
Quel est ce Livre couvert de papier bleu, que je vois sur votre Bureau? dit le Comte de Poncil. C'est Théagène & Chariclée, répondit son Ami; Roman fait par un Evêque, qui aima mieux renoncer à sa Dignité, que de desavouer d'en être l'Auteur. Si un bon Livre peut récompenser de la perte d'un Evêché, il n'eut pas tort d'abandonner le sien. Pour moi je n'en eusse rien fait, dit le Comte; & je t'avoue, mon cher Marquis,

que

que j'aimerois mieux une Abbaye que tous les Romans du monde.

Pendant la converſation des deux Amis, le ſoleil avoit baiſſé. Ils ſortirent pour s'aller promener à la prairie, & dès qu'ils y furent arrivés, Mirmon pria Poncil de ſe ſouvenir de la parole qu'il lui avoit donnée. Je le veux bien, dit le Comte, & je vais vous ſatisfaire.

Fin de la prémière Partie.



MEMOIRES
DE
MR. LE MARQUIS
DE MIRMON,
OU
LE SOLITAIRE
PHILOSOPHE.

SECONDE PARTIE.



Histoire du Comte de Poncil.



VOus ſavez juſqu'à quel point j'ai eu le cœur tendre ; c'eſt en partie à vos ſoins que je ſuis redevable de ma tranquil-lité.

ſité. Ce fut Lucinde qui le troubla la première. J'avois été élevé avec elle dès la plus tendre enfance ; mes yeux s'étoient fait une douce habitude de voir ſes attraits ſans contrainte , & mes feux avoit crû avec l'âge.

Lucinde paroiſſoit avoir les mêmes ſentimens : nos Parens étoient charmés de cette ſympathie qu'ils croyoient voir en nous ; ils regardoient avec plaiſir , que le hazard répondît à l'envie qu'ils avoient de nous unir tous les deux.

Lucinde aiant atteint l'âge de ſeize ans , & moi celui de dix-huit , le lien qui devoit faire notre bonheur mutuel étoit à la veille d'être formé ; lorsqu'il arriva des troubles dans notre Province , qui y

portèrent obstacle pour un tems, & qui m'envelopèrent dans des malheurs dont j'ai eu peine à voir la fin.

Il s'étoit formé un Parti considèrable contre le Duc Régent; l'Espagne avoit promis le secours dont on auroit besoin; une grande partie de la Noblesse étoit entrée dans la Conspiration, on ne doutoit point qu'il n'y eût d'autres Provinces qui remuassent; & sans le génie supérieur du Duc d'Orléans, il y a apparence que par les précautions qu'on avoit prises la réussite de cette affaire eût été heureuse.

Ma famille n'étoit point entrée dans cette Ligue, elle n'y prenoit aucun intèrêt; celle de ma Maitresse s'y trouvoit engagée: elle m'y entraina aisément

ment, quoique j'eusse donné ma parole à mon père, qui fit inutilement ce qu'il put pour en retirer celui de Lucinde, de ne jamais m'engager dans aucune Conspiration. Il m'en couta cher peu de tems après, de n'avoir pas suivi ses conseils. Tout fut découvert, on arrêta quelques-uns des principaux Chefs, les autres furent obligés de se sauver en Espagne, dont le secours tant promis n'arriva jamais. Je fus du nombre de ces derniers; après avoir pris congé de Lucinde les yeux baignés de pleurs, je m'embarquai pour Bayonne, & de là je passai à Madrid. J'appris en y arrivant, la déplorable fin de quelques-uns des Révoltés, à qui l'on avoit fait couper la tête à Rennes. Une

Lettre que je reçus de Lucinde diminua ma douleur; elle m'apprenoit qu'après la mort de ceux que la Cour avoit fait périr, elle avoit accordé une Amniſtie générale, & s'étoit contentée de proſcrire ceux qui avoient paſſé en Eſpagne.

Quoique je me viſſe banni de mon pays, le plaiſir d'apprendre que ma Maîtreſſe & ſa famille n'avoient plus rien à craindre, l'emporta ſur toutes les réflexions que mon état préſent eût dû me faire faire. Il étoit d'autant plus triſte, que j'étois presque auſſi mal avec ma famille qu'avec la Cour. Mon père avoit été outré de dépit que j'euſſe manqué à la parole que je lui avois donnée; j'étois parti ſans le voir, & dans les prémiers mouvemens

de

de ſa colère, il avoit juré de ne point demander ma grace. Je reſtai trois mois en Eſpagne, ſans avoir de ſes nouvelles, n'aiant d'autre conſolation que les Lettres de Lucinde. Elle m'apprenoit dans une, que mon père lui avoit ſu mauvais gré de m'avoir fait entrer dans la Conſpiration; qu'elle avoit craint pendant un tems que cela ne brouillât les deux familles, mais qu'enfin l'ancienne amitié avoit prévalu; que mon exil ne ſeroit pas long, & que mon père, quoiqu'il ne m'écrivît point, faiſoit agir à la Cour tous ſes Amis. J'obtins en effet peu de tems après mes Lettres de grace: j'en reçus la nouvelle avec toute la joie poſſible; le plaiſir de rentrer dans ma chère Patrie, n'avoit rien

qui pût approcher de celui de revoir Lucinde. Je pris la poste, & me rendis chez mon père le plutôt qu'il me fut possible ; je me jettai à ses piés dès que je le vis ; il me releva avec beaucoup de douceur. Que cet exemple, me dit-il, vous serve pour la conduite du reste de votre vie, & pensez qu'un galant-homme ne doit jamais entrer dans aucun Parti qui le rende ennemi de son Roi, à qui il viole la foi qu'il a jurée ; de sa Patrie, à qui il déchire le sein par des guerres intestines ; & de sa famille, à qui l'honneur, l'amitié & la reconnoissance doivent l'attacher. L'amour ne sauroit excuser votre égarement ; quelque tendresse que vous ayez pour Lucinde, vous deviez croire mes conseils préféra-

férablement aux ſiens ; ceux d'un père ſont ordinairement plus utiles que ceux d'une Maîtreſſe. Je ne vous tiens point ce diſcours pour diminuer l'amour que vous avez pour elle; mais afin qu'il vous ſerve de préſervatif contre ce qu'elle pourroit vous perſuader ſi vous devenez ſon Epoux. Je ne doute pas, continua-t-il, que vous n'ayez pour elle les mêmes ſentimens qu'avant votre départ; il m'a même paru que ſa famille s'intèreſſoit beaucoup à votre retour. Après avoir aſſuré mon père que l'abſence n'avoit rien changé dans mon cœur, je volai chez ma Maitreſſe. On l'avoit avertie de mon arrivée; je la trouvai parée exceſſivement, & plus belle que je ne la vis jamais. J'é-

tois

tois assez dupe, pour me flatter que toute cette parure avoit été étalée pour moi : vous verrez bientôt ce qu'il en étoit. Elle me reçut avec beaucoup de marques de joie ; je croyois pourtant entrevoir, qu'il y avoit quelque chose de gené dans sa façon d'agir. Je n'y retrouvai plus ce naturel qui me charmoit ; elle me paroissoit rêveuse dans certains momens. Cependant, sans m'arrêter à ces idées, je la vis encore plusieurs jours, & n'eus jamais le moindre soupçon de ce qui devoit m'arriver.

Ma famille & celle de Lucinde prenoient des mesures pour notre établissement ; je croyois être à la veille de mon bonheur ; lorsqu'un matin étant occupé dans mon Cabinet à

rè-

règler quelques affaires, mon Valet de chambre vint me remettre une Lettre qu'un homme inconnu l'avoit chargé de me rendre. Je reconnus l'écriture de Lucinde, & par un sécret pressentiment de mon malheur, je me sentis saisi d'un trouble dont je ne pouvois pénétrer la cause. J'ouvris la Lettre de ma Maitresse: voici ce qu'elle contenoit.

LETTRE de Lucinde.

Vous vous plaindrez sans doute de moi, & vous croirez avoir raison; mais lorsque vous aurez considéré que j'avois été trompée moi-même en prenant la simple amitié pour l'amour, jusqu'à votre départ pour l'Espagne, vous me pardonnerez de vous quitter pour le

le Marquis de Maisan, qui pendant votre éloignement m'en a appris la différence. Il va m'épouser en Italie où le consentement des Parens n'est point nécessaire, sachant que l'amitié que mon père vous porte, seroit un obstacle éternel à son bonheur. Ne soyez, s'il se peut, fâché ni contre l'un ni contre l'autre, & pardonnez-nous un déplaisir que l'amour nous force à vous donner.

Je crus que cette Lettre étoit une plaisanterie: il ne me vint jamais dans l'esprit que Lucinde eût pu faire une pareille démarche, je pensois qu'elle avoit voulu m'éprouver; & pour lui montrer combien j'étois assuré de sa constance, je ne voulus point aller chez elle; je me remis à travailler.

Une

Une demi-heure après, je reçus ce Billet du père de ma Maitresse.

BILLET du Père de Lucinde.

Venez dans l'instant, mon cher Comte, j'ai besoin de vos conseils & de votre secours.

Je commençai pour-lors à craindre le malheur que j'avois regardé comme un songe ; je volai chez lui. En entrant dans sa chambre, je le trouvai les deux coudes appuyés sur sa table, la tête baissée, & l'air extrèmement abattu. Lisez, me dit-il en me donnant un papier, & voyez si je ne suis pas le plus malheureux père du monde.

LETTRE de Lucinde à son Père.

La douleur que j'ai de tromper un aussi bon père, suspend toute la joie que j'ai d'épouser mon Amant. Pardonnez-moi, si vous voulez que mes jours soient heureux. Je sai que je vous ai manqué, mais l'amour me doit servir d'excuse. Vous êtes trop bon père, pour vouloir forcer votre fille à un établissement qui eût fait le malheur de sa vie; & le Comte de Poncil est trop honnête-homme pour vouloir l'exiger. Je n'aurois jamais porté les choses jusqu'au point de me laisser enlever, si je n'avois connu que vous n'auriez jamais voulu manquer à la parole que vous aviez donnée à votre Ami, & que c'étoit une nécessité absolue de vous mettre dans l'impossibilité de la tenir.

A

A peine eus-je la force d'achever cette Lettre ; le père de Lucinde & moi nous nous regardames longtems, sans avoir la force de rompre le silence. Enfin se faisant violence, il me dit : Vous voyez, mon cher Comte, ma situation ; elle est encore plus triste que la vôtre. Tâchons de nous consoler mutuellement, moi d'une fille indigne, & vous d'une Maitresse inconstante & qui ne méritoit pas votre amour. Il ne put retenir ses larmes, & me serrant dans ses bras ; aimez-moi toujours, me dit-il, & que la perte de ma fille ne soit pas suivie de celle d'une personne que je regarderai toujours comme mon fils. Que l'on sait peu, ajouta-t-il, ce qu'on demande au Ciel, lorsqu'on fait des

vœux

vœux pour avoir des enfans; & quel bonheur pour moi, si je n'eusse jamais été père!

La situation dans laquelle je le voyois, m'obligea à me contraindre; je tâchai même de lui donner quelque consolation: mais malgré l'effort que je faisois, il m'étoit impossible de cacher mon desespoir & ma douleur. Je me retirai chez moi, & m'enfermai dans ma chambre. Là je me livrai aux plus tristes pensées; je songeois à tous les malheurs auxquels je m'étois exposé pour l'ingrate Lucinde; j'examinois les maux dont ma fuite en Espagne auroit pu être suivie, & je mettois en parallèle mon amour, & son indigne procédé. Comme j'étois accablé par des réflexions aussi morti-

tifiantes, j'entendis heurter à ma porte : je ne répondis point, trouvant dans la solitude une espèce de consolation à mon desespoir. On frappa une seconde fois, & je reconnus la voix de mon père, qui m'ordonna d'ouvrir.. Je viens, me dit-il en entrant, partager votre douleur; c'est en père & en ami que je veux vous donner des conseils qui puissent vous servir. Votre situation me touche infiniment; mais j'espère que pour peu que vous y réfléchissiez, elle changera bientôt. Rien n'est plus capable d'effacer les sentimens d'amour & d'amitié, que l'ingratitude. Lucinde avoit manqué à l'amitié qu'elle me devoit, en vous faisant entrer dans une Conspiration contre l'Etat; elle

le trompe aujourd'hui votre amour par sa fuite. Vous deviez vous attendre, mon fils, que qui manque à son Roi & à son Ami, ne se fait point un scrupule de quitter un Amant. Au-lieu de vous affliger de sa perte, regardez-la comme un bonheur. Quelque sensible que vous y soyez, vous ne sauriez le faire paroitre dans le monde, sans vous attirer le mépris du Public, qui vous croiroit un cœur bas & sans honneur, de regretter une Maitresse qui le mérite si peu. On ignore que les choses fussent aussi avancées qu'elles l'étoient; affectez parmi vos Amis un air d'indifférence, qui leur persuade que vous ne songiez plus à cet établissement.

Les discours de mon père ser-

ſervirent beaucoup à rappeller ma raiſon; & la vanité naturelle aux jeunes gens, le dépit d'avoir été trompé, la honte qu'on ne ſût jusqu'à quel point j'avois été dupé, m'aidèrent peu à peu à rappeller ma liberté. Pour chaſſer entièrement Lucinde de mon ſouvenir, je réſolus dans la ſuite de faire une nouvelle Maitreſſe.

Hiſtoire de Clarice.

JE voyois ſouvent Clarice chez la Baronne de S. Cyr; ce fut à elle à qui je m'adreſſai: ſes manières enjouées, ſon air aiſé, & la vivacité de ſon génie, lui donnèrent dans mon cœur la place que Lucinde y avoit occupé. Dès qu'elle crut que j'étois entièrement

dans ses fers, elle voulut exiger de moi une démarche qui me brouilloit de nouveau avec ma famille : c'étoit d'entrer dans une Cabale que bien des gens de condition avoient faite contre l'Intendant de la Province, dont mon père étoit ami de cœur. Je refusai de lui obéir ; la sottise qui m'avoit conduit en Espagne me revenoit incessamment dans l'esprit. Elle ne se rebuta point d'abord, elle employa les prières, elle y joignit mille agaceries capables d'émouvoir un cœur aussi amoureux que le mien. Vous me faites trembler, me disoit-elle. Quoi ! mon cher Comte, vous me refusez une grace que je vous demande, quand vous n'êtes qu'Amant ; que ferez-vous, si vous devenez Epoux ? sous

ſous quel empire me faut-il réſoudre à vivre, ſi j'accepte votre main? A tous ces diſcours ſéduiſans j'oppoſois toujours ce que je devois à un père tel que le mien, & j'étois inébranlable. Lorsque Clarice vit qu'elle n'avançoit rien par ſes prières, elle changea de conduite; elle affecta beaucoup d'indifférence, elle me fit ſentir qu'elle tâchoit à me bannir de ſon cœur. Je n'en pus ſouffrir la penſée ſans frémir. Enfin oubliant mes prémières fautes, & la récompenſe que j'en avois reçue, je m'engageai de nouveau dans un Parti, dont mon père étoit un des principaux ennemis. Il ne fut pas longtems à ignorer ma conduite; la Cour renvoya à l'Intendant un Mémoire que

les Cabalistes avoient présenté contre lui, & dans lequel mon seing étoit un des prémiers. La bonté de mon père ne se lassa point par cette nouvelle faute : il connoissoit mon tempérament incapable de lui manquer, si je n'y étois forcé par quelque passion violente. Il s'informa sourdement de ce qui pouvoit causer mon égarement. Il apprit que j'étois amoureux de Clarice, & vit alors d'où partoit le coup. Il eut bientôt en main dequoi me desabuser. Une Lettre qu'un Cabaliste qui trahissoit le Parti lui avoit remise, étoit la Pièce la plus authentique de la perfidie de ma Maitresse. Poncil, me dit-il, je croyois que les malheurs où l'amour vous avoit plongé au-

roient dû vous inſtruire ; je penſois que cette amitié paternelle, que je vous ai toujours témoignée, eût dû mériter dans votre cœur la place que je vous avois donnée dans le mien. Mais quoi ! loin d'avoir les moindres ſentimens de tendreſſe, vous vous uniſſez à mes ennemis, contre moi, contre mes parens ; & vous ſignez votre nom dans un Mémoire qu'on envoye à la Cour contre l'Intendant ? Je voulus lui répondre, pour lui donner quelque mauvaiſe excuſe. Ecoutez-moi, pourſuivit-il, & tâchez de vous contraindre. Je veux bien vous pardonner cette nouvelle offenſe, & je ne veux vous impoſer pour punition, que la confuſion que va vous don-

ner votre faute. Lisez cette Lettre de Clarice, continua-t-il; elle m'a été remise par le Chevalier du Tremblay, qui s'est raccommodé avec l'Intendant, & qui m'a prié de vous la faire voir, pour que vous en fassiez l'usage que vous trouverez à propos. Voici quelle étoit cette perfide Lettre.

LETTRE de Clarice.

Quoi! mon cher Chevalier, serez-vous toujours injuste, & ne voudrez-vous jamais me donner le moyen de me justifier de vive voix? Vous avez été jaloux du Comte de Poncil; que ne le disiez-vous au commencement? je n'eusse point lié aucun commerce avec lui; il m'eût été facile alors de le sacrifier: mais vous m'avez caché

caché vos ſoupçons. J'ai attribué votre refroidiſſement à votre inconſtance, & point à votre jalouſie. J'ai fait ſemblant d'écouter le Comte de Poncil, pour ranimer votre amour; & ne vous voyant point revenir, j'ai pris quelques mouvemens de dépit que je ſentois, pour quelque ſentiment d'indifférence; & achevant de me tromper moi-même, j'ai dit au Comte de Poncil que je l'aimois. Sous cet eſpoir, il eſt entré dans la Ligue contre l'Intendant: il m'a ſacrifié père, famille & tout. Ha! qu'il ſait aimer différemment de vous! Cependant, mon cher Chevalier, quoique vous vous ſoyez jetté parmi nos ennemis, que vous ayez évité brusquement tout ce qui pouvoit nous éclaircir; s'il eſt vrai, comme me l'a dit la Baronne de S. Cyr, que vous ne me

fuyiez que parce que vous étiez jaloux, je vous ſacrifierai votre Rival dès que vous reviendrez; & quelque honte qu'il y ait à une femme de faire les avances, je veux bien les mettre toutes de mon côté.

La lecture de cette Lettre me rendit furieux, & la honte d'avoir manqué une ſeconde fois à mon père ſe joignant à mon deſeſpoir, dans le prémier mouvement de ma rage je voulus me paſſer mon épée au travers du corps. Mon père me ſauva malgré moi de mon emportement. Eh quoi! me dit-il, vous perdez l'uſage de la raiſon, & vous vous laiſſez aller à des excès qui ſont le comble des horreurs? Calmez-vous, mon fils; ſongez que

que de toutes vos fautes, celle où votre deſeſpoir vouloit vous porter eſt la ſeule irréparable. Ma bonté vous eſt un ſûr garant du retour de ma tendreſſe, & le tems fera ſur votre amour, ce qu'il a fait la prémière fois. Mon père cependant, voyant l'état où j'étois, ne voulut point me quitter, qu'il n'eût banni de mon cœur les ſentimens de fureur dont il étoit agité. L'amitié qu'il me témoignoit, augmentoit ma confuſion ; & je ne pouvois ſupporter l'idée de lui avoir manqué une ſeconde fois. Quelque choſe qu'il me dît pendant pluſieurs jours pour ma conſolation, j'étois dans une triſteſſe infinie. Je n'avois point vu Clarice depuis que je ſavois ſa perfidie ; elle ignoroit

que je la connusse ; & ne pouvant deviner d'où vient je ne me montrois plus, elle m'écrivit cette Lettre.

LETTRE de Clarice.

Vous négligez vos amis, & je ne l'eusse jamais cru. Est-ce ainsi que l'on aime? On m'avoit toujours dit que les hommes étoient des inconstans ; mais vous m'apprenez le contraire. Je vous attens cet après-midi chez la Baronne ; venez-y, ou je ne vous pardonnerai de ma vie.

Ce Billet augmentant mon dépit, voici quelle fut ma réponse.

LETTRE du Comte de Poncil.

Vous êtes la plus perfide & la plus

plus indigne des femmes. Une Lettre que vous avez écrite au Chevalier du Trembloy, & qui est tombée dans mes mains, ne doit pas vous laisser douter combien je vous connois à fond.

Clarice n'en demanda pas davantage. Vous auriez cru que cette avanture eût dû la toucher : elle parut n'y pas faire la moindre attention ; & lorsque nous nous sommes revus depuis dans le monde, elle affectoit de me parler avec un air d'indifférence, qui a fait ignorer au public la façon brusque dont nous avions rompu.

Cependant le souvenir de mes foiblesses étoit toujours gravé dans mon cœur : j'étois livré à la mélancolie la plus noire, tout me déplaisoit, je fuyois

mes amis, je cherchois la solitude: mon père étoit la seule personne qui pût suspendre mes ennuis; encore sa présence me rappelloit de tems en tems, combien je lui avois manqué. Je formai la résolution de me faire Chartreux. Les femmes me sembloient des monstres, dans les sentimens où mon cœur se trouvoit. Je crus entrevoir dans la vie d'un Solitaire, quelque chose qui me flatoit. J'allai un jour me promener dans la maison de ces Religieux. Je demandai le Prieur, je lui communiquai le dessein qui m'amenoit; il me reçut avec toute la douceur possible, & après m'avoir loué sur l'envie que j'avois de quitter le monde: Permettez, ajouta-t-il, que je vous demande le sujet qui peut vous

avoir

avoir déterminé à prendre ce parti ; je vous prie de vouloir me le communiquer ſincèrement. Je n'en fis aucune difficulté, & lui racontai naturellement mon intrigue avec Lucinde, & celle avec Clarice. Lorsque j'eus fini, il m'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Vous ſerez, me dit-il, un excellent Chartreux ; voilà les gens que nous demandons : nous aimons mieux un homme qui a connu le monde, qui en ſait les abus, les chagrins & les embarras, qu'un autre qui dans la ſolitude ne peut en oppoſer la tranquillité aux troubles de la vie mondaine. Je vous donne avec plaiſir mon approbation ; mais j'exige encore une choſe de vous : reſtez un mois chez votre père ſans

retourner ici, voyez vos amis, continuez de vivre à votre façon ordinaire; évitez pourtant ce qui pourroit occasionner l'offense de Dieu; ne songez point que vous m'ayez parlé: si, ce mois écoulé, vous êtes dans la même résolution, revenez me trouver; il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez content. Je le remerciai des bontés qu'il avoit, & l'assurai de mon exactitude, dès que le délai qu'il exigeoit seroit passé.

Histoire de la Présidente de Benevent.

POur dissiper les chagrins dont j'étois toujours accablé, je résolus d'aller passer une partie du tems de mon nouveau

veau Noviciat chez le Baron de Lancret, qui demeuroit dans une de ses Terres à deux lieues de la Ville. Il savoit une partie de ma douleur ; il fit tout ce qu'il put pour m'arracher à ma noire mélancolie. Il y avoit un nombre de Gentilshommes dont les Châteaux étoient auprès du sien, qui venoient le visiter très souvent, & qui formoient bonne & nombreuse compagnie. La Présidente de Bénevent se mit en tête de me rendre plus gai ; elle gagea contre le Chevalier de Lancret qu'elle me rendroit de l'humeur la plus enjouée, avant quinze jours. Elle prit le titre de mon Précepteur, elle me faisoit mille agaceries, elle me forçoit à chanter, elle me retenoit par force à table jus-

jusques bien avant dans la nuit. Quelque affligé que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de rire de certains contes qu'elle faisoit, & qu'elle assaisonnoit d'un sel infini. Vous connoissez, mon cher Mirmon, continua Poncil, combien son génie & son caractère sont aimables dans la société. Elle fit si bien, que si dans les quinze jours elle n'effaça pas entièrement Clarice de mon cœur, elle en bannit du moins mon envie pour la solitude & mon amour pour les Chartreux.

La Présidente, au commencement, avoit pensé se faire un amusement; mais ce qu'elle traitoit en plaisantant, devint sérieux bientôt après. Comme elle n'étoit pas novice dans la

ga-

galanterie , & que le pauvre Préſident ſon mari avoit été coiffé plus d'une fois , elle me fit connoitre aſſez aiſément ſa façon de penſer. Je ne fis pas le cruel, ainſi que vous pouvez croire ; & cette nouvelle paſſion me flatta d'autant plus,que n'aiant jamais aimé que dans la vue du ſacrement & aſſez romanesquement , je trouvai chez la Préſidente de grandes commodités. Le jour que je devois retourner aux Chartreux , ma nouvelle Maitreſſe ſe rendit à mes feux : un Cabinet de verdure, placé dans le fond du Parc du Chevalier de Lancret , fut le Temple dans lequel la Fête de Cythère fut célébrée, & nous eumes le ſoin d'y porter notre offrande journalière pendant près de trois ſemai-

ſemaines, que la Préſidente reſta dans le Château. Lorſqu'elle partit pour revenir à la Ville, je l'y ſuivis. Monſieur le Préſident ſon mari, homme grave & ſérieux, & de qui j'étois devenu l'Ami de cœur ſuivant la coutume établie, me donna une place dans ſon caroſſe. En arrivant, ſon Epouſe me retint à ſouper; & après le repas, Monſieur, qui devoit entrer le lendemain au Palais de fort bonne heure, paſſa dans ſon apartement pour aller ſe coucher. Je veillai une partie de la nuit avec la Préſidente; mais n'oſant fermer la porte, nous fumes obligés de contraindre nos feux, par la crainte que nous donnoient les Domeſtiques qui reſtoient dans l'Antichambre. Nous examinames comment

ment nous pourrions trouver le moyen d'être dans une entière liberté. Il faut, me dit la Bénevent, que vous louiez une maiſon dans un quartier déſert & éloigné ; vous en aurez une clé, & moi une autre ; lorsque nous voudrons nous voir, nous nous y rendrons ſéparément.

Cet expédient me parut merveilleux. Je louai dès le lendemain une maiſon dans le quartier S. Guillaume, uniquement deſtinée à nos rendez-vous ; & pendant ſix mois la Préſidente & moi y paſſames une partie de la journée, ſans qu'il nous arrivât le moindre incident. Nous croyions être dans la plus grande ſûreté ; lorsqu'un jour m'étant mis à la fenêtre, j'apperçus le Préſident aſſis dans une boutique vis-à-vis la porte.

Cette

Cette viſion n'eut rien qui me plût; j'en avertis ſa femme, qui m'en parut inquiète. Notre embarras augmenta bien davantage, lorsque nous vimes qu'il ne bougeoit pas, & qu'une heure s'étoit paſſée ſans qu'il eût ſorti. Nous ne doutames point que nous ne fuſſions découverts. La jalouſie que le Préſident depuis quelque tems n'avoit pu s'empêcher de témoigner à ſa femme, ſon refroidiſſement à mon égard, tout cela achevoit de nous perſuader qu'il avoit fait examiner la conduite de ſon Epouſe. Cependant il faloit trouver un moyen pour faire ſortir ma Maitreſſe. Il étoit près d'une heure après midi : ſi la Préſidente n'eût point été dîner chez elle, c'étoit une demi-conviction.

tion. Mais ſi le mari rétif eût demeuré juſqu'à la nuit, ne couchant pas au logis, l'affaire étoit entièrement découverte. Je me tirai d'affaire par le ſtratagème le plus plaiſant.

Lorsque la Préſidente venoit au rendez-vous, elle laiſſoit ſon caroſſe à la porte d'une Egliſe, qu'elle traverſoit pour entrer dans la rue où ſe trouvoit notre maiſon. Elle uſoit de cette précaution, afin que ſon équipage ne pût donner quelque indice. J'avois deux Porteurs de chaiſe, auxquels je pouvois me confier; ils avoient ignoré juſqu'alors ce que j'allois faire dans cette maiſon: la Bénevent s'y rendoit la première, & n'en ſortoit que la dernière: dès que j'étois entré, mes Porteurs fermoient la porte du logis, & m'at-

m'attendoient dans la cour, ſans qu'ils puſſent ſavoir ce qui ſe paſſoit dans les apartemens. Je pris la réſolution de leur avouer mon embarras. Enfans, leur dis-je, il y a deux Louis-d'or pour boire ; mais il faut du ſilence. Monſieur, me dirent-ils, nous vous promettons tout ce que vous voudrez ; & quand vous ne donneriez rien, nous ſommes prêts à tout faire pour un ſi bon Maitre. Eh bien, continuai-je , ôtez le ſiège de ma chaiſe. Dès qu'ils eurent obéi, la Préſidente ôta ſon panier qu'elle plia comme elle put, elle ſe mit dans le bas ; & moi me ſoutenant par les mains aux portieres , pour la gêner le moins que je pouvois, & me baiſſant à demi pour paroître aſſis; Portez-nous, leur dis-

dis-je, dans un tel endroit. C'étoit la maiſon d'une Bourgeoiſe à deux rues de là, à qui je pouvois me fier, & qui d'ailleurs ne connoiſſoit pas la Bénevent. Dès que mes Porteurs eurent fermé la porte de ma chaiſe, ils ouvrirent celle du logis. Je paſſai à dix pas du jaloux mari, à qui j'affectai de donner le bon jour. Il me parut peu ſenſible à mes politeſſes, & voyant que je ſortois, il compta que ſa femme en feroit bientôt de même, & continua de faire ſentinelle. Cependant nous arrivames à la maiſon de cette Bourgeoiſe. Dès que ma chaiſe eut entré dans l'allée, nous déboîtames de notre étui, ma Maitreſſe reprit ſon panier, & ſans avoir beſoin de mettre qui que ce ſoit de nouveau dans

notre

notre confidence, elle regagna ſon caroſſe, après avoir acheté quelques bagatelles dans une boutique voiſine, pour ſervir de prétexte à ſes gens de ſa longue abſence.

Dès qu'elle fut chez elle, elle affecta de faire ſervir très tard à dîner, ſous le prétexte d'attendre ſon mari, qui reſta juſqu'à près de dix heures du ſoir ſans bouger de la rue. Enfin las & recru, il revint chez lui. Il comptoit n'y pas retrouver ſa femme, & croyoit que l'aiant contrainte à ne pas ſortir du rendez-vous, ſon abſence ſeroit un témoignage certain de ſon infidélité. Jugez de ſa ſurpriſe, lorsqu'il apprit qu'elle n'avoit bougé du logis depuis le dîner, & qu'on l'avoit attendu pendant très longtems.

La

La honte qu'il en eut le rendit muet. Sa femme lui demanda avec un air d'indifférence, à quoi il s'étoit occupé toute la journée. J'ai été la dupe, lui dit-il, de quelque mauvais avis qu'on m'avoit donné; mais je ſuis charmé d'en reconnoitre la fauſſeté. Il eut la foibleſſe de lui avouer alors, qu'on lui avoit dit qu'elle voyoit le Comte de Poncil dans une maiſon, de laquelle il pourroit les voir ſortir peu de tems l'un après l'autre: qu'il avoit été ſe poſter à la porte de ce logis pendant toute la journée; qu'il en avoit vu réellement ſortir le Comte dans ſa chaiſe; mais qu'il voyoit bien, puiſqu'elle n'avoit pas bougé de la maiſon, combien l'avis qu'on lui avoit donné étoit faux. Sa femme

lui demanda vainement quelle étoit la perſonne qui lui avoit rendu ce mauvais office ; il garda toujours le ſilence, & ne voulut jamais la nommer.

Cette avanture rendit la Préſidente plus retenue, elle ne voulut pas courir le riſque dans lequel elle s'étoit trouvée. Nous ne pumes nous voir en particulier que dans quelques occaſions, que le hazard nous fourniſſoit. La Marquiſe Dangers & la Comte de Monmort faiſoient ſouvent des parties de campagne avec la Préſidente : lorſqu'elle pouvoit trouver le moyen de s'éclipſer pour quelques momens, nous les mettions à profit. J'enrageois de l'accident qui nous étoit arrivé, & qui me cauſoit une gêne ſi embarraſſante ; mais ma Maitreſſe

treſſe avoit trouvé le ſecret de s'en dédommager. Elle avoit pris du goût pour le Marquis de la Mothe, & je m'en doutai d'autant moins, que le Marquis étant mon ami, je croyois lui être obligé des attentions qu'il avoit pour elle.

La Préſidente avoit promis de me ſacrifier à ce nouvel Amant ; elle avoit ſeulement demandé du tems pour finir les choſes avec bienſéance. L'avanture du rendez-vous lui ſervoit de prétexte pour ne plus m'en donner ; elle commençoit à en éviter toutes les occaſions, & je m'appercevois que ſa tendreſſe étoit fort diminuée : lorſqu'un jour preſſé de mes beſoins, & rebuté du jeûne qu'elle me faiſoit garder, j'allai avec une

petite Couturière qui vouloit bien me prêter son secours, dans la maison que j'avois louée. J'ouvris la porte, & l'aiant fermée après moi, je montai dans la chambre où je voyois ordinairement la Présidente. Je fus très surpris de la trouver fermée en dedans, & d'y entendre parler. Je regardai par la serrure, & vis la Présidente & le Marquis de la Mothe. Apparememnt qu'ils m'avoient entendu monter ; car je crus m'appercevoir qu'ils étoient dans un grand embarras. Les infidélités de mes prémières Maitresses m'avoient si fort accoutumé à de pareils accidens, que je ne sentis pas le moindre dépit. J'appellai le Marquis par son nom. Ouvrez-moi, lui dis-je, je ne viens point incommoder personne, j'apporte

porte dequoi payer mon écot: ſi vous vous confiez entièrement à moi, vous m'obligerez à la diſcrétion. Lorsque la Préſidente vit qu'elle étoit découverte, elle ouvrit elle-même la porte. Eh bien, me dit-elle, je vous trouve un joli garçon, de vous figurer que lorsque j'ai pu manquer à mon mari, j'aye dû vous garder une fidélité éternelle! Si j'ai aimé votre Rival, c'eſt votre faute; pourquoi ne me plaiſiez-vous pas toujours? Madame, lui répondis-je avec un air badin, je connois toute la force de vos raiſons, auſſi vous prié-je de me pardonner: je ne venois point ici pour vous troubler, ni le Marquis, dont je fais profeſſion d'être ami: l'eſpoir de paſſer une heure de tems gra-

cieusement avec une aimable personne, m'y amenoit. Je lui montrai alors la Couturière, que j'avois fait rester dans le Sallon voisin. Elle est aimable, dit la Présidente, & vous l'avez bien choisie; je veux qu'elle se souvienne d'une de vos amies. Elle lui fit présent de vingt Louis-d'or. Que je ne vous interrompe pas, continua-t-elle; nous allons vous cèder l'apartement le Marquis & moi. Elle sortit en effet, quoique je lui offrisse de me retirer. J'admirai avec quelle hardiesse elle avoit soutenu une pareille situation; & quelque réflexion que j'eusse fait sur le caractère des femmes, je ne les avois pas poussées à ce point.

Cependant je vivois dans le mon-

monde avec la Présidente, comme si j'avois toujours été sur son compte. Elle me combloit d'amitiés ; mais elle évitoit absolument d'être un instant seule avec moi. J'attribuois sa conduite à un reste de pudeur, qui vouloit éviter une conversation qui lui eût rappellé l'avanture de la Couturière. Je croyois qu'elle me regardoit comme un Ami qui avoit succèdé à l'Amant. Il s'en faloit bien que je soupçonnasse ce qui m'arriva peu de jours après. Comme je rentrois sur la minuit dans ma rue, un homme me tira un coup de pistolet, qui me blessa légèrement le bras gauche. Je mis l'épée à la main, & courus sur lui. Il m'eût été impossible de le joindre, si je n'eusse

apperçu un homme qui venoit dans le bout de la rue par où mon aſſaſſin alloit déboucher. Je criai, Au voleur, au meurtre, arrête. Cet homme qui ſe rencontra dans le chemin de celui qui m'avoit bleſſé, lui préſentant l'épée dans l'eſtomac, & l'aiant arrêté, je le joignis dans l'inſtant. Je reconnus celui qui m'avoit ſecouru; c'étoit le Marquis de la Mothe. Comment! me dit-il, mon cher Poncil, appercevant mes habits couverts de ſang, eſt-ce ce malheureux qui vous a bleſſé? C'eſt lui-même, répondis-je, & c'eſt à vous à qui je dois le bonheur de pouvoir faire punir ce miſérable Voleur. Vous vous trompez, repliqua le Marquis; je ſoupçonne avec raiſon que

cet

cet homme n'en vouloit point à votre bourſe. Allons vous faire panſer ; & je vous inſtruirai du reſte : mais auparavant, dit-il, aſſurons-nous de ce coquin. Il n'avoit point, pendant tous ces diſcours, ceſſé de lui tenir l'épée appuyée ſur l'eſtomac, prêt à le percer s'il avoit bougé ; & ſon Laquais l'avoit ſaiſi par les épaules. Il lui ordonna de lui défaire le bouton des culottes, & de lui lier les mains avec une jarretière. Cela étant fait, nous le menames chez moi. Dès que je fus arrivé, mes gens furent très ſurpris de me voir conduire un priſonnier. Mon Valet de chambre viſita ma plaie, en attendant qu'un Chirurgien qu'on avoit envoyé éveiller arrivât. La bale n'a-

voit fait qu'effleurer, & ma blessure fut guérie dans moins de huit jours.

Lorsqu'on m'eut appliqué le prémier appareil, le Marquis fit venir ce misérable que nous avions arrêté. Ecoute, lui dit-il, je te connois, je sai qui t'a chargé d'assassiner le Comte; mais il faut l'avouer toi-même, ou tu vas être livré dès qu'il sera jour dans les mains de la Justice. Si tu confesses ton crime, & qui sont ceux qui t'ont poussé à le commettre, ta grace est assurée. Monsieur, dit-il en se jettant aux genoux du Marquis, je vous avouerai tout: sauvez-moi, de grace. C'est Madame la Présidente de Bénevent, qui m'a donné trente Louis-d'or pour assassiner Monsieur. Je résistois

tois toujours ; mais elle m'a menacé de me faire tuer, ſi je ne lui obéiſſois. A ce récit mes cheveux ſe hériſſoient d'horreur ſur ma tête. Quoi! m'écriai-je, après la façon dont j'en ai agi, la Préſidente veut me faire aſſaſſiner? Calmez-vous, me dit le Marquis, & puiſque vous avez été aſſez heureux pour éviter ſa fureur, apprenez jusqu'à quel point elle a voulu la pouſſer. Il ordonna à mes gens de faire ſortir ce miſérable de ma chambre, & de le garder à vue le reſte de la nuit. Il m'apprit lorsque nous fumes ſeuls, que la Préſidente l'avoit voulu engager pluſieurs fois d'avoir une affaire avec moi; mais que lui qui ne l'eſtimoit que très peu, lui avoit répondu, qu'il n'a-

voit aucun ſujet d'ôter la vie à un homme qu'il regardoit comme un ancien Ami : que laſſée de voir qu'elle n'avançoit rien, elle lui avoit dit qu'elle ſauroit bien ſe venger ſeule : qu'il avoit eu très ſouvent envie de m'avertir d'être ſur mes gardes ; mais qu'aiant cru depuis par le ſilence qu'avoit gardé la Préſidente, qu'elle ne penſoit plus à ſe venger, il ne m'avoit point appris une choſe qui eût pu me forcer à faire un éclat. Il ajouta, qu'aiant vu deux ou trois fois cet homme chez la Préſidente, qu'elle appelloit ſon Père-nourricier, & qu'il connoiſſoit d'ailleurs pour être un Boulanger de la rue, il l'avoit reconnu à la clarté du flambeau, ce qui lui avoit fait ſoupçonner d'où le coup pouvoit partir. Je

Je ſuis charmé, lui dis-je, mon cher Marquis, que je vous doive des éclairciſſemens qui me ſont ſi néceſſaires: mais quelle conduite me conſeillez-vous de tenir? Gardez, répondit-il, le ſilence dans le public, & faites ſavoir à la Préſidente que vous ſavez à quoi vous en tenir: aſſurez-vous d'un Certificat de cet homme, pour qu'elle ne puiſſe pas deſavouer ſon crime; & laiſſez-moi me charger du reſte: dès aujourd'hui je la déteſte plus que vous ne la haïſſez. Je ſuivis le conſeil qu'il me donnoit: après avoir pris par écrit la Dépoſition de ce malheureux, & la lui avoir fait ſigner, nous le mimes en liberté.

Le même jour, le Marquis alla chez la Préſidente. Mada-

me, lui dit-il, voilà un papier que le Comte de Poncil m'a chargé de vous rendre; il vous l'eût remis lui-même, si le coup de pistolet qu'il reçut hier ne l'en avoit empêché. Lorsque la Bénevent eut lu le Certificat que son Père-nourricier avoit donné, elle ne put répondre de longtems. Ensuite elle se mit à pleurer à chaudes larmes, & supplia le Marquis de ne la perdre pas. Madame, lui répondit-il, vous êtes plus heureuse que vous ne méritez, & les égards que le Comte a pour votre famille l'empêcheront d'éclater. Mais comme il nous est nécessaire de mettre un frein à votre méchanceté, je vais déposer cet Ecrit dans les mains d'un homme qui vous sera inconnu, & qui

qui le remettra au Procureur-Général, au moindre accident qui arrivera au Comte de Poncil, à moi qui dois à présent craindre autant que lui, & à ce misérable dont le Certificat met la noirceur de votre cœur dans une clarté évidente. Vous répondrez même des accidens dont vous croiriez qu'on ne pourroit vous soupçonner; ainsi, pour votre sûreté, renoncez au poison, aussi-bien qu'à l'assassinat. Adieu, Madame, tâchez de profiter de mes avis.

Le Marquis vint me redire les précautions qu'il avoit prises : elles étoient si justes, qu'elles nous ont mis entièrement à couvert de la haine de la Présidente ; qui peu après cette avanture, sous le prétexte de changer d'air, se retira

tira dans une de ſes Terres, dont elle n'eſt point encore revenue. On dit même qu'elle a donné dans la dévotion, & qu'elle a quitté le monde entièrement.

Le Marquis de Mirmon interrompant ſon Ami ; J'avois ignoré, lui dit-il, jusqu'à préſent, la raiſon de la retraite de la Préſidente : vous cachates à tout le monde votre bleſſure ſous le nom d'une feinte incommodité ; & charmé du projet que vous me communiquates alors, de ne vous attacher à l'avenir qu'autant qu'il convenoit pour faire de l'amour un amuſement, je tâchai de vous fortifier dans votre réſolution, par les raiſonnemens que je croyois les plus perſuaſifs.

Nous

Nous partimes, reprit le Comte de Poncil, peu de tems après pour Paris ; nous résolumes de rendre aux femmes les infidélités qu'elles nous avoient faites, & d'en tromper autant que nous pourrions. Nous crumes que nous ne pourrions choisir à nos exploits un Théatre plus grand & plus vaste, que Paris. En effet, à peine y fumes-nous, que nous nous signalames par des coups éclatans. La Mothe débuta par la femme d'un Conseiller au Parlement, & moi par celle d'un Financier. Nous leur donnames deux mois de tems, au bout duquel nous primes de nouveaux erremens.

Près de deux ans s'étoient écoulés dans cette façon de vivre, quand j'appris votre amour

mour pour Clarimonde, son enlèvement par le Chevalier de Marini, & votre affaire avec lui. Je vous écrivis plusieurs Lettres, & n'en eus aucune réponse. Je les ai reçues, répondit le Marquis de Mirmon, & le Baron de Châteaufort me les a fait remettre; mais voulant que le lieu de ma retraite fût inconnu à tout le monde, je fus forcé à ne point vous écrire. Nous restames, dit le Comte de Poncil, près de huit mois encore à faire le même manège. Nous avions formé depuis quelque tems une société avec une jeune Marquise Languedocienne; elle étoit tombée en partage à La Mothe, & j'avois pris hypothèque sur une de ses Amies, dont le mari étoit dans la Maison du Roi.

Nous

Nous étions allés au Bal de l'Opéra, masqués tous les quatre en Domino vert. A deux heures après minuit, La Mothe proposa à la Marquise d'aller passer un quart-d'heure dans un Fiacre, & de faire une petite absence du Bal, qu'ils mettroient à profit. La Marquise y consentit aisément ; ils sortirent tous les deux, & ne les appercevant point dans le Bal, nous les cherchames vainement près de trois quarts-d'heure. Enfin je crus voir la Marquise dans une Loge : c'étoit un Masque avec un Domino pareil au nôtre. Je l'abordai, je lui demandai des nouvelles de La Mothe : le Masque ne me répondit rien. Voyant que je m'étois trompé, j'allois me retirer, lorsque m'ar-

m'arrêtant par la main ; Eh quoi ! me dit-il, il faut que vous me croyiez bien horrible, puisque vous me quittez si brusquement ? Ce début me parut de bon augure ; je voyois deux yeux fort beaux à travers le masque, & je résolus de pousser ma pointe. A la façon molle dont je vis que la Princesse se défendoit, je croyois qu'il me feroit aisé de la mettre dans le catalogue des autres. Je lui demandai de m'apprendre son nom. Je vous connois, me dit-elle, & vous me connoissez aussi ; ainsi il dépend de moi d'éclaircir tous les doutes que vous pouvez avoir. Ce qu'elle me disoit excitant ma curiosité, je la priai instamment de m'avouer qui elle étoit. Peut-être, répondit-

dit-elle, en ferons-nous moins bons amis, lorsque vous m'aurez vue. A ces mots elle leva son masque, & je reconnus l'ingrate Lucinde. Quoi! c'est vous, lui dis-je, perfide, & vous osez encore parler à une personne que vous avez outragée aussi sensiblement? Je veux plus faire, repliqua-t-elle; c'est de lui dont je veux tenir mon bonheur & ma tranquillité. Mon père ne me pardonnera, qu'autant que vous vous y employerez. Depuis plus de trois ans, il n'a point été fléchi par mes soumissions, & par celles du Marquis de Maisan; nous sommes obligés de vivre à Paris, loin de lui & de notre Patrie. Oubliez, mon cher Poncil, une offense que l'amour m'a fait faire; j'aime

j'aime encore mon mari avec tant de passion, que je tiendrois la même conduite, s'il le faloit, pour pouvoir être unie avec lui. Comme il ne me restoit plus d'amour pour elle, le caractère de l'honnête-homme se joignant à la pitié, dissipa un reste de dépit. Je lui promis d'employer tous mes soins pour faire réussir ce dont elle me chargeoit. Elle me dit, qu'elle avoit longtems cherché les occasions de me parler, depuis qu'elle savoit que j'étois à Paris, mais que la honte l'en avoit toujours empêchée; & que m'aiant reconnu lorsque je lui avois parlé, elle avoit cru devoir profiter de cette occasion. Je lui demandai sa demeure, elle me l'apprit; & dès le lendemain étant allé voir le Mar-

Marquis de Maiſan, nous primes des meſures ſi juſtes, & nous travaillames ſi efficacement, que trois mois après, Lucinde fut raccommodée avec ſa famille. Jé dois même lui rendre la juſtice d'avoir juſtifié ſa légèreté, par la vive tendreſſe qu'elle a toujours conſervée pour ſon Epoux : ils vivent très heureux, & dans le petit nombre de bons ménages, c'eſt un des plus unis.

La longue converſation que je venois d'avoir, m'avoit fait perdre ma Maitreſſe de vue. Je la retrouvai dans un coin de la Salle avec la Marquiſe & La Mothe, qui m'apprit en particulier le ſujet de ſon abſence. Nous étions ſur le point de ſortir du Bal, lorsqu'un incident imprévu nous y retint encore

encore quelque tems, pour être les témoins d'une Scène des plus plaisantes.

Un Payeur des Rentes de la Maison de ville entretenoit une jeune fille, dont la mère étoit Marchande. Il avoit eu auparavant une autre Maitresse appellée la Boufard, qui aiant chanté dans les Concerts de Province, postuloit pour entrer dans les Chœurs de l'Opéra. Le Payeur des Rentes donnoit largement à ses Princesses, & la Boufard étoit au desespoir qu'une Rivale l'eût bannie de son cœur. Aiant reconnu son Amant & la Marchande de vin, elle ne put modèrer sa colere; à l'abri du masque, elle lui dit mille invectives. Celle-ci, lasse d'endurer, lui donna un soufflet: ce fut-là le

pré-

prélude de la bataille. Elles se saisirent aux cheveux, & se trainèrent impitoyablement au milieu du Bal. Chacun se rangea en cercle pour voir le combat de ces nouveaux Gladiateurs ; l'Amant seul se jetta au milieu de ces deux femmes, & après bien de la peine vint à bout de les séparer. Le spectacle fini, nous nous retirames chez nous sur les cinq heures du matin.

La vie que nous menions à Paris, le Marquis de la Mothe & moi, étoit si gracieuse, que les deux ans que nous y avions passés ne nous avoient paru que deux jours. Nos affaires nous appelloient en Province; mais nous tâchions de reculer notre départ, le plus qu'il nous étoit possible. Nous l'éloigna-

mes encore pendant plus de huit mois ; après quoi il falut nous résoudre à quitter un séjour aussi charmant. Nous partimes vers la fin d'Août, pour nous rendre chez nous. En y arrivant, je m'informai vainemement de votre retraite ; j'allai chez le Baron de Châteaufort, qui m'assura qu'il ignoroit où vous étiez. Vous voyez, mon Cher, que le sort m'a accordé ce qu'il refusoit de m'apprendre, & que j'ai eu le bonheur de vous voir lorsque je l'espèrois le moins.

Le Comte de Poncil aiant fini son récit, les deux Amis, après s'être mutuellement donné de nouvelles marques d'amitié, reprirent le chemin de la maison. Ils trouvèrent Frontin sur leur route, qui venoit

les

les avertir de l'arrivée du Baron de Châteaufort. Je n'avois pas fait réflexion, dit alors le Marquis, que c'étoit aujourd'hui jeudi; c'est le jour ordinairement où le Baron me rend visite. Frontin lui dit qu'il l'avoit instruit que le Comte de Poncil étoit chez lui. Ils se hâterent pour voir leur Ami commun, qui plein de la même impatience, vint à leur rencontre. Poncil lui fit des reproches d'une manière galante, sur le silence obstiné qu'il avoit gardé. Le Baron s'en défendit, par la promesse qu'il avoit donnée au Marquis. Ils arrivèrent à la maison, & après que Poncil eut appris à Châteaufort par quel hazard il avoit retrouvé le Marquis de Mir-

mon, la converſation, en attendant l'heure du ſouper, tomba inſenſiblement ſur le chapitre des femmes. Votre façon de penſer eſt outrée, diſoit Mirmon au Comte de Poncil ; l'infidélité d'une ou deux femmes, & la fragilité de quelques autres, n'a pas dû vous autoriſer à juger qu'elles fuſſent toutes dignes de mépris, & vous ſervir de prétexte à tomber dans le vice que vous leur reprochez. Pour moi, quelque conduite qu'ait eue Clarimonde, je ne pouſſe point à l'extrême mes ſentimens ſur les femmes : je les borne à croire qu'on eſt heureux de ne point les aimer, & ne crois pas que ce ſoit une néceſſité abſolue que d'être malheureux lorſqu'on a le cœur ſenſible. Il s'eſt même trouvé

des

des femmes dont la vertu & la conſtance ont mérité de tenir place dans l'Hiſtoire, & de paſſer juſqu'à nos derniers neveux. Je ne ſaurois, répondit Poncil, convenir de ce que vous dites ; une longue expérience, confirmée par bien des réflexions, m'a perſuadé qu'il n'en étoit aucune qui pût ſoutenir un examen rigoureux ſur la conſtance. Prenons, dit-il, le Baron de Châteaufort pour juger de notre diſpute. J'y conſens, dit Mirmon ; quoique le Baron ſoit outré ſur cette matière, je ſuis certain qu'il ne pourra approuver la thèſe que vous ſoutenez. Je n'ai, répondit Poncil, pour l'en faire convenir, qu'à lui dépeindre une femme depuis le moment qu'elle entre dans la vie, juſqu'à

ce qu'elle en forte. Je suis certain, que sur ce portrait il va reconnoitre toutes celles qu'il à fréquentées.

Dès la plus tendre jeunesse, une fille cherche à plaire, avant qu'elle sache qu'elle veut plaire ; on diroit que la Nature prend soin de l'instruire. Ses yeux sont accoutumés à minauder, sa bouche à sourire agréablement, que son esprit n'est encore occupé que de sa poupée. Dès qu'elle a atteint l'âge de seize à dix-sept ans, son miroir, sa parure, font son unique étude. Quelque sensible qu'elle paroisse pour un Amant qui aura su lui plaire ; elle ne peut rebuter ses autres adorateurs ; ce sont des captifs qui ornent son Triomphe, elle veut toujours les tenir attachés à

son

son char : le cœur eſt pour l'Amant aimé, & les coups-d'œil égarés, les ſouris paſſagers, les minauderies momentanées, pour les autres. Le mariage ne change rien à ſa conduite ; & comme il lui donne plus de liberté à l'abri d'un Epoux ; elle augmente ſa coquetterie, & met ſes galanteries dans une parfaite ſureté. Suivez-la dans l'état du veuvage ; elle ne ſe dément point : contente d'avoir eu un Epoux, elle ne forme plus que des liens paſſagers ; elle joint à la liberté des femmes mariées, toutes les minauderies des jeunes filles, & jouit du privilège des deux états. Le Baron avouera, pourſuivit le Comte, que voilà le fidèle portrait de toutes les femmes qu'il a connu ; & ſi

vous trouvez qu'il leur ſoit avantageux, je n'ai plus rien à répondre.

Je ne vous accorde point, dit le Marquis, que ce que vous venez de dire convienne à toutes les femmes ; je m'en rapporte à vous-même, qui m'avez avoué que Lucinde vivoit de la façon la plus tendre & la plus réſervée avec ſon Mari. Je puis même vous aſſurer que j'ai connu des femmes dans le monde, dont le caractère, la vertu, & la candeur étoient dignes de louange. Il n'eſt pas beſoin d'avoir recours aux ſiècles paſſés, pour en trouver qui ſoient dignes de notre eſtime ; nous en voyons tous les jours : & le Baron de Châteaufort, quelque outré qu'il ſoit au ſouvenir des perfidies

dies de Clorinde, en eſt convenu mille fois avec moi. Si j'oppoſois le portrait de certains hommes, à celui que vous venez de faire des femmes, peut-être verriez-vous qu'il ne leur eſt pas plus avantageux : je ne ſai, continua le Marquis en riant, ſi vous ne vous y reconnoitriez pas un peu. Vous nous ferez ce portrait, répondit Poncil : je ſuis curieux de ſavoir comment vous vous y prendrez, pour trouver chez les hommes la moitié ſeulement des défauts des femmes. Mon Dieu ! dit le Marquis, il ne me ſera pas ſi difficile. Examinons un Petit-maitre, un homme aimable, donnons-lui le nom que vous voudrez, n'importe ; ſuivons-le pas à pas : nous le verrons, fondant ſur

la perfidie, le parjure, le mensonge, sa réputation & son honneur, compter pour de grands exploits vingt femmes trompées. Alte-là, s'écria Poncil, Monsieur l'Avocat féminin : pourquoi voulez-vous que nous ayons plus de constance que les femmes ? Nous faisons bien de nous dépêcher de changer ; c'est à qui plus pousse. Comment ! reprit le Marquis, vous aimez une femme, vous lui jurez que vous vivez pour elle, elle vous donne son cœur ; & vous ne le recevez que pour le tourmenter, & le sacrifier à la prémière-venue ? Plus vous manquez à votre parole, plus vous portez par-tout le desespoir, la fureur, la rage, & plus vous acquérez d'honneur ? C'est-là ce qui s'appelle

être

être homme à bonne fortune, homme aimable, homme galant. Eh que trouvez vous de plus affreux dans le caractère de la Coquette la plus déterminée? Je soutiendrai toujours, mon cher Comte, que la légèreté & l'inconstance sont le partage de la foiblesse humaine. Les femmes ont moins de force pour y résister; mais il est bien des hommes qui les imitent. Je crains l'amour, je le regarde comme une passion violente, dont les suites sont ordinairement dangèreuses; mais je ne saurois me figurer qu'il nous nécessite absolument à être malheureux. Nous avons des exemples du contraire; & si nous avons eu des Maitresses infidèles, n'étendons point leurs fautes sur toutes les

femmes ; contentons-nous que les réflexions que nous avons faites, nous ont mis à couvert de retomber dans nos prémiers égaremens. Je vous dirai plus, ajouta le Marquis : s'il étoit possible que Clarimonde ne fût point infidèle, malgré ma retraite de trois ans, malgré les sentimens d'indifférence où j'ai tâché de m'affermir, je ne pourrois lui refuser mon estime & mon amour. Le Baron de Châteaufort se rangea du côté du Marquis ; il jugea que c'étoit pousser les choses à l'extrème, que de prétendre qu'une passion véritable rendoit toujours malheureux ; & qu'il faloit se borner à soutenir que l'amour faisant plus d'infortunés que d'heureux, la véritable sagesse demandoit qu'on l'évitât.

Pon-

Poncil ne ſe tint point pour bien jugé. J'en appelle, dit-il, à tous les Amans & à tous les Maris de l'Europe; & je parie que dans ce Corps nombreux, il n'y ait pas cent voix qui me ſoient contraires. Enfin, dit-il en riant, vous me permettrez, nonobſtant le jugement de votre Aréopage ſolitaire, de ne point changer d'opinion, juſqu'à ce que je voye par moi-même une démonſtration vivante de la conſtance des femmes.

Frontin aiant ſervi à ſouper, les trois Amis ſe mirent à table. Après leur repas, le Baron de Châteaufort demanda à Poncil ce qu'il penſoit de la vie ſolitaire, & s'il ne regardoit pas comme heureuſe leur manière de vivre. Je vous avouerai fran-

chement, répondit le Comte, que je la trouve un peu trop uniforme. Elle eſt excellente pour une ſemaine; mais je m'ennuyerois beaucoup s'il faloit que je fiſſe tous les jours la même choſe. La diverſité eſt ma deviſe; je n'aime point à ſavoir que ce que je fais aujourd'hui, je le ferai dix ans de ſuite; l'idée de cette continuité diminue tous les plaiſirs. Je crois d'ailleurs que les hommes ſont faits pour la Société: quelque ſecours qu'une perſonne trouve dans elle-même, il eſt impoſſible qu'elle ne regrette dix fois par jour la douceur de la converſation dont elle eſt privée pour la plupart du tems; & quelque reſſource qu'elle trouve dans la lecture, elle ne ſauroit s'en dédomma-

ger

ger : nous sommes plutôt faits pour parler avec les vivans, qu'avec les morts.

Vous êtes, reprit le Marquis de Mirmon, dans une erreur encore plus grande sur ce qui regarde la solitude, que sur le chapitre des femmes ; & cette uniformité qui vous dégoûte, est le bien le plus délicieux que donne la retraite. Comme vous n'avez point contre elle les griefs que vous avez contre le Sexe, j'espère de vous en faire convenir aisément. Voyons les plaisirs que l'on a dans le monde, examinons-les en détail; & nous les comparerons ensuite à ceux dont jouit un homme que la Sagesse a conduit dans un Asyle éloigné de cet énorme cahos.

Trouvez-vous, mon cher

Comte

Comte, qu'il y ait quelque chose de bien charmant à passer les nuits entières dans des débauches outrées, à boire quelquefois jusqu'à perdre l'usage de la raison, & à faire honte à l'Humanité en l'avilissant au-dessous de l'instinct des bêtes, qui ne prennent de nourriture qu'autant qu'il leur est nécessaire? Pensez-vous qu'un Joueur qui consume tous les jours une partie de son bien autour d'un tapis vert, qui se dévore lui-même par la crainte, par l'espèrance, qui se livre au desespoir pour un Six de cœur, & à des mouvemens d'une joie ridicule pour un As qui l'éloigne pour quelque tems de l'Hôpital, ou définitivement il conduit sa famille; pensez-vous, dis-je, qu'on envie son

sort,

ſort, & que ce ſoient-là des plaiſirs bien vifs & bien aimables pour une perſonne à qui il reſte encore l'ombre du raiſonnement ? Croyez-vous qu'un homme capable de réflexion, ſouhaite le ſort d'un Petit-maitre, dont l'occupation unique eſt ſa friſure & ſa parure ; qui n'a pour tout mérite que celui de pirouetter, ſiffler, prendre galamment la main d'une femme, lui dire deux ou trois quolibets dont le bon-ſens murmure ? Seriez-vous flatté du talent que quelques-uns poſſèdent, de médire de l'Univers entier, & d'aller faire dans les quatre coins de la ville la Chronique ſcandaleuſe du Genre-humain ? Ou bien aimeriez-vous mieux être au nombre de ces illuſtres Fainéans,

néans, dont la seule occupation est d'être dans un Caffé, dans une Place publique, ou dans une Assemblée, les Hérauts & les Publicateurs de toutes les Gazettes ?

Quelque ridicules que ces portraits vous paroissent, si vous les examinez, vous les trouverez peints d'après nature, & vous conviendrez avec moi qu'ils renferment le cours de la vie des gens du monde. Ils ont même abusé des plaisirs les plus permis, & ce qui auroit dû ne servir qu'à divertir l'esprit, ils en ont fait usage à pervertir le cœur. Considérez ce Marquis ivre d'amour pour une Chanteuse d'Opéra, qui se ruïne pour une Iphigénie postiche. Campra est la cause innocente de son malheur. La

Mu-

Musique n'est plus pour lui un Art charmant, une douce mélodie; c'est une espèce de venin qui lui communique une maladie, dont il ne guérira que lorsqu'il n'aura plus le sou.

Il y a dans tout un juste milieu; tous les plaisirs qui sont outrés, perdent la moitié de leur prix. On les pousse à l'excès dans le monde: la seule Sagesse connoit le véritable point. Il est difficile de l'acquérir cette Sagesse, dans le tumulte & le trouble; elle fuit les embarras, elle cherche la paix & la tranquillité. Comme elle est le fruit des réflexions, on la trouve aisément dans la solitude. Si la vie uniforme est la seule chose qui peut vous en dégoûter, pour peu que vous l'eussiez éprouvée, vous

sen-

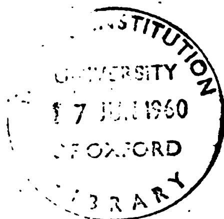
ſentiriez quelle eſt ſa douceur. La règle & l'ordre eſt une ſuite néceſſaire de la prudence & de la raiſon. D'ailleurs, on peut dans la retraite varier ſes plaiſirs, autant & plus que dans le monde. Une trop longue lecture fatigue-t-elle l'eſprit ? on ſe délaſſe par la culture d'un Jardin, où l'œil contemple avec plaiſir un Parterre émaillé de mille fleurs. La Promenade, la Chaſſe, la Pêche ſont de nouveaux plaiſirs ; & s'ils ne ſont pas auſſi vifs que ceux du monde, du moins ne laiſſent-ils jamais de regret, & n'entrainent point après eux une foule de paſſions qui les empoiſonnent. D'ailleurs, je ne dis point qu'on renonce abſolument aux humains ; on peut conſerver dans la retraite un

ou deux Amis, dont la ſage converſation nous tienne lieu de ce fatras ridicule d'inutiles diſcours, qui fait la matière ordinaire des converſations du monde.

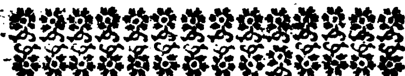
Le Baron de Châteaufort interrompant Mirmon ; Allons-nous coucher, Marquis, lui dit-il : vous ne convaincrez point le Comte, & vous auriez peine d'en faire un Proſélyte de la Philoſophie. Il y auroit moins de peine, repliqua le Comte, qu'à me donner bonne opinion de la fidélité des femmes. Mais à propos de coucher, ajouta-t-il, nous coucherons donc trois enſemble ? Non, repliqua Mirmon, j'ai pourvu à tout. Vous coucherez tous les deux dans mon lit ; Frontin en a dreſſé un autre dans mon Ca-

Cabinet. A la bonne heure, dit le Comte, la prévoyance n'eſt pas mauvaiſe; & ſi nous voulons demain aller de bonne heure à la Chaſſe, ainſi que nous avons réſolu, le plutôt que nous pourrons repoſer ſera le meilleur. Le Marquis de Mirmon ſe retira dans ſon Cabinet, & ſes deux Amis ſe livrèrent auſſi au ſommeil.

Fin de la ſeconde Partie.



ME-



MEMOIRES DE Mr. LE MARQUIS DE MIRMON, OU LE SOLITAIRE PHILOSOPHE.



TROISIEME PARTIE.



DE's que le jour parut, Frontin vint avertir le Marquis qu'il étoit tems de se lever, s'il vouloit profiter de la fraicheur. Ré-

Réveillez, lui dit Mirmon, le Comte de Poncil & Châteaufort. Frontin passa dans leur chambre, il les trouva à demi habillés. Dès qu'ils furent prêts à partir, ils entrèrent dans le Sallon, où le déjeûner étoit prêt; & après avoir pris des forces pour résister à la fatigue de la Chasse, ils suivirent le chemin de la Forêt, dans laquelle aiant trouvé beaucoup de gibier, ils s'enfoncèrent considèrablement. Sur le midi, ils arrivèrent auprès d'une Source. L'endroit leur parut fort propre à se délasser. Frontin étendit sur le gazon une nape, qu'il couvrit d'un pâté, d'un jambon & de plusieurs bouteilles de vin, dont il avoit eu soin de se munir avant son départ. Ho, ho! dit

dit le Comte de Poncil, nous ne mourrons pas de faim, & voilà une alte magnifique. La fatigue aiant augmenté leur appétit, ils firent un excellent repas. Ils étoient prêts à reprendre le chemin de leur retraite, lorsqu'ils entendirent des cris redoublés, accompagnés de plusieurs coups de fusil. Il leur étoit impossible de distinguer clairement ce qu'ils entendoient; mais ils ne doutèrent pas que ce ne fût quelqu'un qui eût besoin de secours. Ils se hâtèrent de se rendre à l'endroit d'où venoit le bruit. Lorsqu'ils commençoient d'en approcher, ils découvrirent un homme qui se défendoit lui seul contre trois; ils en apperçurent un autre étendu mort auprès d'une femme,

me, qui par ſes cris redoublés appelloit le ſecours de quelqu'un. Leur générosité les fit voler à la défenſe d'une perſonne qu'on attaquoit d'une façon ſi inégale. Nous allons vous ſecourir, lui crièrent-ils en courant vers lui le plus vîte qu'il leur étoit poſſible. Lorsque les trois Aſſaſſins les virent venir, deux s'enfuirent dans le plus épais du Bois, un ſeul reſta; mais dès qu'il fut abandonné des autres, ſon ennemi le renverſa par terre. Sa mort ſembla rendre le calme à la femme, qui étoit préſente au combat.

Pendant cet intervalle, les trois Amis étant arrivés, quelle fut leur ſurpriſe de reconnoitre Clarimonde, de voir le Chevalier de Marini bleſſé en plu-

plusieurs endroits & pouvant à peine se soutenir, savourant avec joie le plaisir de voir le Comte de Sansac étendu sans vie à ses piés! Le Marquis de Mirmon, tout Philosophe qu'il étoit devenu, eut peine à contenir ses transports: si son Rival eût été dans une autre situation, il eût vuidé avec lui son ancienne querelle; mais son grand cœur agissant dans cette rencontre, il fut à lui pour le secourir, tandis que Poncil & Châteaufort tâchoient de faire revenir Clarimonde, que la présence de Mirmon avoit fait évanouir. Elle ne causa pas moins de trouble dans l'ame du Chevalier de Marini, & son agitation donnant à la perte du sang une nouvelle force, il

fut dans l'inſtant aux abois, & ſe laiſſant tomber dans les bras du Marquis; Le Ciel, lui dit-il, qui protège toujours l'innocence, a voulu qu'avant de mourir, je pûſſe rendre témoignage à la vertu de Clarimonde. C'eſt moi, Marquis, qui pour vous l'enlever aiant gagné ſa Fille de chambre, ai uſé de force & de ſtratagème. En aiant manqué l'occaſion le jour de notre affaire, je ne différai que jusqu'à la guériſon de ma bleſſure. Les froideurs dont vous croiyez vous appercevoir, étoient l'effet de ſa jalouſie : ma ſœur & moi lui avions perſuadé que vous étiez amoureux de la Baronne de S. Cyr. Elle vous a toujours conſervé une fidélité à toute épreuve, & le jour

jour que je vais quitter n'eſt pas plus pur que ſon cœur. Elle doit me rendre la juſtice de n'avoir jamais voulu abuſer du pouvoir que j'avois ſur elle; & c'eſt pour garantir ſa vertu, que je péris aujourd'hui. Heureux pourtant, d'avoir pu immoler auparavant le plus perfide & le plus infidèle des Amis! Pardonnez-moi, mon cher Mirmon, & oubliez le paſſé. Il tourna à ces mots ſa vue ſur Clarimonde, qu'on tâchoit à rappeller de ſon évanouiſſement; & mourut un inſtant après, les yeux toujours attachés ſur elle.

Cependant le Marquis de Mirmon étoit comme un homme privé de l'uſage des ſens, il ne ſe connoiſſoit plus lui-même. L'état où il voyoit ſa

Maitreſſe, le dernier éclairciſſement que ſon Rival venoit de lui donner, la préſence de trois morts étendus à ſes piés, & dont il en connoiſſoit deux particulièrement; tous ces objets, joints aux mouvemens qui ſe paſſoient dans ſon cœur, le tenoient dans une eſpèce de léthargie. Enfin l'amour qui reprit ſes prémiers droits, ſembla lui rendre la liberté d'agir. Il ſe jetta aux piés de Clarimonde, & voulut lui parler; la voix expira dans ſa bouche; l'état où il voyoit ſa chère Maitreſſe toujours évanouie, lui ôtoit le pouvoir de s'expliquer. A la fin ſa douleur faiſant un effort, il prit la main de Clarimonde, & la ſerrant dans les ſiennes; C'eſt moi, diſoit-il, qui ſuis cou-

coupable : vivez pour me voir effacer par ma conſtance & mon amour mes ſoupçons injurieux. La voix de Mirmon ſembla la rappeller à la vie. Elle ouvrit un œil mourant, & demanda ſi le Chevalier de Marini étoit mort. Mes ſoins n'ont pu le rappeller à la vie, répondit le Marquis. Je ſuis donc, reprit Clarimonde, la perſonne la plus infortunée, & je perds tout eſpoir de pouvoir jamais me juſtifier. Elle alloit retomber dans ſon évanouiſſement, quand Mirmon lui dit, avec les marques de la plus vive tendreſſe : Vous l'êtes entièrement, Madame ; & le Ciel attentif à la juſtification de votre vertu & de votre conduite, a donné le tems au Chevalier d'avouer ſon cri-

me, & d'en dire aſſez pour ôter tout ſoupçon d'avoir conſenti à votre enlèvement. Le croirez-vous, Marquis, dit-elle, & refuſerez-vous d'ajouter foi aux dernières paroles d'un mourant? Vous êtes entièrement juſtifiée dans mon cœur, répondit Mirmon. Souffrez qu'on vous ôte de ces lieux, nous vous conduirons juſques dans notre demeure. Le Baron de Châteaufort & Frontin arrêtèrent le cheval du Chevalier de Marini, qui s'étoit écarté pendant le combat. Le Comte de Poncil détacha d'un arbre voiſin celui du Marquis de Sanſac, il y mit deſſus Clarimonde, que le Marquis & lui ſoutenoient à côté. Châteaufort ſe joignit à eux, & Frontin aiant pris le cheval du Cheva-

valier de Marini, s'en servit pour aller au plus vîte chercher du monde, qui vînt enlever les corps & les transporter dans le Château du Baron, d'où l'on pourroit les faire inhumer sans éclat, & sans que la Justice en fût informée.

Pendant le chemin, Clarimonde paroïssoit si abattue, qu'elle faisoit craindre qu'il ne lui arrivât encore quelque rechute; on fut obligé de la descendre plusieurs fois de cheval, pour la laisser reposer. Elle arriva enfin dans la maison du Marquis. Quelque accablée qu'elle fût, elle parut surprise de la retraite qu'il avoit choisie: depuis son enlèvement, elle n'avoit pu apprendre de ses nouvelles. Qu'il me sera doux, lui dit-elle, de pouvoir me justi-

fier entièrement, en vous apprenant les maux que j'ai essuyés, & la cause funeste qui les a produits! J'ai cru trop légèrement les impostures qu'on inventoit pour vous chasser de mon cœur, & le Ciel m'en a punie. Calmez-vous, belle Clarimonde, répondit Mirmon; vous n'êtes pas dans un état à pouvoir m'apprendre des choses dont le souvenir ne peut que vous émouvoir. Tâchez de donner quelque repos à vos sens agités; nous allons vous conduire dans votre appartement. Elle passa dans la chambre où Châteaufort & Poncil avoient couché la nuit précédente: elle resta seule le tems qu'il faloit pour se mettre au lit; & dès que la bienséance permit aux trois Amis d'y ren-

trer,

trer, Mirmon pria sa belle Maitresse de vouloir prendre un peu de nourriture. Poncil en l'absence de Frontin fit chauffer un bouillon, qu'elle prit & qui aida à la remettre un peu de sa frayeur, & de la fatigue qu'elle avoit essuyée. Châteaufort la supplia de ne point trouver mauvais qu'ils entrassent de tems en tems dans son antichambre, pour savoir la situation dans laquelle elle se trouveroit. Ils passèrent à côté dans le Sallon, pour qu'elle pût reposer plus tranquillement.

Dès que les trois Amis furent en liberté de se communiquer leurs sentimens : Je vous avouerai, dit le Comte de Poncil, que la journée d'aujourd'hui a produit des accidens si

extraordinaires, que quoique je n'aye pas les mêmes ſujets d'agitation que le Marquis, je ſuis dans un état que j'ai peine à débrouiller: la confuſion de mes idées, la rencontre de Clarimonde, la mort du Marquis de Sanſac, celle du Chevalier de Marini, me paroiſſent un ſonge. Que votre ſituation eſt différente de la mienne! repartit le Marquis de Mirmon: vous êtes exemt de la plus violente des paſſions, l'amour n'a point de part à votre trouble; & chez moi c'eſt lui qui conduit mes mouvemens, il eſt rentré dans mon cœur avec plus de puiſſance que jamais. Toutes les réflexions que j'avois faites deviennent inutiles, puiſqu'elles ne tendoient qu'à bannir Clarimonde infidèle de

mon

ſouvenir, & que je la retrouve conſtante au milieu des malheurs, & innocente des fautes dont je l'avois cru coupable. J'entrevois, aux diſcours du Chevalier de Marini, ce qui a cauſé mon malheur; & je vois que j'avois ſoupçonné ma Maitreſſe des crimes de ſa Fille de chambre.

L'inquiétude dans laquelle le Marquis étoit perpétuellement, ne put lui permettre de demeurer plus longtems ſans entrer dans la chambre de Clarimonde. Le Comte l'y ſuivit; ils la trouvèrent accablée de fatigue. Je n'ai pu, leur dit-elle, depuis trois jours goûter les douceurs du ſommeil; celui-ci eſt le plus tranquille, jugez quels doivent avoir été les deux précédens. J'en ai

passé un à me sauver du Château de Sansac ; l'autre dans la Forêt ; vous savez ce qui m'y est arrivé. Quelque effort que je fasse pour me rassurer, il m'est impossible de rendre entièrement le calme à mes esprits. Tâchez, lui dit le Marquis, d'éloigner de votre souvenir toutes les idées qui peuvent vous troubler : rappellez à leur place le plaisir de vous rejoindre à votre famille, & d'en finir les peines par votre retour. Il sera difficile, répondit Clarimonde, que j'attende le sommeil de ma tranquillité ; & je crois, si je puis goûter quelque repos, que ce sera plutôt l'effet de l'accablement où je suis. Le Marquis craignant de la gêner, alla rejoindre le Baron. Frontin,

qui venoit de faire transporter les corps morts dans son Château, lui rendit une Lettre, Quelle nouvelle vous envoye-t-on? lui dit le Comte de Poncil. On m'écrit, repondit Châteaufort, l'avanture la plus plaisante & la plus singulière: elle nous servira d'amusement, en attendant que Frontin nous donne un morceau à souper. La Lettre est du Chevalier du Bourdet, je vais vous en faire la lecture.

LETTRE du Chevalier du Bourdet au Baron de Châteaufort.

Depuis ma dernière Lettre, où je ne pus vous envoyer aucune nouvelle intèressante, il s'est passé dans cette ville une comédie

die à laquelle vous devez prendre part, malgré votre flegme philosophique. Les principaux Acteurs sont Clorinde, Monsieur de . . . Chanoine de la Cathédrale, & le Conseiller Franquin. Je parie qu'à ces noms votre curiosité s'est redoublée, & que vous vous attendez à quelque avanture extraordinaire; vous ne vous trompez point, & je vais remplir votre attente.

Depuis votre retraite subite, dont il vous a plu nous cacher les raisons, Clorinde avoit vécu d'une façon fort retirée; elle alloit très peu dans le monde, & ne voyoit que ses amis les plus particuliers. Le Conseiller Franquin étoit de ce nombre. La liberté qu'il avoit de voir cette Belle très souvent tête à tête, le titre d'ancien ami & de parent qui rendoit ses visi-

visites sans conséquence, avoient caché pendant longtems au Public les sentimens qu'il avoit pour elle; mais il vient d'en être instruit, de la façon la plus éclatante.

Soit que Monsieur le Conseiller pensât sérieusement au sacrement, ou qu'il voulût simplement s'amuser, il n'avoit point contraint son amour à des bornes fort étroites, & passoit une partie de la nuit dans la chambre de Clorinde. Ce manège a duré près de six à sept mois; mais avant-hier lorsqu'il étoit enfermé avec elle, son père est arrivé, escorté de quatre ou cinq Spadassins, & suivi de Monsieur le Chanoine de ... On lui a proposé, de la façon du monde la plus douce & la plus polie, de se laisser casser la tête d'un coup de pistolet, ou d'épouser

sa

sa Maitresse. Il a vainement demandé du tems, assurant que c'étoit son intention; on lui a donné trois minutes pour se déterminer. A la prémière, il a pesté; à la seconde, il s'est adouci; & à la troisième, il a reçu de fort bonne grace le sacrement de mariage, que le Chanoine lui a administré. La cérémonie achevée, son nouveau beau-père, l'Escorte, & le Curé de nouvelle fabrique, lui ont souhaité une parfaite nuit. Apparemment qu'il n'a pas voulu en profiter; car il est sorti un moment après eux, & a été protester pardevant Notaire de la violence qu'on lui avoit faite. Cependant ses Amis lui ont fait comprendre, qu'aiant abusé une fille de condition, il convenoit qu'il l'épousât. L'honneur, le caractère de l'honnête-homme, l'ont en-

entièrement déterminé : il a reçu aujourd'hui sa nouvelle Epouse : tout est calme & paisible. La seule chose qui fasse encore raisonner le Public, c'est la part que le Chanoine a pris dans cette affaire. Voilà toutes les nouvelles que j'avois à vous apprendre, & qui vous intéresseront sans doute. J'ai envoyé chez le Libraire, il n'a point encore reçu &c. Le reste, continua le Baron, sont des choses inutiles, & qui regardent un détail de commissions.

Vous l'avez échapé belle, mon cher Baron, dit le Comte de Poncil, & ce diable de Chanoine me paroit un enragé. Bien vous a pris d'avoir traité l'amour d'une façon plus chaste que le Conseiller ; sans cela vous auriez sauté le pas ; il vous

vous auroit falu essayer du sacrement. Je ne saurois trop me féliciter, reprit le Baron, d'être sorti heureusement d'un aussi mauvais pas. Frontin, qui vint avertir que le souper étoit prêt, interrompit ses réflexions. Mirmon passa dans la chambre de Clarimonde, & voyant qu'elle reposoit, il vint joindre ses Amis. Au sortir de table, le Baron proposa de conduire Clarimonde dans son Château, dès que le jour paroitroit. Nous serons, continua-t-il, à portée d'instruire sa famille, & de recevoir sa mère qui viendra la chercher. Nous n'avons ici ni lit pour nous, ni pour les Etrangers qui pourroient arriver: je partirai quelque tems avant vous autres, pour donner les ordres nécessaires,

faires, & pour faire inhumer les corps du Marquis de Sanſac & du Chevalier de Marini, que Frontin a fait mettre en dépôt. Ils approuvèrent le projet, & la nuit étant déja fort avancée, le Baron ne voulut pas différer à ſe rendre chez lui.

A quatre heures du matin, le Comte de Poncil & le Marquis de Mirmon étant entrés dans la chambre de Clarimonde, ils la trouvèrent éveillée. Le Marquis s'informa avec un empreſſement qui ne lui déplut point, de l'état où elle ſe trouvoit. La laſſitude & l'abattement, répondit-elle, m'ont procuré quelque repos, & je ne conçois pas comment mon trouble & mon agitation n'ont point empêché mon ſommeil. Calmez-vous entière-

ment,

ment, belle Clarimonde, lui dit Mirmon, vous êtes aujourd'hui plus libre que vous ne futes jamais. Le Baron de Châteaufort est parti cette nuit, pour annoncer à votre mère la fin de vos malheurs. Les maux que j'ai essuyés, répondit Clarimonde, sont si présens à mon esprit, qu'il est difficile que j'en efface si-tôt le souvenir. Comme Poncil s'apperçut que cette conversation renouvelloit ses douleurs, il lui apprit pour l'en distraire, le projet qu'ils avoient de la conduire chez le Baron de Châteaufort. Elle l'approuva beaucoup, & les deux Amis l'aiant laissée en liberté, elle s'habilla le plus promtement qu'il lui fut possible, & vint les joindre dans le Sallon des Tableaux. Dès qu'elle

qu'elle y fut, Frontin mit le couvert. Mirmon & le Comte la prièrent de vouloir manger quelque chose ; ils lui représentèrent qu'elle avoit pris très peu de nourriture depuis plus de vingt-quatre heures : elle leur obéit par complaisance, plutôt que par goût.

Cependant plus Clarimonde revenoit de sa prémière surprise, plus elle avoit d'étonnement de voir la demeure du Comte. L'Hermitage galant qu'il avoit choisi pour retraite, lui paroissoit extraordinaire. Elle ne concevoit point ce qui avoit pu l'y conduire. Après avoir formé mille idées qui se détruisoient mutuellement, elle ne put s'empêcher de lui en demander la raison. Eclaircissez-moi de grace, lui dit-elle, Marquis,

quis, par quel hazard vous habitez dans ce Bois. Mirmon ne put s'empêcher de ſoupirer, & lui prenant la main avec une eſpèce de ſaiſiſſement de cœur; J'y ſuis venu, répondit-il, fort peu de tems après votre enlèvement; le deſeſpoir & la mélancolie m'y amenèrent; la raiſon & un dégoût pour toutes les autres femmes m'y retinrent. Quoi! Marquis, reprit Clarimonde, c'eſt pour moi que vous avez vécu d'une manière ſi retirée? C'eſt pour moi que vous avez quitté le monde? Ha! pourquoi n'ai-je pu être perſuadée que vous m'aimaſſiez auſſi ſincèrement, que de maux nous nous fuſſions évités! Funeſte jalouſie! perfide Marini! cruelle Herminie! inſtrumens de mes infor-

fortunes, vous m'avez tous trompée: vous m'avez jettée dans le comble des malheurs, & peut-être bannie pour toujours du cœur de mon Amant. Vous bannir de mon cœur? reprit le Marquis: non, Madame, rien au monde ne sauroit vous en effacer. Vous n'êtes point infidèle, & je suis le mortel le plus heureux. Devez-vous me savoir gré d'avoir vêcu loin du monde, quand rien ne pouvoit m'y plaire? Quelle différence, grand Dieu, de votre situation à la mienne! vous étiez livrée entre les mains d'un Tyran, attentif à vous persécuter. Pourquoi le Ciel, qui le réservoit à périr, le sauva-t-il de mes mains lorsque je le blessai! Quels que soient les maux, repliqua Clarimonde,

où m'a plongé le Chevalier de Marini, je dois lui rendre la justice d'avoir toujours conservé le caractère d'un galant-homme : à l'esclavage près dans lequel il me tenoit, il n'est jamais sorti un instant du respect qu'il me devoit ; & par un destin des plus étonnans, il a perdu la vie pour sauver mon honneur. Clarimonde alloit achever d'instruire entièrement le Marquis de son sort, lorsque Poncil la pria d'en différer l'éclaircissement jusques chez le Baron, où ils devoient se rendre. Frontin avoit préparé les chevaux qu'on avoit amenés la veille. Le Comte prit Clarimonde en croupe, le Marquis servit d'escorte. En arrivant, ils trouvèrent le Baron inquiet de leur retardement ; il craignoit

gnoit qu'il ne leur fût survenu quelque accident. Madame, dit-il à Clarimonde, le plaisir que vous aurez de voir Madame votre mère, ne sera différé que jusqu'au soir. Je viens de lui envoyer un Exprès dans l'instant, & j'espère qu'il sera assez de diligence pour arriver avant la nuit. Elle remercia le Baron de ses attentions & des peines qu'il prenoit, & dès qu'elle se fut reposée quelque tems dans la chambre qui lui avoit été destinée, le Comte de Roncil lui dit : Il dépend de vous à présent, Madame, de nous apprendre les malheurs que vous avez essuyés. Quelque sensibles que soient nos cœurs au récit que vous nous en ferez, nous trouverons un soulagement dans la certitude

de leur fin. Vous me faites plaisir, répondit Clarimonde, de me donner le moyen de me justifier entièrement dans l'esprit de Mirmon; mais apprenez-moi, de grace, auparavant ce que sont devenus les corps du Chevalier de Marini & du perfide Marquis de Sansac. On leur a donné la sépulture, reprit le Baron, & j'ai eu soin, Madame, de faire instruire leurs familles de tout ce qui s'étoit passé. Si la perfidie la plus noire privoit de l'inhumation, ils n'eussent joui de la sépulture ni l'un ni l'autre; mais puisque le Ciel les a punis, je n'étendrai point ma haine au-delà du trépas.

Suite de l'Histoire de Clarimonde.

IL vous souvient, Marquis, continua Clarimonde, de la partie de campagne que vous fites chez ma mère avec la Comtesse de Lignac, le Chevalier de Marini & sa sœur. Ce fut-là le commencement de mes malheurs. Le Chevalier prit du goût pour moi ; il n'osa me le dire, il savoit que ma famille approuvoit les sentimens que vous aviez, & n'ignoroit pas que je n'y étois point insensible. Il fit au commencement, à ce qu'il m'a dit lui-même, tout ce qu'il put pour guérir d'une passion, dont il voyoit qu'il retiroit si peu de fruit ; mais las de combattre inutilement, il résolut de tout

employer pour venir à ſes fins. Il crut qu'un des meilleurs moyens pour pouvoir réuſſir, étoit de vous chaſſer de mon cœur; eſpèrant de s'en rendre plus aiſément le maitre, lorsque vous en ſeriez banni. Il communiqua ſon projet à ſa ſœur, qu'il avoit mis dans ſa confidence; elle le fortifia dans ce deſſein, & lui promit de lui aider. Dès que leur complot fut fait, ils réſolurent de me rendre jalouſe. Sa ſœur me parloit quelquefois de vous & de la Baronne de S. Cyr, d'une manière aſſez vague au commencement; mais dans la ſuite elle s'expliqua plus clairement. Vous ne remarquez point, me diſoit-elle, les aſſiduités du Marquis auprès de la Baronne; pour moi, je vous avouerai que

je les souffrirois à regret, si j'étois à votre place. Je croyois être trop sûre du cœur du Marquis, pour avoir rien à redouter d'une Rivale ; cependant, quelque peu persuadée que je fusse de ce qu'on me disoit, par un funeste penchant dont je ne connoissois pas la cause, je ne pouvois m'empêcher d'écouter les discours de la Marini & de son frère. Cette affection qu'ils sembloient avoir l'un & l'autre pour mes intérêts, leur donna chez moi plus d'accès qu'ils n'y en avoient auparavant. Sous le prétexte de me parler de vous, le Chevalier m'abordoit quelquefois en particulier ; il me demandoit avec un faux air de sincérité, si je profitois de ses conseils ; je lui répondois en plaisantant ; il ne se rebu-

toit point : sa sœur venoit à la charge après lui. Il étoit difficile qu'une jeune personne résistât toujours. Cependant, comme je ne m'étois point apperçue de ces attentions outrées qu'on disoit que le Marquis avoit pour la Baronne, je refusai toujours de croire ce qu'on vouloit me persuader. Puisque vous êtes si prévenue, me dit la jeune Marini, suspendez votre jugement jusqu'à ce que nous retournions à la ville ; vous jugerez par vous-même, & je n'aurai pas de peine à vous faire voir clairement ce que votre bonne-foi vous a caché jusques ici. Tous ces discours me frappoient malgré moi : je fus vingt fois à même de les apprendre au Marquis, & de lui déclarer que je commen-

men-

mençois à être jalouſe; mais un reſte de ménagement & de crainte me retint. Il devint jaloux lui-même du Chevalier de Marini ; la familiarité qu'il avoit contractée avec moi, lui donna quelques ſoupçons : il me les témoigna. Je croyois les ſentimens que Mirmon attribuoit à Marini ſi éloignés de la vraiſemblance, que je le traitai en badinant de viſionnaire. Vous êtes fou, lui dis-je, Marquis, & me rendez-vous ſi peu de juſtice ? J'aurois dû profiter de cette occaſion pour m'éclaircir avec lui ; mais les conſeils qu'on m'avoit donnés, avoient trouvé place dans mon cœur. J'attendois avec impatience de retourner à la ville, pour examiner ſa conduite & celle de ma prétendue

Rivale. Peu après, nous partimes de la campagne. Le prémier jour que je fus chez la Comtesse de Lignac, la Baronne de S. Cyr y vint. Ma perfide Amie prit le soin de me faire appercevoir de vingt choses, qui tout indifférentes qu'elles étoient, devenoient considèrables pour une personne aussi prévenue que je l'étois. Dès-lors j'avalai à longs traits le poison qu'on m'offroit ; je me livrai peu à peu à la jalousie la plus violente. Je voulois quelquefois m'expliquer avec le Marquis, & le faire décider entre moi & ma Rivale ; mais un moment après, ma fierté ne pouvoit consentir à un éclaircissement si mortifiant. Que deviendrai-je, me disois-je à moi-même, s'il prononce en faveur

veur de la Baronne? Je ſentois que je l'aimois, tout inconſtant que je le croyois. Il m'étoit plus doux d'être dans une incertitude cruelle, que de riſquer d'être éclaircie de mon malheur.

Un ſoir que j'étois dans un état auſſi triſte, le Ciel ſembla m'offrir l'occaſion de ſavoir quel étoit mon ſort. Le Marquis continuoit d'être jaloux du Chevalier; comme il ne pouvoit ſavoir d'où venoit la familiarité avec laquelle je lui parlois, l'attribuant aux mêmes raiſons que je me figurois être la cauſe de ſes attentions pour la Baronne, il m'en parla un jour chez la Comteſſe de Lignac. Nous étions ſur le point de découvrir nos peines; notre union, & la perte de nos enne-

mis eût suivi cet éclaircissement. La perfide Marini s'apperçut de notre entretien, & jugeant qu'elle pourroit ruïner les affaires de son frère, elle nous aborda, & nous força par sa présence à changer de conversation. Peu de jours après, le père du Marquis étant mort, sa douleur le retint longtems dans la retraite ; je n'eus que très peu de ses nouvelles. Son absence donna plus d'aisance à ses ennemis ; ils virent qu'ils devoient profiter de ce tems pour porter les derniers coups. Ils gagnèrent ma Fille de chambre, & lorsqu'ils l'eurent mise dans leurs intérêts, ils inventèrent pour achever de me perdre, la plus noire perfidie. Le Chevalier de Marini me dit, qu'il avoit appris que la dou-

douleur qui retenoit le Marquis chez lui, n'étoit point aussi grande qu'on le disoit dans le Public, puis qu'il alloit toutes les nuits chez la Baronne de S. Cyr, & que ses visites n'avoient commencé que depuis le départ de son mari pour S. Malo. Je vous avouerai, continua Clarimonde, que ce discours me perça le cœur. Eh quoi! m'écriai-je, le traitre pousse jusques-là sa perfidie & sa dissimulation? Non, dis-je un instant après, il n'est pas possible; il faut qu'on vous ait abusé: je connois le Marquis, son cœur n'est point capable de cette noirceur. Je ne vous dirai point, répondit Marini, que je l'ai vu moi-même; peut-être refuseriez-vous encore d'en croire mes yeux; mais,

Madame, éclairciſſez-vous-en par vous même ; vous avez votre Fille de chambre à qui vous avez accordé votre confiance, ordonnez-lui d'examiner la choſe & de vous en inſtruire. Je me charge de lui faire voir moi-même le Marquis entrant dans le logis de la Baronne.

Accablée de ce que j'entendois, & ſaiſie de douleur, je crus que la preuve convaincante de l'infidélité du Marquis m'aideroit à me conſoler. Dans le dépit que je ſentois, j'aurois voulu moi-même aller le ſurprendre à la porte de ma Rivale; mais il m'étoit impoſſible : je couchois dans l'antichambre de ma mère, & ſa ſévérité ne ſouffroit pas que je m'éloignaſſe d'elle un inſtant.

Je

Je consentis à ce que vouloit le Chevalier de Marini ; j'ordonnai à Herminie de le suivre à minuit. Elle sortit à cette heure du logis, & ne revint que trois heures après. Madame, me dit-elle, il n'est que trop vrai, vous êtes trahie, & j'ai vû le Marquis entrer chez votre Rivale. J'ai eu la patience de voir l'heure où il en sortiroit ; il vient de se retirer depuis peu. Je ne pus retenir mes larmes au récit d'Herminie. Eh quoi ! lui dis-je, qu'avois-je donc fait pour être trompée si cruellement ? Pourquoi le perfide s'est-il fait un plaisir de me percer le sein ? L'ingrat juroit qu'il ne vivroit que pour moi, & j'ai cru ses sermens. Hèlas ! il n'avoit pas de peine à me tromper ; j'igno-

gnorois la feinte & l'artifice; & lorsque sa bouche me disoit qu'il m'aimoit, je croyois qu'elle étoit, comme la mienne, l'interprète du cœur.

Le lendemain, je vis le Chevalier de Marini chez la Comtesse de Lignac. Le Marquis est un traitre, lui dis-je; mais je veux le punir plutôt par mes mépris que par ma colère, & qu'il ignore que j'ai été sensible à sa perfidie. Je serois, continuai-je, au desespoir qu'il apprît la foiblesse que j'ai eue de le faire suivre; sa vanité seroit flattée: il faut qu'il attribue mon indifférence à son peu de mérite, & non pas à son infidélité. Le Chevalier de Marini, qui craignoit que je n'en vinsse à un éclaircissement avec Mirmon lorsque je

le-

le reverrois, me fortifia dans ce deſſein; il me dit que je devois ménager la famille de la Baronne, que le moindre éclat que je ferois retomberoit en partie ſur moi; enfin il me réduiſit au point de diſſimuler, & de lui jurer que je ne parlerois jamais de ce qu'il m'avoit appris.

Quelque tems après cette fauſſe confidence du Chevalier, le Marquis fit agir auprès de ma mère pour conclurre notre établiſſement. Je fus ſurpriſe d'apprendre les démarches qu'il avoit faites; je ne pouvois les accorder avec ſon inconſtance. J'appris qu'on lui avoit propoſé des partis très avantageux, & qu'il les avoit refuſés. Il ne me vint jamais dans l'eſprit que le Chevalier de

Ma-

Marini m'eût trompée ; je pensai que l'amour du Marquis pour la Baronne avoit été une de ces tendresses passagères, que les hommes ne regardent pas comme une infidélité. Je ne voulus point cependant précipiter les choses ; & pour m'en éclaircir tout-à fait, je demandai deux mois de délai à ma mère. Mirmon, qui n'avoit pu me voir depuis la mort de son père, & qui ignoroit ce qui se passoit, fut très surpris de mes refus ; il les attribua à mon inconstance, & dès que la bienséance lui put permettre de me voir, il ne put s'empêcher de m'en faire des reproches dans les termes les plus vifs. Comme j'avois le cœur ulcéré des rendez-vous de la Baronne, je ne fus pas

la maitresse de mes prémiers mouvemens ; je lui répondis assez fièrement : au-lieu de nous éclaircir mutuellement, nous nous brouillames de nouveau. Le Marquis, apparemment par dépit & par vengeance, affecta d'être touché effectivement de la Baronne. Je voulus lui faire croire de mon côté, que le Chevalier de Marini ne m'étoit point indifférent ; & nous travaillames, sans le savoir, au bonheur de nos ennemis & à notre infortune.

Il y avoit près de deux mois que nous vivions très froidement. Ma mère entra un matin dans ma chambre, lorsque j'étois encore au lit. Ma fille, me dit-elle, je viens d'apprendre une nouvelle bien chagrinante : le Marquis de Mirmon

&

& le Chevalier de Marini ont eu une affaire cette nuit dans notre rue ; Marini eſt bleſſé très dangèreuſement, & l'on ignore ce qu'eſt devenu le Marquis. Je vous crois trop ſage & trop prudente, pour avoir donné occaſion à ce malheur ; mais je vous avouerai, que je crains les raiſonnemens du Public. On dit que vous êtes la cauſe innocente de ce combat, & je ne conçois pas, après les réponſes favorables que j'avois fait donner à Mirmon, ce qui peut l'avoir porté à cette extrémité. Le diſcours de ma mère m'affligea beaucoup ; je commençai dès-lors à deviner une partie de la tromperie qu'on m'avoit faite : l'heure où le Marquis s'étoit battu, la vengeance qu'il avoit voulu pren-

dre

tre d'un homme qu'il croyoit son Rival, la rue où cette affaire s'étoit passée, l'envie du Chevalier à vouloir me persuader que j'étois trahie: tout cela m'ôta le bandeau qui me couvroit les yeux. Je rappellai certains discours de Marini, auxquels je n'avois pas d'abord fait réflexion, & je crus qu'il pourroit bien être amoureux. Dès que sa blessure fut guérie, il me vit chez la Comtesse. Sa sœur, qui l'avoit soigné pendant sa maladie, & qui n'y étoit point venue jusqu'à ce jour, me proposa de m'aller promener avec elle dans le Jardin; je ne pus m'en défendre. A peine y fumes-nous, que le Chevalier nous joignit. Madame, me dit-il, les bontés dont il vous a plu m'honorer, ont

mis mes jours en danger ; je n'aurois pu cesser de vivre pour une plus belle cause : Mirmon a cru que j'étois son Rival..... Comme il alloit poursuivre, je ne pus m'empêcher de l'interrompre. Il s'est trompé, lui dis-je, & c'est moi qui innocemment ai occasionné votre dispute : peut-être n'eussé-je pas dû le croire si coupable, & je lui eusse rendu plus de justice. Quoi ! Madame, répondit le Chevalier, pensez-vous que j'aye voulu vous en imposer ? Mais quel intérêt, repliquai-je, aviez-vous à le faire croire coupable ? S'il est vrai qu'il soit aussi amoureux de la Baronne que vous le dites, pourquoi sa jalousie l'a-t-elle porté à avoir une affaire avec vous ? Enfin, continuai-

je,

je, il est inutile d'entrer maintenant dans ce détail ; je vous prie seulement de vouloir oublier ce qui s'est passé avec le Marquis ; je veux, lorsqu'il reviendra, que ce soit moi qui vous raccommode, puisque c'est à mon sujet que vous vous êtes brouillés. Je n'ai rien à vous refuser, Madame, répondit le Chevalier ; & dès que cela pourra vous plaire, je ferai toutes les avances de mon côté. Il dissimula si bien, & je crus entrevoir tant de franchise dans son procédé, que je ne doutai point que je ne me fusse trompée, lorsque j'avois soupçonné qu'il étoit amoureux. Je ne demeurai pas longtems à être éclaircie du contraire.

La conversation que j'avois eue

eue avec Marini, lui fit connoitre que toutes ses perfidies n'avoient pu effacer le Marquis de mon cœur. Il jugea qu'il devoit avoir recours à des moyens plus violens, qu'il avoit déja mis en usage. Il avoit voulu m'enlever le jour qu'il fut blessé: ma Fille de chambre, qu'il avoit engagée dans ses intèrêts, l'aidoit dans son dessein: tout étoit prêt à réussir, lorsque le Marquis le surprit, dans le tems qu'il alloit avertir les gens qu'il avoit destinés à cette entreprise. Il espèra de mieux réussir une seconde fois, & la crainte du retour de son Rival le résolut à se hâter. Ma mère se couchoit ordinairement avant moi, & comme nous étions dans le fort de l'Eté, je me prome-

nois

nois au Jardin pour joüir de la fraicheur de la nuit. Il étoit onze heures, & j'étois prête à me retirer ; lorsqu'on ouvrit une porte du Jardin, qui donnoit dans la rue. Quatre hommes masqués me ſaiſirent, & me mirent un mouchoir dans la bouche pour m'empêcher de crier. Je fus enlevée, & ma Fille de chambre qui ſe promenoit avec moi ; ſans qu'il me fût poſſible d'appeller quelqu'un au ſecours, & ſans que les gens qui étoient dans le logis puſſent s'en appercevoir. Dès que ces hommes qui me tenoient dans leurs bras m'eurent portée à deux cens pas, ils me mirent dans un caroſſe, auquel au-lieu de glaces on avoit mis des planches. Ils entrèrent deux dedans, pour nous

garder moi & ma Fille de chambre. Lorsqu'on nous eut rendu l'usage de la parole, nous fîmes des cris étonnans ; elle paroissoit aussi affligée que moi. Mon desespoir augmentoit, plus nous nous éloignions de la ville. Enfin après avoir marché jusques vers les cinq heures du matin, nous arrivames dans une maison de campagne bâtie dans un lieu désert. Je ne savois à quoi j'étois destinée, je ne pouvois connoître qui m'avoit fait enlever : tantôt je soupçonnois Mirmon : quelquefois je jettois les yeux sur son Rival. J'en fus éclaircie, dès qu'on m'eut conduite dans mon apartement. Un de mes Ravisseurs se démasqua, & quel fut mon desespoir en voyant le Chevalier de Marini ! Quoi, traitre !

traitre! lui dis-je, c'eſt toi qui m'arraches du ſein de ma famille, qui m'enlèves à ma mère, qui violes tous les droits les plus ſacrés! Qu'eſpères-tu de ta déteſtable action? tu peux m'ôter la vie; mais pour l'honneur, je ſaurai le conſerver par ma mort. Vous jugez mal de l'amour le plus tendre, me répondit le Chevalier, & je n'abuſerai jamais du pouvoir que j'ai ſur vous; c'eſt par les reſpects les plus profonds, par l'attention la plus ſoumiſe, que je veux réparer la violence que je vous fais. Et pourquoi me la fais-tu, lui dis-je, cette violence? qui t'a forcé à manquer au caractère de l'honnête-homme? S'il eſt vrai que tu m'aimes, penſes-tu que ce ſoit le moyen de te rendre maitre

de mon cœur, que de m'outrager aussi sensiblement ? Ramène-moi chez ma mère, connoi ton crime, répare ta faute ; peut-être alors me paroitras-tu moins odieux. Si j'avois eu, répliqua-t-il, quelque espoir de bannir mon Rival, je n'eusse jamais porté les choses à l'extrémité : mais enfin, Madame, le pas est fait ; n'espèrez point que je change de dessein. J'ai trop d'amour, pour consentir jamais à vous voir dans les bras d'un autre ; & si j'ai le malheur de ne pouvoir jamais vous fléchir, du moins aurai-je la consolation de ne pas savoir mon Rival heureux. Quoi ! perfide, lui dis-je, tu veux donc me retenir éternellement dans l'esclavage ? c'est donc-là cette amitié sincère que tu di-

disois avoir pour moi? est-ce-là la fin & le but de ces conseils empoisonnés, que j'ai trop crus pour mon malheur? Et quel droit as-tu sur moi, pour me retenir prisonnière? Il dépendra de vous, reprit le Chevalier, de finir votre esclavage dès aujourd'hui, & de me faire un sort au-dessus de mes espèrances; le don de votre main . . . . . Le don de ma main! m'écriai-je sans lui donner le loisir d'achever: ha! je mourrai cent fois plutôt. Quelle que soit ta barbarie, elle ne me fait point trembler; je saurai bien me garantir de tes fureurs; & je te jure dès ce moment, que l'instant où tu perdras le respect, sera celui où je perdrai la vie. Je vous ai déja dit, reprit le Cheva-

lier, que vous étiez ici comme chez votre mère ; mon amour, Madame, veut vous fléchir, & non pas vous contraindre. Banniſſez la crainte que peuvent vous inſpirer les ſuites de votre enlèvement ; il n'en aura point d'autre, que les inquiétudes & les chagrins, que vous donne l'abſence de votre famille. Il dépendra de vous, quand vous voudrez, de finir nos malheurs communs.

Quelques promeſſes que me fît Marini, continua Clarimonde, je demeurai pluſieurs jours dans une agitation inexprimable ; j'étois ſans ceſſe noyée dans les pleurs. L'eſpoir qu'on découvriroit l'endroit où j'étois, & qu'on m'arracheroit des mains de mon Raviſſeur, étoit ma ſeule conſolation. Je la

la perdis dans la suite, lorsque je vis qu'il s'étoit écoulé près d'un mois sans qu'il y eût aucun changement à ma fortune. Les jugemens que Mirmon, ma famille, & le Public feroient de mon enlèvement, mettoient le comble à mes chagrins. Je suis, disois-je, la fille la plus malheureuse du monde; je perds un Amant qui m'aimoit, je perds une mère dont j'étois la consolation, je perds l'estime & l'amitié de tous les deux; & je suis moi-même la plus à plaindre, & mon sort est cent fois plus triste que le leur. Herminie ma Femme de chambre, dont j'ignorois la perfidie, tâchoit de me consoler; elle me représentoit sans cesse, que je devois me calmer, puisque je voyois que je

n'avois rien à craindre des emportemens de Marini ; elle tâchoit de diminuer une partie de la rigueur de mon état. Marini employoit lui-même tout ce qu'il croyoit capable de m'en adoucir l'amertume. J'avois tout ce qu'on pouvoit souhaiter. Le Chevalier même n'osoit entrer trop souvent dans mon apartement, de peur de m'affliger par sa présence.

Près de huit mois s'étoient écoulés, lorsqu'Herminie, qui se lassoit apparemment de la solitude, me tint un jour un discours, qui me donna quelque léger soupçon qu'elle ne fût dans les intérêts de Marini. Madame, me dit-elle, est-ce que nous passerons les plus beaux de nos jours dans l'esclavage ? serons-nous con-

dam-

damnées ſans l'avoir mérité à une éternelle priſon ? Je vous avouerai que ſi j'étois à votre place, je voudrois changer de ſort & de ſituation. Vous aimez le Marquis de Mirmon ; mais, Madame, croyez-vous qu'il penſe encore à vous ? vous figurez-vous que votre enlèvement, auquel il croira que vous avez conſenti, ne vous ait point banni de ſon cœur ? Peut-être a-t-il lui-même pris un autre engagement ; & dans le tems que vous ſouffrez pour lui, il eſt tranquille, il ne penſe point à vous.

Ce diſcours me ſurprit infiniment. Qui vous a inſtruite, lui dis-je, des ſentimens du Marquis ; & depuis quand vous ai-je priée de me donner des conſeils ? Ecoutez, Herminie, quand

quand Mirmon ne penseroit plus à moi, quand mon esclavage devroit être éternel, rien ne sera capable de changer les sentimens d'aversion que j'ai pour le Chevalier : gardez-vous d'ouvrir jamais la bouche sur cet article, ou je croirai que vous êtes vendue à mon Persécuteur. Ma réponse l'aïant surprise, elle me jura que c'étoit la seule amitié qu'elle avoit pour moi, qui l'avoit portée à me donner un conseil qui m'eût rendue à ma famille, & qu'elle voyoit bien qu'elle seroit prisonnière autant de tems que je la serois, mais qu'elle ne voudroit pas me quitter si Marini lui rendoit la liberté. Quoi qu'elle pût me dire, je commençai dès ce jour à soupçonner que mon

mon Raviſſeur l'avoit gagnée depuis mon enlèvement ; car je ne penſai jamais qu'elle y eût donné les mains. Cependant Marini étoit toujours plus amoureux ; il ſembloit que mes dédains & ma fierté augmentaſſent ſa paſſion. Eh quoi ! me diſoit-il, ne pourrai-je jamais vous toucher ? mes ſoins, mes pleurs, ma conſtance, rien ne ſauroit vous fléchir ? Vous m'accuſez de cruauté & de tyrannie : fus-je jamais ſi cruel & ſi tyran que vous l'êtes ? Quel charme trouvez-vous dans le ſouvenir d'un homme, que vous ne devez point éſpèrer de revoir ? Vous êtes ſéparée de vos parens, de vos amis, hors du ſein de votre famille, retenue priſonnière. Vous pouvez, quand vous vou-

drez, vous affranchir de ces maux; il dépend de vous de les finir dans l'inſtant, vous n'avez qu'à dire un mot. Vous aimez mieux en vous rendant infortunée, m'aſſocier à vos tourmens, que de changer d'état en me rendant heureux.

C'eſt vainement que vous vous flattez, lui répondis-je, d'ébranler les ſentimens de mon cœur; rien ne peut me parler pour vous, tant que je ſerai dans l'eſclavage; rendez-moi libre, effacez votre crime par votre repentir; je verrai alors à quoi je me déterminerai. Hé bien, Madame, répondit le Chevalier, il eſt écrit que nous nous rendrons mutuellement malheureux; moi par trop d'amour, & vous par trop de cruauté. Continuez d'être inflexible,

ble, & je perſiſterai de mon côté dans la ferme réſolution de ne point vous rendre la liberté : vous vivrez pour m'accabler de mépris, & moi pour être votre Tyran.

Il y avoit une année que j'étois dans cette triſte ſituation; je penſois être deſtinée à une captivité éternelle; je n'avois plus aucun eſpoir, & j'étois réſolue d'épuiſer les rigueurs de la plus cruelle infortune, plutôt que d'épouſer le Chevalier : lorsqu'il entra un jour dans ma chambre, avec un air embarraſſé. Madame, me dit-il, il faut que vous ſouffriez qu'on vous change de demeure; je ſuis forcé malgré moi de vous arracher de ces lieux; je pourrois vous perdre, ſi vous y reſtiez plus longtems : ainſi

ainsi vous voyez quel intérêt j'ai à vous mener dans une Terre à dix lieues d'ici, Vous y serez plus librement ; c'est dans le Château d'un de mes Amis ; sa compagnie aidera à dissiper votre mélancolie. Ce n'est donc point assez, lui répondis-je, des maux que j'endure ; vous voulez rendre un tiers, témoin de ma honte & de mon chagrin ? Je suis aussi fâché que vous, Madame, répliqua le Chevalier, de mettre quelqu'un dans ma confidence; mais comme j'ai des avis certains qu'on viendra peut-être vous chercher ici avant la fin du jour, j'ai été forcé d'avoir recours à un Ami pour m'assurer contre ce qui peut arriver. Quelque prière que je fisse de nouveau au Chevalier, on me

mit

mit dans un carosse, & l'on me mena au grand trot des chevaux, chez le Marquis de Sansac. Je ne le vis point les prémiers jours; mais il me fit demander dans la suite, si je ne trouverois pas mauvais qu'il vînt me faire la révérence. Quelque piquée que je fusse contre lui, de ce qu'il se prêtoit à la cruauté & à la perfidie de son Ami, l'espèrance que j'eus de pouvoir le mettre dans mes intèrêts, lui fit obtenir la grace qu'il me demandoit. Il s'excusa d'abord de ce qu'il étoit complice, en quelque façon, du crime de Marini; il prétexta l'ancienne amitié qui les unissoit; il ajouta, qu'après l'éclat que mon affaire avoit causé, je n'avois rien de mieux à faire que d'épouser Marini: que

quand même il me rendroit la liberté, je n'aurois point d'autre parti pour réparer mon honneur. Qu'il me rende à ma famille, lui répondis-je, qu'il me rende à moi-même ; & puis je verrai ce que j'aurai à faire : tant que je serai sa captive, je le regarderai comme mon Tyran. Il ne dépendra pas de moi, me dit le Marquis de Sansac, & je vous promets d'y travailler. En effet, je fus à n'en pas douter, qu'il avoit agi, mais inutilement, auprès du Chevalier. L'espèce de service qu'il m'avoit rendu, me força à recevoir ses visites : j'espèrai même dans la suite, par les égards qu'il auroit pour moi, de l'amener au point de m'aider à fuir de ma prison. Je

ſus bientôt à quoi je devois m'en tenir. Sanſac étoit devenu amoureux ; toute l'amitié qu'il avoit pour Marini, ne l'empêcha point de devenir ſon Rival ; & comme il étoit d'un caractère vif & préſomptueux, il ne tarda pas longtems à s'expliquer clairement. Madame, me dit-il, il eſt un autre moyen pour finir votre eſclavage, que celui d'épouſer le Chevalier : peut-être ne l'approuverez-vous pas ; mais il dépend de vous de rompre vos chaînes, en dépit de votre Tyran. Ha ! lui dis-je, Marquis, comptez qu'il n'eſt rien que je ne faſſe, rien que je ne tente, pour rejoindre ma famille : vous trouverez en moi un cœur reconnoiſſant, & je n'oublierai jamais que je vous dois mon

bon-

bonheur. Madame, repliqua le Marquis, j'aime trop, pour me borner à la simple reconnoissance; c'est l'amour & non pas l'amitié, qui peut briser vos fers. Si ma main peut vous plaire, en l'acceptant elle vous rendra libre. Je fus si indignée de ce discours, que je ne pus m'empêcher de répondre avec le dernier mépris. Je suis, lui dis-je, si outrée contre un si lâche procédé, que j'aimerois cent fois mieux être toute ma vie l'esclave de Marini, que de devenir libre avec vous.

Je ne croyois pas, reprit Sansac, mériter votre haine jusqu'à ce point: cependant votre emportement ne change rien aux sentimens de mon cœur, & pour vous montrer

que

que je suis plus généreux que vous ne pensez, je consens à vous remettre entre les mains de votre mère, sans exiger aucune récompense; vous déciderez en liberté de ce que j'aurai mérité. Généreux Marquis, lui dis-je en versant un torrent de larmes, s'il est vrai que vous soyez dans ces sentimens, attendez tout de ma reconnoissance. Je ne puis vous donner un cœur qui n'est plus à moi; mais si l'amitié la plus tendre peut vous tenir lieu de quelque chose, soyez assuré que vous me servirez dessormais de frère. Je tiendrai exactement ma parole, reprit Sansac: tâchez de dissimuler, pour éloigner tout soupçon de Marini; & laissez-moi conduire le reste.

Deux

Deux ou trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels j'attendois l'heureux inſtant de ma liberté; lorsque ma Femme de chambre ſe jetta un matin à mes piés. Madame, me dit-elle en pleurant, j'ai deux ſecrets à vous révéler; mais il faut que vous me promettiez de me pardonner l'offenſe que je vous ai faite. Il ne m'en falut pas davantage, pour pénétrer une partie de ce qu'elle vouloit m'avouer. Ha malheureuſe! m'écriai-je, vous êtes la cauſe de tous mes maux. Il eſt vrai, Madame, me dit-elle, je vous ai trahie, j'ai prêté la main à votre enlèvement, je vous ai dit un menſonge lorsque j'aſſurai d'avoir vu entrer le Marquis chez la Baronne; mais, Madame, ſi ce que je

vous

vous ai fait peut ſe réparer, je vais vous apprendre une choſe dont vous devez profiter. Depuis trois mois que nous ſommes ici, le Valet de chambre du Marquis de Sanſac a pris du goût pour moi : comme il eſt fort à ſon aiſe, & que c'eſt un parti avantageux, je ne l'ai point rebuté. Il vient de me déclarer en ſecret , que ſon Maitre doit demain nous enlever toutes les deux, pendant que le Chevalier de Marini ſera à la Chaſſe. Ce qu'Herminie me diſoit me fit frémir ; l'horreur que je conçus pour le perfide Sanſac s'augmenta par la crainte que mon honneur couroit avec lui. J'étois dans un trouble & dans un accablement mortel : l'extrémité où je me voyois réduite me fit

fit prendre la résolution d'avoir recours à mon Persécuteur. J'envoyai dire à Marini que j'avois à lui parler. Dès qu'il entra dans ma chambre ; Je veux, lui dis-je, vous avoir plus d'obligation que vous ne m'avez fait de mal : sauvez-moi l'honneur, Chevalier, en m'ôtant de ces lieux ; votre perfide Ami doit m'enlever demain. Herminie lui fit alors un récit circonstancié de tout ce qu'elle avoit appris. Ha ! traitre, tu mourras ! s'écria le Chevalier : & je vais dans ton sang noyer mon injure & ta perfidie. Il étoit sur le point de se porter aux plus grandes extrémités, lorsque je lui remontrai, qu'il étoit seul contre Sansac & tous ses Domestiques ; qu'il faloit dissimuler ; que son Ami n'étoit

toit pas assez généreux pour ne point se servir de ses avantages ; qu'un éclat n'aboutiroit qu'à le faire égorger, & à me laisser en proie au plus malhonnête-homme de la Terre. Sauvons-nous, lui dis-je, cette nuit : vous avez vos chevaux ici, dites à votre Laquais de les tenir prêts ; je monterai en croupe derrière vous ; contente de conserver mon honneur, j'irai dans quelle nouvelle prison vous voudrez. Marini se jetta à mes piés, & fondant en larmes ; Non, me dit-il, vous retournerez chez vos parens, c'est trop vous faire souffrir ; il vaut mieux que je meure, & que votre infortune finisse. C'en est fait, le dessein en est pris ; ou je serai sans vie, ou vous serez après-demain avec votre

votre mère. Lorsque tout le monde sera retiré, nous partirons sur la minuit pour la ville. Marini me tint parole. Dès que Sansac & ses gens furent endormis, je descendis dans la cour avec le moins de bruit que je pus ; ma Femme de chambre me suivit ; je montai en croupe derrière le Chevalier, & elle derrière son Laquais, & nous marchames le plus vîte qu'il nous fut possible. Dès que le jour parut, nous nous enfonçames dans la forêt, pour n'être point apperçus, ne doutant pas que Sansac ne nous poursuivît. Nous marchames toute la journée & une partie du lendemain, sans nous reposer qu'autant de tems qu'il en faloit pour laisser manger les chevaux. Le Laquais avoit eu soin

ſoin de porter beaucoup d'avoine, pour n'être point obligé d'aller ſur les grands chemins ni dans les villages. La Forêt, comme vous ſavez, aiant trente lieues de profondeur & aboutiſſant à la ville, nous comptions y arriver à l'entrée de la nuit; lorsque nous fumes attaqués par le Marquis de Sanſac & trois autres. Marini ne s'étonna point du nombre. Nous mimes pié à terre, dès que nous les apperçumes venir à nous. Ma Fille de chambre s'enfuit dans le plus épais du Bois; je voulois en faire autant, mais la force me manqua, & je ne pus avoir recours qu'à mes cris. Le Laquais du Chevalier fut d'abord tué; vous avez vu le reſte du combat, & vous ſavez mieux que moi

comment il s'est passé, la frayeur m'aiant presque ôté l'usage des sens.

Au récit de Clarimonde, le Marquis de Mirmon avoit été tour-à-tour agité de toutes les passions ; l'amour, la jalousie, la crainte, la colère, le dépit, suivoient les situations où sa belle Maitresse s'étoit trouvée. Il lui exprima par les sentimens les plus tendres, combien il étoit sensible au plaisir de la revoir ; il alloit lui apprendre de quelle douleur il avoit été pénétré à la nouvelle de son enlèvement, lorsqu'on vint avertir que la mère de Clarimonde étoit prête d'arriver. Elle ne put se contraindre, & volant à la porte du Château, elle y trouva cette mère si chère qui descendoit du carosse.

se. Le plaisir & la joie leur ôta à toutes deux l'usage de la voix; elles restèrent longtems embrassées dans un saisissement muet, qui ne fut interrompu que par leurs larmes. Ha ma fille! que de peine m'a donné votre absence! elle m'a réduite aux portes du trépas, & le Ciel ne m'a conservée, que pour me donner la consolation d'apprendre votre innocence. La crainte de perdre votre amitié, lui répondit Clarimonde, étoit ma principale douleur; mon esclavage ne me paroissoit point aussi affreux, que l'idée de passer pour coupable dans votre esprit. Elle fit ensuite le récit des principaux accidens qu'elle avoit racontés aux trois Amis, & dont sa mère étoit instruite en gros

par la Lettre du Baron de Châteaufort. Sa mère lui apprit à ſon tour les perquiſitions inutiles qu'on avoit faites pour la trouver. Elle lui dit qu'on avoit envoyé des Couriers ſur les Frontières de tout le Royaume, & qu'on avoit continué juſqu'aujourd'hui les recherches : qu'aiant appris qu'elle n'avoit point paſſé dans les Païs Etrangers, on l'avoit fait chercher dans la Province & dans les lieux circonvoiſins de la ville, ſans pouvoir pénétrer le lieu ſolitaire & déſert où on l'avoit confinée, dont la maiſon n'appartenoit point en propre à Marini : qu'il faloit qu'inſtruit de cette recherche, il eût eu peur qu'on ne la trouvât à la fin, & qu'il s'étoit réſolu par précaution de la chan-

ger

ger de demeure. Comme cette conversation ne servoit qu'à les attendrir, le Marquis de Mirmon tâcha de les en détourner. Oubliez, Madame, dit-il à la mère, les malheurs de votre fille, ainsi que les vôtres; votre réunion vient de les finir, & les Destins qui vous avoient éloignés l'une de l'autre, ont réparé leur injustice. Généreux Marquis, reprit la mère de Clarimonde, je vous dois mon bonheur & celui de ma fille; je vous ai cru hors de la vie, ou dans les Païs Etrangers, ainsi que tous vos Amis. Puisque le même jour qui me rend ma fille, me rend aussi un homme que j'ai regardé pendant longtems comme mon fils, il dépend de vous de le devenir entièrement. Mirmon

la remercia dans les termes les plus vifs & les plus reconnoissans. Le Baron de Châteaufort voulut que le mariage ce célébrât chez lui ; on obtint aisément la Dispense de deux Bans, & l'union des deux Amans ne fut différée que de trois jours. L'Hymen ne changea rien à la conduite de Mirmon. Clarimonde, contente du cœur de son Epoux, voulut vivre avec lui dans la solitude ; ils firent augmenter & embellir l'Hermitage, & passent encore aujourd'hui les jours les plus heureux & les plus fortunés. Poncil & Châteaufort vont souvent revoir d'aussi illustres Amis ; & quoique Poncil soit toujours répandu dans le grand monde, & peu persuadé de la constance & de la fidélité des femmes, l'exem-

l'exemple de Clarimonde l'a forcé d'avouer ; que ſi les femmes en général ne ſont point auſſi conſtantes que les hommes, il en eſt dont la vertu mérite de paſſer à la plus éloignée poſtérité.

Fin de la dernière Partie.



16 81

Ingestre Hall.



Ingestre Hall.





Ingestre Hall.





Ingestre Hall.



